14
M-F
10

Jomini Opera in Vol. 10

V. #0 1 = 0 : 1

XIV G 36 - 42

12 - 14. E. 10

ESSAIS
DE MORALE,
CONTENUS
EN DIVERS TRAITEZ,
Sur plusieurs devoirs importans.

VOLVME PREMIER.

Sixiéme Edition, revûë & corrigée.

A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, ruë S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus, au dessus des Mathurins.

M. DC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilege.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AVERTISSEMENT.

ON ne dira rien icy des vûës que l'Autheur de ces Traitez peut avoir euës en les faiſant, ny des raiſons qu'il a euës de les publier preſentement, ny à quoy s'étend ce qu'il a deſſein de renfermer ſous le titre qu'il leur a donné. On ſçait que le monde ſe ſoucie peu d'eſtre informé de toutes ces choſes, & que n'ayant intereſt qu'à l'Ouvrage meſme, il en juge par ſon prix interieur & veritable, & non par ces circonſtances étrangeres.

On ſe contentera donc de donner icy quelques avis ſur le Livre meſme, dont le premier ſera ſur ce titre : *Eſſais de Morale.* Ce ſeroit l'entendre mal que d'en conclure qu'on n'a pretendu y propoſer que des veuës incertaines & confuſes, ou de legeres idées de la perfection Chreſtienne. Il y a

au contraire des Traittez qui en donnent une assez grande, & il n'y en a aucun qui ne contienne des veritez tres-solides & tres importantes.

Ce qui a donc porté à choisir ce titre, est que la Morale Chrestienne ayant paru d'une étenduë trop vaste pour l'embrasser toute entiere, & pour entreprendre de reduire en un mesme corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traitter par parties, en s'appliquant tantost à un devoir, tantost à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traittez que par des nombres comme si c'eussent esté des amas de pensées detachées. Mais comme il y avoit neanmoins un veritable ordre entre ces pensées, & que l'on a esté averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a cru depuis les devoir diviser en Chapitres, & reünir ainsi diverses pensées sous un mesme titre: ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du Traité. Il se pourra faire neanmoins par ce changement qu'en quelqu'endroits les Chapitres paroistront ou trop liez

avec ce qui precede, ou trop peu liez dans leurs parties : parce qu'il échappe toûjours des défauts de cette ſorte quelque ſoin qu'on apporte dans ces reveuës : neanmoins outre que cet inconvenient n'eſt pas grand, il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur, au lieu que la confuſion à laquelle on a remedié, faiſoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ne doit pas au reſte chercher un ordre fort exact dans le rang que tiennent les divers Traitez qui compoſent ce Volume icy ; tout cela eſtant aſſez arbitraire ; neanmoins comme il y a beaucoup de differens ordres, & qu'il y a peu de choſes où l'on ne s'en puiſſe former, on pourroit rendre une raiſon aſſez probable de celuy de ces Traitez par les conſiderations ſuivantes.

Le premier devoir de l'homme eſt de ſe connoiſtre, & ſe connoiſtre c'eſt penetrer le fond de ſa corruption & de ſa foibleſſe. Et c'eſt à quoy eſt deſtiné le premier Traitté, *De la foibleſſe de l'homme.*

Mais il n'en faut pas demeurer là. Apres s'eſtre connu, il faut eſſayer de

connoiſtre Dieu, non d'une connoiſſance ſterile & philoſophique, mais d'une connoiſſance utile & Chreſtienne, qui nous ſerve de lumiere pour nous conduire dans cette vie, & pour arriver à la fin à laquelle nous tendons. Et c'eſt proprement le but du ſecond Traité, *De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu*, qui contient les principes de tous les devoirs auſquels nous ſommes obligez dans le cours de noſtre vie, puis qu'il n'y en a point qui ne ſoient renfermez dans le double regard de la volonté de Dieu, conſiderée d'une part comme regle de nos actions, & de l'autre comme cauſe de tous les évenemens.

Si l'homme n'eſtoit point corrompu, il n'auroit preſque point beſoin d'autres inſtructions que de celle-là; toute la juſtice Chreſtienne conſiſtant à connoiſtre la volonté de Dieu & à l'executer. Mais comme il y a pluſieurs choſes qui affoibliſſent dans les Juſtes la reſolution où ils ſont d'obeïr à Dieu, & de le preferer à toutes choſes, ils doivent uſer de divers moyens pour s'y maintenir, & s'y fortifier: & le plus commun, le plus efficace, le

plus autorizé par l'Ecriture & par l'exemple des Saints, eſt celuy *de la crainte*, qui fait le ſujet du troiſiéme Traité, dans lequel on a particulierement conſideré les raiſons que les Juſtes meſmes avoient de vivre dans un tremblement continuel.

Ces trois premiers Traitez ne regardent directement que les devoirs interieurs de l'homme par rapport, ou à Dieu, ou à ſoy-meſme. Mais parce que Dieu engage la pluſpart du monde à vivre & à traiter avec les hommes, & que leur ſalut dépend ordinairement de la maniere dont ils ſe conduiſent dans ce commerce, il eſt utile de prevoir les principaux inconveniens où l'on tombe d'ordinaire en traittant avec les hommes, & de conſiderer les moyens de les éviter. Et l'on a tâché de le faire dans le Traité qui porte pour titre, *Des moyens de conſerver la paix avec les hommes.*

Enfin aprés avoir propoſé divers avis utiles pour conſerver la paix, on a voulu remonter à la ſource ordinaire de toutes les diviſions par le Traitté, *Des jugemens temeraires*, où l'on tâche de regler l'eſprit dans les jugemens

qu'il porte des hommes & de toutes les autres choſes, & d'inſpirer l'amour de la verité & de la juſtice, & la haine de la preſomption temeraire avec laquelle on juge dans le monde, d'une infinité de choſes.

Peut-eſtre que ces deux derniers Traittez pourront ſembler à quelques perſonnes remplis de quantité d'obſervations trop petites, trop particulieres & trop communes. Mais peut-eſtre auſſi qu'il y en aura qui trouveront d'autant plus d'utilité dans ce détail, qu'ils ſçavent par experience que la pluſpart du temps les diſcours generaux ſervent de peu; parce que faute, ou de ſincerité, ou de lumiere, il n'y a preſque perſonne qui ſe les applique: de ſorte qu'afin d'obliger le monde à faire reflexion ſur ſes défauts & ſur ſes devoirs, il eſt neceſſaire de les marquer d'une maniere aſſez ſimple & aſſez particuliere. Et l'on n'en doit pas eſtre retenu par la crainte que les choſes ne ſoient trop petites. Tout eſt bas & petit dans le monde par la baſſeſſe de la fin à laquelle on y rapporte ſes actions, & tout eſt grand dans la Religion par la grandeur de

celle qu'on s'y propoſe. Outre que ceux qui connoiſſent en quoy conſiſte la vertu Chreſtienne, ſçavent qu'elle ne ſe fait paroiſtre en rien davantage qu'à regler l'homme dans ſa vie particuliere, & dans ſes actions ordinaires : les occaſions de pratiquer les grandes actions eſtans rares, & la grace d'y eſtre fidelle ne ſe pouvant gueres obtenir que par l'attention & le ſoin qu'on aura eu à s'acquitter des devoirs communs qui compoſent le corps de nos actions & de noſtre vie.

J'adjouſteray ſeulement un avis icy qui eſt, que j'ay fait dans le ſecond Volumes des *Eſſais* qui a porté autrefois le titre de *l'Education d'un Prince*, ce que j'ay fait dans celuy-cy, qui eſt, de reduire en Chapitre, les Traittez qui avoient quelques eſtenduë, de ſorte qu'ayant déja fait le meſme du troiſiéme, tous les quatre Volumes ſont maintenant entierement ſemblables.

APPROBATION.

NOus soussignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour titre *Essais de Morale*, contenus en divers Traittez sur plusieurs devoirs importans, composé par le Sr de Chantereme, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de tres-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foy de quoy nous avons signé. A Paris, le premier Avril 1671. Signé,

LE VAILLANT.

T. FORTIN.

TABLE

Des Traittez & Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITE'.

De la foibleſſe de l'homme.

CHAP. I. *IDée que l'orgueüil nous donne de nous-meſmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueüil de tous les peuples eſt de même nature, des grands, des petits, des nations policées & des ſauvages.* page 1

CHAP. II. *Qu'il faut humilier l'homme en luy faiſant connoiſtre ſa foibleſſe ; mais non en le reduiſant à la condition des beſtes.* p. 6.

CHAP. III. *Deſcription de l'homme. & premierement de la machine de ſon corps : Combien l'idée qu'il a de ſa*

force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres creatures de peur de reconnoiſtre ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon. page 9.

CHAP. IV. *Neant de la vie preſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.* p. 16

CHAP. V. *Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de noſtre vie, par les neceſſitez auſquelles nous ſommes aſſujettis.* p. 24

CHAP. VI. *Examen des qualitez ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celles des faits & des opinions des hommes.* p. 27

CHAP. VII. *Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer que de ſçavoir la plus-part des choſes. Incertitude de la plus-part des ſciences. L'homme ne connoiſt pas meſme ſon ignorance.* p. 33

CHAP. VIII. *Bornes eſtroites de la ſcience des hommes : noſtre eſprit racourcit tout. La verité meſme nous aveugle ſouvent.* p. 37

CHAP. IX. *Difficulté de connoiſtre les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vrayes ſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choiſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtez.* p. 42

CHAP. X. *Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage, ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la plus-part des hommes.* p. 46.

CHAP. XI. *Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſçauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſçavons la fauſſeté. Paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appuy.* p. 52

CHAP. XII. *Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.* p. 57

CHAP. XIII. *Que tout ce qui paroiſt de grand, dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veri-*

tablement à Dieu n'eſt que foibleſſe. page 62

CHAP. XIV. *Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes défauts. Nulle force qu'en Dieu.* p. 68

CHAP. XV. *Foibleſſe de l'homme paroiſt encore davantage, en quelque ſorte, dans ceux qui ſont à Dieu.* p. 72

SECOND TRAITE'.

De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *QVe la vie Payenne c'eſt de ſuivre ſa propre volonté, & la vie Chreſtienne de ſuivre celle de Dieu.* p. 77.

CHAP. II. *Deux manieres de conſiderer la volonté de Dieu, comme regle de nos actions, comme cauſe de tous les evenemens. Explication de la premiere maniere. On poſſede quelquefois la charité ſans le ſçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.* p. 81

CHAP. III. *Combien David eſtoit touché de l'amour de la Loy de Dieu.*

Excellence du Pſeaume Beati immaculati. p. 87.

CHAP. IV. *Reflexions ſur la priere de ſaint Paul:* Seigneur que voulez vous que je faſſe 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoiſtre ſes propres devoirs. Comment la connoiſſance des devoirs d'autruy nous peut devenir propre.* p. 91

CHAP. V. 2. *Reflexion, qu'il faut demander des lumieres de pratique, & regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures.* 3. *Reflexion, Qu'il faut demander à connoiſtre la volonté de Dieu toute entiere,* page 96

CHAP. VI. *Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoiſtre & ſuivre ſa volonté, & de regler par avance ſes actions, parce que l'on en connoiſtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vray exercice de la preſence de Dieu.* p. 101

CHAP. VII. *Qu'il faut toûjours regler les actions exterieures, quoy que l'on ſoit troublé au dedans. Que cette conduite eſt la ſource de l'egalité d'eſprit. Qu'un homme de bien n'a*

point d'humeur : Exemple de ce caractere dans feu Monſieur d'Alet. p. 105

CHAP. VIII. *Actions de vertu que la vûë de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des Actions. Qu'il n'y faut pas eſtre attaché. Obeïſſance religieuſe facilite la vie Chreſtienne,* page 110

CHAP. IX. *Que nous devons principalement avoir en veuë d'obeïr à Dieu dans le moment preſent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la Loy de Dieu découvre à tous un chemin de paix.* p. 117

CHAP. X. *Que la veuë de la volonté de Dieu comme juſtice, fait le Paradis & l'Enfer, ſelon les differentes diſpoſitions de ceux qui la regardent.* 120

SECONDE PARTIE.

Du ſecond Traité de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

CHAP. I. *QVe la veuë de la volonté de Dieu comme juſtice nous oblige de nous ſoumettre à cette meſme volonté conſiderée comme cauſe de tous les evenemens. Qu'il*

faut remonter dans tous ces evenemens, juſqu'à la premiere cauſe ſans s'arreſter aux ſecondes. p. 126

CHAP. II *Que la vûë de la volonté de Dieu change à noſtre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les Hiſtoïres des Hiſtoires de Dieu.* p. 130

CHAP. III. *Comment la vûë de la volonté de Dieu nous doit faire conſiderer le paſſé & le futur. Et comment la ſoumiſſion qu'on luy doit s'accorde avec la penitence, le zele, la compaſſion, la prévoyance.* p. 134

CHAP. IV. *Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empeſcher d'en juger ſur des rencontres fortuites. Ce que la vûë de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.* p. 144

CHAP. V. *Qu'il faut pratiquer la ſoumiſſion à la volonté de Dieu à l'égard des petits evenemens. De ſes défauts corporels. Des ſuites de nos pechez. Exemple d'Adam.* p. 148

CHAP. VI. *Quelle eſt la ſoumiſſion que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de noſtre ſalut eternel. Qu'il*

eſt juſte d'epargner ſa propre foibleſſe ſur ce point. Combien la veüe de la volonté de Dieu, facilite la conduite de la vie chreſtienne. p. 154

TROISIE'ME TRAITE'.

De la crainte de Dieu.

CHAP. I. *POurquoy le Prophete eſtant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoy que la crainte naiſſe d'amour propre, elle eſt neanmoins utile.* p. 160

CHAP. II. *La ſenſibilité & l'inſenſibilité de l'homme également prodigieuſes naiſſent d'un fond inconnu. Marquent le dereglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de ſtupidité.* p.167

CHAP. III. *Inſenſibilité, un des plus grands maux de l'ame. Naiſt d'aveuglement. Idées confuſes qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraye idée d'un Bal. Autres preuves de cet aveuglement.* p.167

CHAP. IV. *Que l'inſenſibilité ſe remarque auſſi dans des Chreſtiens dont la vie eſt reglée. Diverſes cauſes de cet eſtat. Il eſt inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre.*

Vtilité de s'appliquer aux objets de crainte. p. 177.

CHAP. V. *Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la juſtice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvez. Spectacle terrible du carnage ſpirituel que le demon fait dans l'Egliſe meſme. Fauſſe aſſeurance où nous vivons.* p. 181

CHAP. VI. *Qu'il eſt utile de détruire dans ſon eſprit les pretextes que l'amour propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure. Signe équivoque de l'eſtat de la Grace.* p. 191

CHAP. VII. *Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des veritez de Dieu. Des occaſions qu'on a euës de s'avancer. Des Feſtes & des myſteres que l'Egliſe celebre le long de l'année.* p. 195

CHAP. VIII. *Adreſſe de l'amour propre pour nous empeſcher de nous appliquer les reproches que* J. C. *fait à certaines gens. Que* J. C. *n'a gueres repris que les vices ſpirituels.* p. 200

CHAP. IX. *Qu'il y en a peu qui puiſſent s'aſſeurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.* p. 203

CHAP. X. *Quelle eſt la crainte où l'on*

doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'état d'insensibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement 208

QUATRIE'ME TRAITE'
Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *HOmmes Citoyens de plusieurs Villes. Ils doivent procurer la Paix de toutes ; Et s'appliquer en particulier à vivre en Paix dans la societé où ils passent leur vie, & dont ils sont partie.* p. 211

CHAP. II. *Union de la raison & de la religion à nous inspirer le soin de la paix.* p. 215

CHAP. III. *Raison des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.* p. 222

CHAP. IV. *Regle generale pour conserver la paix. Ne blesser personne, & ne se blesser de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions. S'opposer à leurs passions.* p. 239

CHAP. V. *Causes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont le plus sujets.* p. 232

CHAP. VI. *Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.* p. 242

CHAP. VII. *L'impatience qui porte à contredire les autres, eſt un défaut conſiderable. Qu'on n'eſt pas obligé de contredire toutes les fauſſes opinions. Qu'il faut avoir une retenuë generale & ſe paſſer de confident, ce qui eſt difficile à l'amour propre.* p. 246

CHAP. VIII. *Qu'il faut avoir égard à l'eſtat où l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire.* p. 252

CHAP. IX. *Qu'il faut éviter certains defauts en contrediſant les autres.* p. 256

CHAP. X. *Qui ſont ceux qui ſont le plus obligez d'éviter les defauts cy-deſſus marquez. Qu'il faut regler ſon interieur auſſi bien que ſon exterieur pour ne pas choquer ceux avec qui on vit.* p. 263

CHAP. XI. *Qu'il faut reſpecter les hommes & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'eſt un bien que de n'avoir ny authorité ny creance.* p. 269

CHAP. XII. *Que quoy que le depit que les hommes ont quand on s'oppoſe à leurs paſſions, ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y expoſer. Trois ſortes de paſſions, juſtes, indifferentes, injuſtes.*

Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions injuſtes. p. 273

CHAP. XIII. *Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions indifferentes & juſtes des autres.* p. 279
CHAP. XIV. *Que la loy eternelle nous oblige à la gratitude.* p. 284.
CHAP. XV. *Raiſons fondamentales du devoir de la civilité.* p. 287

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *QU'il ne faut pas eſtablir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion de plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.* p. 291
CHAP. II. *Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.* p. 302
CHAP. III. *Qu'on n'a pas droit de s'offenſer du mépris, ny des jugemens deſavantageux qu'on fait de nous.* p. 309
CHAP. IV. *Que la ſenſibilité que nous éprouvons à l'égard des diſcours & des jugemens des-avantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubly de nos maux. Quelques remedes de cet oubly & de cette ſenſibilité.* p. 315
CHAP. V. *Qu'il eſt injuſte de vouloir eſtre aimé des hommes.* p. 321
CHAP. VI. *Qu'il eſt injuſte de ne pouvoir ſouffrir l'indifference. Que l'in-*

difference des autres envers nous, nous eſt plus utile que leur amour. p. 328

CHAP. VII. *Combien le depit qu'on reſſent contre ceux qui manquent de reconoiſſãce envers nous, eſt injuſte.* p. 331

CHAP. VIII. *Qu'il eſt injuſte d'exiger la confiance des autres, & que c'eſt un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.* p. 337

CHAP. IX. *Qu'il faut ſouffrir ſans chagrin l'incivilité des autres. Baſſeſſe de ceux qui l'exigent.* p. 341

CHAP. X. *Qu'il faut ſouffrir les humeurs incommodes.* p. 344

CHAP. XI. *Concluſion.* p. 350

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des Jugemens temeraires.

CHAP. I. *EN quoy conſiſte l'injuſtice des jugemens temeraires. Ce qui en augmente ou diminuë le peché.* p. 352

CHAP. II. *Jugemens temeraires ſources des preventions. Mauvais effets de ces preventions, Tout le monde s'imagine en eſtre exempt.* p. 357

CHAP. III. *Comment on ſe cache à ſoymeſme ces jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous eſt pas neceſſaire.* p. 362

ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITÉ.

De la foibleſſe de l'Homme.

Miſerere mei Domine, quoniam infirmus ſum.

CHAPITRE I.

Idées que l'orgueüil nous donne de nous-meſmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueüil de tous les peuples eſt de meſme nature, des grands, des petits, des nations policées & des ſauvages.

L'ORGUEÜIL eſt une enflure du cœur, par laquelle l'homme s'étend & ſe groſſit en quelque ſorte en ly-meſme, & rehauſſe ſon idée par

celle de force, de grandeur & d'excellence. C'eſt pourquoy les richeſſes nous élevent, parce qu'elles nous donnent lieu de nous conſiderer nous-meſmes, comme plus forts & plus grands. Nous les regardons, ſelon l'expreſſion du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer ſur les autres; *Subſtantia divitis urbs roboris ejus*: Et c'eſt ce qui cauſe cette élevation interieure qui eſt le ver des richeſſes, comme dit ſaint Auguſtin.

L'orgueüil des Grands eſt de même nature que celuy des Riches, & il conſiſte de meſme dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en ſe conſiderant ſeuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes dequoy la former, ils ont accoûtumé de joindre à leur eſtre l'image de tout ce qui leur appartient & qui eſt lié à eux. Un Grand dans ſon idée n'eſt pas un ſeul homme, c'eſt un homme environné de tous ceux qui ſont à luy, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous enſemble, parce qu'il en diſpoſe &

qu'il les remuë. Un General d'armée ſe repreſente toûjours à luy-meſme au milieu de tous ſes ſoldats Ainſi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & l'on ne ſe pouſſe & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun ſe forme de ſoy-meſme. Voila le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Alexandre & Ceſar n'ont point eu d'autre veuë dans toutes leurs batailles que celle-là. Et ſi l'on demande pourquoy le Grand Seigneur a fait depuis peu perir cent mille hommes devant Candie, on peut répondre ſeurement, que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de luy-meſme, le titre de Conquerant.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces heros faſtueux qui ſe multiplient à mesure que l'orgueüil interieur eſt plus grand, ou moins déguiſé. Je m'imagine que celuy qui s'eſt le premier appellé, *Haut & puiſſant Seigneur*, regardoit comme élevé ſur la teſte de ſes vaſſaux, & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cet Epithete de *Haut*, peu convenable à la baſſeſſe des

hommes. Les Nations Orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page entiere pour expliquer les qualitez du plus petit Roy des Indes, parce qu'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs elephans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet eſtre imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

Peut-eſtre meſme que ce qui fait deſirer aux hommes avec tant de paſſion ; l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre ; car ce ſentiment public les en aſſure, & leurs approbateurs ſont comme autant de témoins qui les perſuadent qu'ils ne ſe trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux mêmes.

L'orgueüil qui naiſt des qualitez ſpirituelles eſt de meſme genre que celuy qui eſt fondé ſur des avantages exterieurs, & il conſiſte de meſme dans une idée qui nous repreſente grands à nos yeux, & qui fait que

nous nous jugeons dignes d'eſtime & de preference, ſoit que cette idée ſoit formée ſur quelque qualité que l'on connoiſſe diſtinctement en ſoy : ſoit que ce ne ſoit qu'une image confuſe d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribuë.

C'eſt auſſi cette idée qui cauſe le plaiſir ou le dégouſt que l'on trouve dans quantité de petites choſes qui nous flattent ou qui nous bleſſent, ſans que l'on en voye d'abord la raiſon. On prend plaiſir à gagner à toute ſorte de jeux, meſme ſans avarice, & l'on aime point à perdre. C'eſt que quand on perd, on ſe regarde comme mal-heureux, ce qui renferme l'idée de foibleſſe & de miſere, & quand on gagne, on ſe regarde comme heureux ; ce qui preſente à l'eſprit celle de force, parce qu'on ſuppoſe qu'on eſt favoriſé de la fortune. On parle de meſme fort volontiers de ſes maladies, ou des dangers que l'on a courus; parce qu'on ſe regarde en cela, ou comme eſtant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour reſiſter aux maux de la vie.

CHAPITRE II.

Qu'il faut humilier l'homme en luy faiſant connoiſtre ſa foibleſſe ; mais non en le reduiſant à la condition des beſtes.

SI donc l'orgueüil vient de l'idée que l'homme a de ſa propre force & de ſa propre excellence, il ſemble que le meilleur moyen de l'humilier, ſoit de le convaincre de ſa foibleſſe. Il faut piquer cette enflure pour en faire ſortir le vent qui la cauſe. Il le faut détromper de l'illuſion par laquelle il ſe repreſente grand à ſoy-meſme, en luy montrant ſa petiteſſe & ſes infirmitez, non afin de le reduire par là à l'abbatement & au deſeſpoir ; mais afin de le porter à chercher en Dieu le ſoûtien, l'appuy, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en ſon eſtre, ny dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien ſe donner de garde de le faire à la maniere de certains Auteurs, qui ſous pretexte d'humilier

l'orgueüil de l'homme, l'ont voulu reduire à la condition des beſtes, & ſe ſont portez juſqu'à ſoûtenir qu'il n'avoit aucun avantage ſur les autres animaux. Ces diſcours font un effet tout contraire à celuy qu'ils ont pretendu, & ils paſſent juſtement plûtoſt pour des jeux d'eſprit, que pour des diſcours ſerieux. Il y a dans l'homme un ſentiment ſi vif & ſi clair de ſon excellence au deſſus des beſtes, que c'eſt en vain que l'on pretend l'obſcurcir par de petits raiſonnemens & de petites hiſtoires vaines ou fauſſes. Tout ce que la verité peut faire eſt de nous humilier, & ſouvent meſme on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ſes lumieres inutiles, quelques vives qu'elles ſoient. Que peut-on donc eſperer de ces petites raiſons dont on ſent la fauſſeté par un témoignage interieur qu'on ne ſçauroit étouffer.

Qu'il eſt à craindre que ces diſcours au lieu de naiſtre d'une reconnoiſſance ſincere de la baſſeſſe de l'homme, & d'un deſir d'abatre ſon orgueüil, ne viennent au contraire d'une ſecrete vanité, ou d'une cor-

ruption encore plus grande ! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des beſtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent ſemblables aux beſtes ; ils y trouvent au contraire un ſecret ſoulagement, parce que leurs déreglemens leur deviennent moins honteux, en paroiſſant plus conformes à la nature. Il ſont d'ailleurs bien aiſe de rabaiſſer avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne ſe ſoucient gueres de n'eſtre pas differens des beſtes, pourvû qu'ils mettent au meſme rang les Rois & les Princes, les Sçavans & les Philoſophes.

Ne nous amuzons donc point à chercher dans ces vaines phantaiſies des preuves de noſtre foibleſſe, nous en avons aſſez de veritables & de réelles dans nous-meſmes. Il ne faut que conſiderer pour cela noſtre corps & noſtre eſprit, non de cette vûe ſuperficielle & trompeuſe, par laquelle on ſe cache ce que l'on n'en veut pas voir, & l'on n'y voit que ce qui nous plaiſt, mais d'une veuë plus diſtincte, plus étenduë & plus ſincere,

qui nous découvre à nous-meſmes tels que nous ſommes, & qui nous montre ce que nous avons veritablement de foibleſſe, de force, de baſſeſſe & de grandeur.

CHAPITRE III.

Deſcription de l'homme, & premierement de la machine de ſon corps. Combien l'idée qu'il a de ſa force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres creatures, de peur de reconnoiſtre ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon.

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachez & liez enſemble par un nœud inconnu & incomprehenſible, qui fait que les impreſſions du corps paſſent à l'ame, & que les impreſſions de l'ame paſſent au corps, ſans que perſonne puiſſe concevoir la raiſon & le moyen de cette communication entre des natures ſi differentes. En ſuite en

s'en approchant comme de plus prés, pour connoiſtre plus diſtinctement ces differentes parties, on voit que ce corps eſt une machine compoſée d'une infinité de tuyaux & de reſſorts propres à produire une diverſité infinie d'actions & de mouvemens, ſoit pour la conſervation meſme de cette machine, ſoit pour d'autres uſages auſquels on l'employe ; & que l'ame eſt une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bonheur & de miſere : qu'il y a certaines actions de la machine du corps, qui ſe font independemment de l'ame : qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribuë par ſa volonté & qui ne ſe feroit pas ſans elle : & que de ſes actions les unes ſont neceſſaires à la conſervation meſme de la machine, comme le boire & le manger, les autres ſont deſtinées à d'autres fins.

Cette machine, quoy qu'unie ſi étroitement à un eſprit, n'eſt ny immortelle, ny incapable d'eſtre troublée & déreglée : au contraire elle eſt d'une telle nature qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années

& qu'elle renferme en ſoy des cauſes de ſa deſtruction & de ſa ruïne. Souvent meſme elle ſe rompt & ſe défait en fort peu de temps. Elle eſt ſujette, lors meſme qu'elle ſubſiſte, à une infinité de déreglemens penibles, qu'on appelle des maladies. Les Medecins ont en vain eſſayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en ſçauroient connoiſtre, parce que cette multitude innombrable de reſſorts & de tuyaux deliez qui doivent donner paſſage à des humeurs & à des eſprits, ne peut preſque ſubſiſter ſans qu'il y arrive du des-ordre : & ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que ce des-ordre ne demeure pas dans le corps ; il paſſe à l'eſprit, il l'afflige, il l'inquiete, il le travaille, & il luy cauſe de la douleur & de la triſteſſe.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de ſa machine qui obeïſſent à ſa volonté, & par le mouvement de cette machine il remuë auſſi quelques corps étrangers ſelon le degré de ſa force. Cette force eſt un peu plus grande dans les uns que dans les autres ; mais elle eſt fort

petite en tous ; de ſorte que pour ſes ouvrages un peu plus conſiderables, il eſt obligé de ſe ſervir des grands mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui ſont ceux de l'eau, de l'air, & du feu. C'eſt par là qu'il ſupplée à ſa foibleſſe, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par luy-meſme. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait eſt fort peu de choſe : & c'eſt en le conſiderant avec tous les ſecours qu'il peut emprunter des corps étrangers par ſon induſtrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de ſa puiſſance & de ſa force eſt tres-mal fondée.

Mais ce qui fait naiſtre ou qui entretient dans l'homme cette idée preſomptueuſe, c'eſt que l'amour propre le reſſerre & le renferme tellement en luy-meſme, que de toutes les choſes du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à luy & qui ſont liées avec luy. Il ſe fait en quelque ſorte une eternité de ſa vie, parce qu'il ne s'occupe point de tout ce qui eſt au deçà & au delà ; & un monde du petit cercle de creatures qui l'environnent, ſur leſquelles il

agit, ou qui agiſſent ſur luy ; & c'eſt par la place qu'il ſe donne dans ce petit monde, qu'il ſe forme cette idée avantageuſe de ſa grandeur.

Il ſemble que ce ſoit pour diſſiper cette illuſion naturelle, que Dieu ayant deſſein d'humilier Job ſous ſa Majeſté ſouveraine, le fait comme ſortir de luy-meſme pour luy faire contempler ce grand monde & toutes les creatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par là de ſon impuiſſance & de ſa foibleſſe, en luy faiſant voir combien il y a de cauſes & d'effets dans la nature qui ſurpaſſent non ſeulement ſa force, mais auſſi ſon intelligence. Et en effet, qu'y-a-t'il de plus capable de détruire cette fauſſe idée que l'homme ſe forme de la grandeur de ſon eſtre, en ne ſe comparant qu'avec luy-meſme, ou avec des hommes ſemblables à luy, que de l'obliger à conſiderer toutes les autres creatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu. Plus Dieu ſera grand & puiſſant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles, & ce n'eſt qu'en perdant de veuë

cette grandeur infinie que nous nous eſtimons quelque choſe.

Pour ſuivre donc cette ouverture que l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le precede & qui le ſuit, & qu'y voyant ſa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il ſe demande à luy meſme, pourquoy il a commencé de paroiſtre plûtoſt en ce point qu'en un autre de cette éternité; & s'il ſent en ſoy la force ou de ſe donner l'eſtre ou de ſe le conſerver, qu'il en faſſe de meſme de l'eſpace; Qu'il porte la veuë de ſon eſprit dans cette immenſité où ſon imagination ne ſçauroit trouver de bornes; Qu'il regarde cette vaſte étenduë de matiere que ſes ſens découvrent. Qu'il conſidere dans cette comparaiſon ce qui luy en eſt écheu en partage, c'eſt à dire cette portion de matiere qui fait ſon corps. Qu'il voye ce qu'elle eſt, & ce qu'elle remplit dans l'univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoy elle ſe trouve en ce lieu, plûtoſt qu'en un autre de cet infiny où il eſt comme abyſmé. Il eſt impoſſible que dans

cette veuë il ne conſidere la terre toute entiere comme un cachot où il ſe trouve confiné. Que ſera-ce donc de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre ? Il eſt vray qu'il a quelque pouvoir d'en changer, mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert, & il ſe voit toûjours englouty comme un atome imperceptible dans l'immenſité de l'univers.

Qu'il joïgne à cette conſideration celle de tous ces grands mouvemens qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grands corps qui roulent ſur nos teſtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait dans le monde corporel independamment de luy. Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel, de cette infinité d'Anges & de demons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne ſont morts qu'à noſtre égard, & qui ſont plus vivans & plus agiſſans qu'ils n'eſtoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans qui ne penſent point à luy, qui ne le connoiſſent point, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir ; & que dans cette contemplation il ſe demande à luy-mê-

me ce qu'il eſt dans ce double monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa grandeur, ſa puiſſance en comparaiſon de celle de toutes les autres creatures.

CHAPITRE IV.

Neant de la vie preſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.

CETTE comparaiſon de l'homme avec toutes les autres creatures, tend principalement à humilier l'homme en la preſence de Dieu, & à luy faire reconnoiſtre ſa propre foibleſſe, en la comparant à la puiſſance infinie de ſon Auteur Et ce n'eſt pas peu que de s'humilier en cette ſorte, puis qu'il ne s'éleve en luy-meſme qu'en oubliant ce qu'il eſt à l'égard de Dieu. Et c'eſt pourquoy l'Apoſtre S. Pierre nous recommande de nous humilier ſous la puiſſante main de Dieu; *Humiliamini ſub potenti manu Dei.* Elle tend auſſi à détruire la vaine complaiſance que l'homme reſſent, en conſiderant le rang qu'il

tient dans ce petit monde, où il ſe renferme, parce qu'en luy donnant un plus grand theatre, & l'obligeant de ſe joindre à tous les autres eſtres, on luy fait perdre l'idée de cette grandeur phantaſtique qu'il ne ſe donne à luy-meſme qu'en ſe ſeparant de toutes les autres creatures. Mais il faut aller plus avant, & luy faire voir que toute cette force même qu'il s'attribuë dans ſon petit monde, n'eſt qu'une pure foibleſſe, & que ſa vanité eſt mal fondée en toutes manieres. Et c'eſt-ce qui eſt bien facile.

Car la force & la grandeur pretenduë que l'homme s'attribuë dans ſon idée, n'eſt fondée que ſur ſa vie, puis qu'il ne ſe regarde que dans cette vie, & qu'il conſidere en quelque ſorte tous ceux qui ſont morts, comme s'ils eſtoient aneantis. Mais qu'eſt-ce que cette vie ſur laquelle il ſe fonde, & quelle force a-t'il pour la conſerver ? Elle dépend d'une machine ſi delicate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au lieu d'admirer comme elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſeulement ſub-

ſiſter un peu de temps. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompant le cours du ſang & des humeurs, ruïne l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arreſter tous les mouvemens. Si nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placé, & cette goute ou ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maiſtres du monde.

Je me ſouviens ſur ce ſujet qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'yvoire d'une extraordinaire delicateſſe. C'eſtoit un petit homme monté ſur une colomne ſi déliée, que le moindre vent eſtoit capable de brizer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle l'ouvrier avoit ſceu le tailler. Cependant au lieu d'en eſtre ſurpriſe comme les autres, elle té-

moigna qu'elle eſtoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du temps de celuy qui s'y eſtoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer ſon eſprit à cette induſtrie que les autres y admiroient. Je trouvay ce ſentiment fort juſte ; mais je penſay en meſme temps qu'on le pouvoit appliquer à bien des choſes de plus grande conſequence. Toutes ces grandes fortunes par leſquelles les ambitieux s'élevent, comme par differens degrez, ſur la teſte des peuples & des Grands, ne ſont ſoûtenuës que par des appuis auſſi delicats & auſſi fragiles en leur genre, que l'eſtoient ceux de cet ouvrage d'yvoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'eſprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruïner tout cet edifice d'ambition : Et aprés tout il eſt bâty ſur la vie de cet ambitieux. Luy mort, voilà ſa fortune renverſée & aneantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible que la vie d'un homme ? Encore en conſervant avec quelque ſoin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut, mais

quelque ſoin qu'on prenne à conſerver ſa vie, il n'y a aucun moyen d'empeſcher qu'elle ne finiſſe bientoſt.

Si les hommes faiſoient reflexion ſur cela, ils ſeroient infiniment plus retenus à s'engager en tant de deſſeins & d'entrepriſes, qui demanderoient des hommes immortels & des corps autrement faits que les noſtres. Croit-on que qui auroit dit bien preciſément à tous ceux que nous avons vû de noſtre temps faire des fortunes immenſes qui ſe ſont diſſipées aprés leur mort, ce qui devoit arriver & à eux & à leurs maiſons, & qu'on leur euſt marqué expreſſément qu'en s'engageant dans la voye qu'ils ont priſe, ils ſeroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille ſoins, mille inquietudes & mille traverſes; qu'ils feroient tout leur poſſible pour élever leur famille & pour la laiſſer puiſſante en biens & en charges; qu'ils mourroient en un tel temps; qu'enſuite toutes les langues & tous les Ecrivains ſe déchaîneroient contr'eux; que leur famille s'éteindroit; que tous leurs grands biens ſe diſſipe-

ſoient ; Croit-on, dis-je, qu'ils euſſent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont priſes pour ſi peu de choſe ? Pour moy je ne le croy pas. Si les hommes ne ſe promettent pas poſitivement l'immortalité & l'éternité, parce que ce ſeroit une illuſion trop groſſiere ; au moins n'enviſagent-ils jamais expreſſément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils ſont bien aizes de les oublier & de n'y penſer pas. Et c'eſt pourquoy il eſt bon de les en avertir, en leur montrant que tous ces biens, & toutes ces grandeurs qu'ils entaſſent, n'ont pour baze qu'une vie que tout eſt capable de détruire.

Car ce n'eſt encore que l'oubly de la fragilité de la vie, & une confiance ſans raiſon d'échapper de tous les dangers, qui fait reſoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps, c'eſt à dire tout leur eſtre dans leur penſée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En verité s'ils y penſoient bien & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent & ce qu'ils deſirent acquerir, ils concluroient

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ſans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'expoſer une machine auſſi foible que la leur, à tant de perils & à tant d'incommoditez; mais ils s'aveuglent volontairement eux-meſmes contre leur propre intereſt. Ils n'aiment que la vie, & ils la hazardent pour toutes choſes, & ils ont meſme établi entr'eux qu'il eſtoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme diſoit pour s'excuſer d'aller à la guerre, quand il n'y eſt pas engagé par ſon devoir, que ce qui l'en empeſche, c'eſt que ſa teſte n'eſt pas à l'épreuve du canon, ny ſon corps impenetrable aux épées & aux piques, il me ſemble qu'il parleroit tres judicieuſement & tres-conformément à la diſpoſition commune des hommes, qui n'eſtiment que les biens de la vie preſente. Car puiſqu'on n'en ſçauroit joüir ſans vivre, on ne ſçauroit faire de plus grande folie, que de hazarder inutilement la vie, qui en eſt le fondement. Cependant les hommes ſont convenus, contre leurs propres principes, de traitter ce langage de ridicule. C'eſt qu'ils ont la raiſon encore plus foible que le

corps, comme nous le verrons tantoſt,

Mais comme ce n'eſt qu'en détournant ſon eſprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & en ſuitte dans la preſomption de ſa propre force, il eſt bon de luy mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d'eſprit ou de corps qu'il s'attribuë, ſont toutes attachées à cette vie miſerable, qui ne tient elle-meſme à rien, & qui eſt continuellement expoſée à mille accidens. Sans meſme qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille ſans ceſſe avec une force invincible à détruire noſtre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'eſt un edifice dont on ſappe ſans ceſſe les fondemens, & qui s'écroulera quand les ſoûtiens en ſeront ruïnez, ſans qu'aucun ſçache preciſément s'il eſt proche, ou s'il eſt éloigné de cet état.

CHAPITRE V.

Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de noſtre vie, par les neceſſitez auſquelles nous ſommes aſſujettis.

IL eſt étrange que les hommes puiſſent s'appuyer ſur leur vie, comme ſur quelque choſe de ſolide, eux qui ont des avertiſſemens ſi ſenſibles & ſi continuels de ſon inſtabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs ſemblables qu'ils voyent à tous momens diſparoiſtre à leurs yeux, & qui ſont autant de voix qui leur crient qu'ils ſont mortels, & qu'il en faudra bien-toſt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires qui ſont comme des coups de foüet pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de penſer à mourir. Je parle de la neceſſité où ils ſont de ſoûtenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t'il de plus capable de leur faire ſentir leur foibleſſe que de

les

les convaincre par ce beſoin continüel de la deſtruction continüelle de leur corps qu'ils tâchent de reparer, & de ſoûtenir contre l'impetuoſité du torrent du monde qui les entraîne à la mort ? Car la faim & la ſoif ſont proprement des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables, & ſi l'on en arreſte l'effet pour quelque temps, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, & preſque ſans action & ſans penſée, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa défaillance. Il luy faut neceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau ſans quoy l'ame ne fait rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette neceſſité ? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parce qu'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire ; celle du dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un eſtat où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué

des beſtes : & cet eſtat où nous ne vivons point, emporte une grande partie de noſtre vie.

Il faut ſouffrir ces neceſſitez, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien raiſonnable au moins de les regarder comme des marques de noſtre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaiſt à Dieu de le reduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des beſtes. Cependant le déreglement des hommes eſt tel qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils faſſent paroiſtre, quand ils le peuvent, plus de faſte & de magnificence que dans les feſtins. On ſe fait honneur de cette honteuſe neceſſité : & bien loin de s'en humilier, on s'en ſert à ſe diſtinguer des autres, quand on eſt en eſtat d'y apporter plus d'appareil & d'oſtentation.

CHAPITRE VI.

Examen des qualitez ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de reel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celles des faits & des opinions des hommes.

'L eſt aſſez aizé de perſuader ſpe-culativement les hommes de la foi-bleſſe de leurs corps, & des miſeres leur nature, quoy qu'il ſoit tres-fficile de les porter à en tirer cette nſequence naturelle, qu'ils ne doi-nt faire aucun état de tout ce qui eſt puyé ſur un fondement auſſi bran-lt & auſſi fragile que leur vie. Mais ont d'autres foibleſſes auſquelles n ſeulement ils ne s'appliquent int, mais dont ils ne ſont point du lt convaincus. Ils eſtiment leur ence, leur lumiere, leur vertu, la ce & l'étenduë de leur eſprit. Ils yent eſtre capables de grandes ſes. Les diſcours ordinaires des

hommes ſont tous pleins des Eloges qu'ils ſe donnent les uns aux autres pour ces qualitez d'eſprit. Et la pente qu'on a à recevoir ſans examen tout ce qui eſt à ſon avantage, fait que ſi l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres.

Mais on doit d'abord conſiderer comme une tres-grande foibleſſe cette inclination que l'on a à juger des choſes non ſur la verité, mais ſur l'opinion d'autruy. Car il eſt clair qu'un jugement faux ne peut donner de realité à ce qui n'en a point. Si nous ne ſommes donc pas aſſez humbles pour n'avoir pas de complaiſance en ce que nous avons veritablement, au moins ne ſoyons pas aſſez ſottement vains pour nous attribuer ſur le témoignage d'autruy, ce que nous pouvons reconnoiſtre nous-meſmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il y a de réel & de ſolide dans la ſcience des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au moins tout ce que nous découvrirons eſtre vain & faux.

La ſcience eſt, ou des mots, ou des faits, ou des choſes. Je demeure d'accord que les hommes ſont capables d'aller aſſez loin dans la ſcience des mots & des ſignes, c'eſt à dire, dans la connoiſſance de la liaiſon arbitraire qu'ils ont faite de certains ſons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir ſans confuſion tant d'images differentes, pourveu que l'on n'accorde que cette ſorte de ſcience eſt une grande preuve, non ſeulement qu'ils ſont tres-ignorans, mais meſme qu'ils ſont preſque incapables de rien ſçavoir. Car elle n'eſt de ſoy d'aucun prix ny d'aucune utilité : Nous n'aprenons le ſens des mots qu'afin de parvenir à la connoiſſance des choſes. Elle tient lieu de moyen & non de fin. Cependant ce moyen eſt ſi difficile & ſi long, qu'il y faut conſumer une partie de noſtre vie. Pluſieurs l'y emploient toute entiere : & tout le fruit qu'ils tirent de cette eſtude, eſt d'avoir appris que de certains ſons ſont eſtinez par les hommes à ſignifier certaines choſes, ſans que cela les vance en rien pour en connoiſtre la

nature. Cependant les hommes ſont ſi vains, qu'ils ne laiſſent pas de ſe glorifier de cette ſorte de ſcience; & c'eſt celle meſme dont ils tirent plus de vanité, parce qu'ils n'ont pas la force de reſiſter à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la poſſedent.

Il n'y a guére plus de ſolidité dans la ſcience des faits ou des évenemens hiſtoriques. Combien y en a-t'il peu d'exactement rapportez dans les hiſtoires. ? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoiſſance particuliere, lorſqu'ils ſont écrits par d'autres. Le moyen donc de diſtinguer les vrays des faux, & les certains des incertains ? On peut bien ſçavoir en general que tout Hiſtorien ment; ou de bonne foy, s'il eſt ſincere, ou de mauvaiſe foy, s'il ne l'eſt pas; mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne ſçaurions empeſcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant preſqu'en rien.

Lors meſme que l'on ne peut pas dire que les hiſtoires ſoient fauſſes, combien ſont-elles differentes des choſes meſmes ? Combien les faits

y ſont-ils décharnez, c'eſt à dire, ſeparez, tant des mouvemens ſecrets qui les ont produits, que des circonſtances qui ont contribué à les faire reüſſir : Elles ne nous preſentent proprement que des ſquelettes, c'eſt à dire des actions toutes nuës, ou qui paroiſſent dépendre de peu de reſſorts, quoy qu'elles n'ayent eſté faites que dépendamment d'une infinité de cauſes, auſquelles elles eſtoient attachées. C'eſt donc bien peu de choſe que cette ſcience ; & bien loin de fournir aux hommes un ſujet d'une vaine complaiſance, elle ne leur devroit donner qu'un ſujet de s'humilier dans la veuë de leur foibleſſe ; puiſqu'au même temps qu'ils ſe trouvent l'eſprit remply de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des hiſtoires, ils ſe trouvent auſſi dans l'impuiſſance de diſtinguer celles qui ſont vrayes de celles qui ne le ſont pas.

On peut mettre au même rang la connoiſſance des opinions des hommes ſur les matieres qui ont fait le ſujet de leurs Meditations, puiſqu'elles ſont auſſi une partie con-

ſiderable de leur ſcience. Car comme s'il avoient une infinité de temps à perdre, il ne leur ſuffit pas de s'informer de ce que les choſes ſont en effet; mais ils tiennent auſſi regiſtre de toutes les phantaiſies que les autres ont euës ſur ces mêmes choſes ; ou pluſtoſt ne pouvant reüſſir à trouver la verité, ils ſe contentent de ſçavoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils ſe croyent par exemple grands Philoſophes ou grands Medecins, parce qu'ils ſçavent les ſentimens de divers Philoſophes ou de divers Medecins ſur chaque matiere. Mais comme on n'en eſt pas plus riche pour ſçavoir toutes les viſions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or ; de meſme on n'en eſt pas plus ſçavans pour avoir dans ſa memoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité ſans la trouver.

CHAPITRE VII.

Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer que de ſçavoir la plus-part des choſes. Incertitude de la plus-part des ſciences. L'homme ne connoiſt pas même ſon ignorance.

IL n'y a que la ſcience des choſes, c'eſt à dire celle qui a pour but de ſatisfaire noſtre eſprit par la connoiſſance du vray, qui puiſſe avoir quelque ſolidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grands progrés, ils ne s'en devroient guére plus eſtimer, puiſque ces connoiſſances ſteriles ſont ſi peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement ſolide, qu'on eſt tout auſſi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puiſſe les porter. Qu'un grand Mathematicien ſe travaille tant qu'il voudra l'eſprit pour découvrir de nouveaux aſtres dans le Ciel, ou pour marquer le chemin des Cometes, il n'y a qu'à conſiderer combien aiſément on

ſe paſſe de ces connoiſſances pour ne luy porter point d'envie, & pour eſtre tout auſſi heureux que luy. Auſſi le plaiſir que l'on prend dans ces ſortes de connoiſſances, ne conſiſte pas dans la poſſeſſion même, mais dans l'acquiſition. Si toſt que l'on y eſt arrivé, on n'y penſe plus. L'eſprit ne ſe divertit que par la recherche même, parce qu'il s'y nourrit de la vaine eſperance d'un bien imaginaire qu'il ſe propoſe dans la découverte. Si toſt qu'il n'eſt plus ſoutenu & animé par cette eſperance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne ſuffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces ſciences, il faut qu'il reconnoiſſe de plus que ce qu'il en peut acquerir n'eſt preſque rien, & que la plus grande partie de la Philoſophie humaine n'eſt qu'un amas d'obſcuritez & d'incertitudes, ou même de fauſſetez. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vû arriver de noſtre temps. On avoit philoſophé trois mille ans durant ſur divers principes; & il s'éleve dans un coin de la terre un homme qui

change tout la face de la Philoſophie, & qui pretend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant luy, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes ; car il faut avoüer que ce nouveau-venu donne plus de lumiere ſur la connoiſſance des choſes naturelles que tous les autres enſemble n'en avoient donné. Cependant quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de ſolidité des principes de la Philoſophie commune, il laiſſe encore dans les ſiens beaucoup d'obſcuritez impenetrables à l'eſprit humain. Ce qu'il nous dit par exemple de l'eſpace & de la nature de la matiere, eſt ſujet à d'étranges difficultez, & j'ay bien peur qu'il n'y ait plus de paſſion que de lumiere dans ceux qui paroiſſent n'en eſtre pas effrayez. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foibleſſe de l'eſprit humain que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui ſemblent avoir eu le plus de penetration ſe ſoient occupez à raiſonner ſur la nature, & qu'aprés tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable

d'écrits qu'ils ont faits ſur cette matiere, il ſe trouve qu'on en eſt à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puiſſe tirer de leurs ouvrages, eſt d'y apprendre que la Philoſophie eſt un vain amuzement, & que ce que les hommes en ſçavent n'eſt preſque rien. Ce qui eſt étrange eſt que l'homme ne connoiſt pas même ſon ignorance, & que cette ſcience eſt la plus rare de toutes.

Et c'eſt pourquoy quand le commun du monde voit ces grandes bibliotheques que l'on peut appeller à quelque choſe prés, le magazin des phantaiſies des hommes, il s'imagine qu'on ſeroit bien-heureux, ou du moins bien habile ſi on ſçavoit tout ce qui eſt contenu dans ces amas de volumes, & de ne les regarder pas autrement que comme des threſors de lumiere & de verité. Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela ſeroit reüni dans une teſte, cette teſte n'en ſeroit ny mieux reglée, ny plus ſage, ny plus heureuſe. Tout cela ne ſeroit qu'augmenter ſa confuſion, & obſcurcir ſa lumiere. Et aprés tout elle ne ſeroit gueres differente d'une bibliotheque

exterieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre ; de meſme celuy qui auroit tous les livres dans ſa memoire, ne ſeroit capable de s'appliquer à chaque heure qu'à un certain livre, & à une certaine partie de ce livre. Tout le reſte ſeroit en quelque ſorte autant hors de ſa penſée que s'il ne le ſçavoit point du tout : & tout l'avantage qu'il en tireroit, eſt qu'il pourroit quelquefois ſuppléer à l'abſence des livres, en cherchant avec peine en ſa memoire ce qu'elle auroit retenu ; encore n'en ſeroit-il pas ſi aſſeuré, que s'il prenoit la peine de s'en inſtruire à l'heure même dans un livre.

CHAPITRE VIII.

Bornes eſtroites de la ſcience des hommes : noſtre eſprit racourcit tout. La verité même nous aveugle ſouvent.

POUR comprendre donc ce que c'eſt que la ſcience des hommes,

il faut deſcendre comme par divers degrez juſques aux bornes où elle eſt reduite. Elle ſeroit peu de choſe, quand noſtre eſprit ſeroit capable de s'appliquer tout-à-la fois à tout ce que nous avons dans la memoire, parce que nous ne connoiſtrions toûjours que peu de veritez. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne ſommes capables de connoiſtre qu'un ſeul objet & une ſeule verité à la fois. Le reſte demeure enſeveli dans noſtre memoire, comme s'il n'y eſtoit point. Voilà donc déja noſtre ſcience reduite à un ſeul objet. Mais de quelle maniere encore le connoiſt-on? S'il renferme diverſes qualitez, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous diviſons les choſes les plus ſimples en diverſes idées, parce que noſtre eſprit eſt encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes enſemble. Tout eſt trop grand pour luy. Il faut qu'il racourciſſe tout ce qu'il conſidere, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour le proportionner à ſa petiteſſe.

La vûë de noſtre eſprit eſt à peu prés ſemblable à celle de noſtre corps;

e veux dire qu'elle eſt auſſi ſuperfi-
cielle & auſſi bornée. Nos yeux ne
penetrent point la profondeur des
corps, ils s'arreſtent à la ſurface. Plus
ls étendent leur vûë, plus elle eſt
confuſe : & pour voir quelque objet
exactement, il faut qu'ils perdent de
vûë tous les autres. Que ſi les objets
ont éloignez, ils les reduiſent par la
foibleſſe de l'organe qui en reçoit
l'image, à la petiteſſe des moindres
corps que nous avons aprés nous. Ces
maſſes prodigieuſes qu'on appelle des
Etoilles, ne ſont qu'un point à nos
yeux, & ne nous paroiſſent preſque
que des étincelles. C'eſt l'image de
la vûë de noſtre eſprit. Nous ne con-
noiſſons de même que la ſurface &
l'écorce de la pluſpart des choſes.
Nous en détachons comme une feüil-
le delicate pour en faire l'objet de nô-
tre penſée. Si les objets ſont un peu
étendus, ils nous confondent. Il faut
neceſſairement que nous les conſide-
rions par parties, & ſouvent la multi-
plicité de ces parties nous rejette dans
la confuſion que nous voulions évi-
ter. *Confuſum eſt quidquid in pulverem*
ſectum eſt. S'ils ne ſont pas preſens à

nos ſens, nous ne les atteignons ſouvent qu'en un point, & nous nous formons des idées ſi foibles & ſi petites des plus grandes & des plus terribles choſes, qu'elles font moins d'impreſſion ſur nous que la moindre de celles qui agiſſent ſur nos ſens.

Ce n'eſt pas encore tout : Quoique ce que noſtre eſprit peut comprendre de verité ſoit ſi peu de choſe, la poſſeſſion ne luy en eſt pas neanmoins ferme ny aſſurée. Il y eſt ſouvent troublé par la défiance & l'incertitude ; & le faux luy paroiſt revêtu de couleurs ſi ſemblables à celles du vray, qu'il ne ſçait où il en eſt. Ainſi il n'embraſſe ſon objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne ſe défend contre cette incertitude que par un certain inſtinct, & un certain ſentiment qui le fait attacher aux veritez qu'il connoiſt, malgré les raiſons qui ſemblent y eſtre contraires.

Voilà donc à quoy ſe reduit cette ſcience des hommes que l'on vante tant, à connoiſtre une à une un petit nombre de veritez d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces veritez combien y en a-t-il peu d'utiles ?

& de celles qui ſont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le ſoient à noſtre égard, & qui ne puiſſent devenir des principes d'erreur ? Car c'eſt encore un effet de la foibleſſe des hommes, que la lumiere les aveugle ſouvent auſſi bien que les tenebres, & que la verité les trompe auſſi bien que l'erreur. Et la raiſon en eſt que les concluſions dépendant ordinairement de l'union des veritez, & non d'une verité toute ſeule ; il arrive ſouvent qu'une verité imparfaitement connuë, eſtant priſe par erreur comme ſuffiſante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a t-il, par exemple, qui ſe precipitent dans des indiſcretions par la connoiſſance qu'ils ont de cette verité particuliere, que nous devons la correction au prochain ? Combien y en a-t-il qui autoriſent leur lâcheté par des maximes tres-veritables touchant la condeſcendance chreſtienne ?

Si l'on ne voit point de chemin, on s'égare. Si l'on en voit pluſieurs, on ſe confond : & la lumiere de l'eſprit qui fait découvrir pluſieurs raiſons, eſt auſſi capable de nous tromper, que

la ſtupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons ſouvent par l'impreſſion des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons meſme quelquesfois lorſque nous découvrons les erreurs des autres, parce que nous ſommes portez à croire qu'ils ont tort en tout, au lieu qu'ils n'ont ſouvent tort qu'en partie.

CHAPITRE IX.

Difficulté de connoiſtre les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vray-ſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choiſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtez.

VOICY encore un autre inconvenient qui eſt la ſource d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vray dans la pluſpart des choſes dépend de la comparaiſon des vray-ſemblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparai-

ſon ? Car ce qui eſt de ſoy-même moins vray-ſemblable eſtant mis plus en veuë par la maniere dont on l'exprime, & eſtant conſideré avec plus d'application ou de paſſion, eſt capable de faire beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que d'autres choſes, qui quoy qu'appuyées ſur des raiſons beaucoup plus ſolides, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec negligence & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la paſſion contrepeze ſouvent, ou aneantit même entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité, ou en vray-ſemblance.

Cependant l'eſprit de l'homme étant ſi foible, ſi borné, ſi étroit, ſi ſujet à s'égarer, eſt en même-temps ſi preſomptueux qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable, pourvû qu'il ſe trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t'il qui ſoit plus viſiblement audeſſus de l'eſprit & de la lumiere du commun du monde, & particulierement des ſimples & des ignorans, que de diſcerner entre tant de dogmes

conteſtez parmy les Chreſtiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut ſuivre ? Pour decider raiſonnablement une ſeule de ces queſtions, il faut une étenduë d'eſprit tres-grande & tres-rare. Que ſera-ce donc quand il s'agit de les decider toutes, & de faire le choix d'une Religion ſur la comparaiſon des raiſons de toutes les ſocietez Chreſtiennes ? Cependant les Auteurs des nouvelles hereſies ont perſuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui ſurpaſſaſt la force de l'eſprit des plus ſimples. C'eſt même par là qu'ils les ont attirez d'entre le peuple ? Ceux qui les ont ſuivis ont trouvé qu'il eſtoit beau de diſcerner eux-mêmes la veritable Religion par la diſcuſſion des dogmes, & ils ont conſideré ce droit d'en juger qu'on leur en attribuoit, comme un avantage conſiderable que l'Egliſe Romaine leur avoit injuſtement ravy.

On ne doit pas neanmoins chercher ailleurs que dans la foibleſſe même de l'homme la cauſe de cette preſomption. Elle vient uniquement de ce que l'homme eſt ſi éloigné de connoiſtre la verité, qu'il en ignore mê-

ne les marques & les caracteres. Il
ıe ſe forme ſouvent que des idées con-
iuſes des termes d'évidence & de cer-
itude. Et c'eſt ce qui fait qu'il les ap-
ılique au hazard à toutes les vaines
ıeurs dont il eſt frappé. Tout ce qui
ıy plaiſt devient évident. Ainſi aprés
ıu'un heretique a comme conſacré ſes
ıhantaiſies par ce titre de veritez cer-
aines & contenuës clairement dans
'Ecriture qu'il leur donne, il étouffe
nſuite tous les doutes qui pourroient
'élever contre, & ne ſe permet pas
le les regarder; ou s'il les regarde,
:'eſt en ne les conſiderant que comme
les difficultez, & en leur oſtant par
à la force de faire impreſſion ſur ſon
:ſprit.

CHAPITRE X.

Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la pluſpart des hommes.

SI l'eſprit humain eſt ſi peu de choſe, même lorſqu'il s'agite & qu'il cherche la verité ; que ſera-ce lorſqu'il s'abandonne au poids de ſon corps, & qu'il n'agit preſque que par les ſens. Or il n'agit preſque que de cette ſorte dans la pluſpart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enſeigne quand elle nous dit, *que l'habitation terreſtre abbaiſſe l'eſprit qui penſe à pluſieurs choſes.* Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'eſprit, qui le rend de luy-même capable de former une grande diverſité de penſées, & de comprendre une infinité de divers objets ; elle nous fait voir auſſi l'état où cét eſprit

eſt reduit par l'union avec un corps corrompu, & par les neceſſitez de la vie preſente, qui l'appezantiſſent tellement, quelque actif, penetrant & étendu qu'il ſoit de luy-même, qu'elles le reſſerrent en un tres-petit cercle d'objets groſſiers, autour deſquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la nobleſſe & de la grandeur de ſa nature. En effet ſi l'on fait reflexion ſur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils ſont preſque tous plongez dans une telle ſtupidité, que ſi elle n'éteint pas entierement leur raiſon, elle leur en laiſſe ſi peu l'uſage, que c'eſt une choſe étonnante comment une ame peut eſtre reduite à une telle brutalité. A quoy penſe un Canibale, un Yroquois, un Breſilien, un Negre, un Caphre, un Groenlandien, un Lapon tout le temps de ſa vie? A chaſſer, à peſcher, à danſer, à ſe vanger de ſes ennemis.

Mais ſans aller chercher ſi loin des exemples de la ſtupidité des hommes: à quoy penſent la pluſpart des gens de travail? à leur ouvrage, à manger, à boire, à dormir, à tirer ce qui leur

eſt deu, à payer la taille, & à un petit nombre d'autres objets. Ils ſont comme inſenſibles à tous les autres, & l'accoûtumance qu'ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au delà. Si on leur parle de Dieu, de l'Enfer, du Paradis, de la Religion, des Regles de la Morale, ou ils n'entendent point, ou ils oublient en un moment ce qu'on leur dit, & leur eſprit rentre auſſi-toſt dans ce cercle d'objets groſſiers auſquels il eſt accoûtumé. S'ils ſont infiniment éloignez par leur nature, de celle des beſtes, telle qu'elle eſt en effet, ils ſont tres-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une beſte, eſt un certain animal qui penſe, mais qui penſe peu, qui n'a que des idées confuſes & groſſieres, & qui n'eſt capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainſi nous concevons un cheval comme un animal qui penſe à manger, à dormir, à courir, à retourner à ſon étable. Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval; car une machine ne penſe point: mais c'eſt proprement celle d'un homme ſtupide

ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajoûter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupez que des neceſſitez de la vie preſente, eſt ſi grand, que celuy des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend dans le Chriſtianiſme même, preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la pluſpart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſque à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire aux neceſſitez de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter; & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers, ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que ſi les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins

que les autres, & le travail rend leur ame plus pezante: les richeſſes au contraire qui donnent un peu plus de loiſir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres; les emplois d'eſprit qui les obligent de traiter enſemble, les réveillent un peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une ſi grande ſtupidité. L'eſprit d'une femme de la Cour eſt plus remué & plus actif que celuy d'une payſanne: & celuy d'un Magiſtrat que celuy d'un artizan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a auſſi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité: de ſorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une ſtupidité ſimple, que dans cette activité pleine de déguiſement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foibleſſe de noſtre eſprit, il faut encore conſiderer que quelques vrayes que ſoient ſes penſées, il en eſt ſouvent ſeparé avec violence par le déreglement naturel de ſon imagination. Une mouche qui paſſera devant ſes yeux eſt capable de le diſtraire de la contemplation la plus ſerieuſe. Cent

idées inutiles qui viennent à la traverſe, le troublent & le confondent malgré qu'il en ait. Et il eſt ſi peu maître de luy-même, qu'il ne ſçauroit s'empeſcher de jetter au moins la vûë ſur ces vains phantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raiſon cet eſtat, un commencement de folie ? Car comme la folie achevée conſiſte dans le déreglement entier de l'imagination, qui vient de ce que les images qu'elle preſente, ſont ſi vives que l'eſprit ne diſtingue plus les fauſſes des veritables ; de même la force qu'elle a de preſenter ces images à l'eſprit, ſans le congé & ſans l'aveu de la volonté, eſt une folie commencée ; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter la chaleur du cerveau de quelques degrez, & rendre les images un peu plus vives. De ſorte qu'entre l'état du plus ſage homme du monde, & celuy d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrez de chaleur & d'agitation d'eſprits. Et nous ne ſommes pas ſeulement obligez de reconnoiſtre que nous ſommes capables de la folie ; mais il faut avoüer de plus que

nous la ſentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, ſans que nous ſçachions à quoy il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renverſement de noſtre eſprit.

CHAPITRE XI.

Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſçauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſçavons la fauſſeté. Paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appuy.

MAIS quoy que la raiſon ſoit foible au point où nous l'avons repreſentée, ce n'eſt encore rien au prix de la foibleſſe de l'autre partie de l'homme qui eſt ſa volonté. Et l'on peut dire en les comparant enſemble, que ſa raiſon fait ſa force, & que ſa foibleſſe conſiſte dans l'impuiſſance où ſa volonté ſe trouve, de ſe conduire par la raiſon.

Il n'y a perſonne qui ne demeure d'accord que la raiſon nous eſt don-

née pour nous ſervir de guide dans la vie ; pour nous faire diſcerner les biens & les maux, & pour nous regler dans nos deſirs & dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l'employent à cet uzage, & qui vivent, je ne dis pas ſelon la verité & la juſtice, mais ſelon leur propre raiſon toute aveugle & toute corrompuë qu'elle eſt ? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos paſſions qui nous emportent tantoſt d'un coſté & tantoſt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans Pilote : & ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des paſſions, mais les paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. C'eſt tout l'uſage que l'on en fait ordinairement.

Souvent même la raiſon n'eſt pas corrompuë. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincuë du neant des choſes qui nous agitent ; mais elle ne ſçauroit empeſcher l'impreſſion violente qu'elles font ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel en déplorant & en condamnant cette miſerable coûtume, & ſe blâmant eux-meſmes de la ſuivre ?

Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriſer le jugement de ces fous qui les euſſent traitez de lâches s'ils euſſent obeï à la raiſon ? Combien de gens ſe ruïnent en folles dépenſes & ſe réduiſent à des miſeres extrémes, parce qu'ils ne ſçauroient reſiſter à la fauſſe honte de ne faire pas comme les autres ?

Qu'y a-t-il de plus aizé que de convaincre les hommes du peu de ſolidité de tout ce qui les attire dans le monde ? Cependant avec tous ces raiſonnemens, le phantôme de la reputation, la chimere des honneurs & du rang, & mille autres choſes auſſi vaines, les emportent & les renverſent, parce que leur ame n'a point de force, de ſolidité, ny de fermeté.

Que diroit-on d'un ſoldat qui eſtant averti que dans un ſpectacle où l'on repreſenteroit un combat, les canons & les mouſquets ne ſont point chargez à balle, ne laiſſeroit pas de baiſſer la teſte & de s'enfuir au premier coup de mouſquet ; ne diroit-on pas que ſa lâcheté approcheroit de la folie ? Et n'eſt-ce pas cependant ce que nous faiſons tous les jours ? On nous aver-

tit que les diſcours & les jugemens des hommes ſont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent de rien ſervir ; qu'ils ne peuvent nous ravir aucuns de nos biens, ny ſoulager aucuns de nos maux. Et neanmoins ces diſcours & ces jugemens ne laiſſent pas de nous renverſer, & de faire ſortir noſtre ame de ſon aſſiette. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colere, & nous nous preparons à les repouſſer comme ſi c'étoit quelque choſe bien redoutable. Il faut nous flatter & nous careſſer comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur, Autrement nous jettons des cris à noſtre mode comme les enfans à la leur.

Il eſt certain que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occaſions, vient de quelque paſſion qui les poſſede. Mais les paſſions mêmes viennent de foibleſſe & du peu d'attache que leur ame a aux biens veritables & ſolides. Et pour le comprendre il faut conſiderer que comme ce n'eſt pas une foibleſſe à noſtre corps d'avoir beſoin de la terre pour ſe ſoûtenir, parce que c'eſt la con-

dition naturelle de tous les corps ; mais que l'on ne dit qu'il eſt foible que lors qu'il a beſoin d'appuis étrangers; qu'il le faut porter, ou qu'il luy faut un bâton, & que le moindre vent eſt capable de le renverſer : de même ce n'eſt pas une foibleſſe à l'ame d'avoir beſoin de s'appuyer ſur quelque choſe de veritable & de ſolide, & de ne pouvoir pas ſubſiſter comme ſuſpenduë en l'air ſans eſtre attachée à aucun objet : ou ſi c'eſt une foibleſſe, elle eſt eſſentielle à la creature, qui ne ſuffiſant pas à elle-même, a beſoin de chercher ailleurs le ſoutien qu'elle ne trouve pas en ſoy.

Mais la foibleſſe veritable de l'ame conſiſte en ce qu'elle s'appuye ſur le neant, comme dit l'Ecriture, & non ſur des choſes réelles & ſolides ; ou que ſi elle s'appuye ſur la verité, cette verité ne luy ſuffit pas, & n'empeſche pas qu'elle n'ait encore beſoin de mille autres ſoûtiens, par la ſouſtraction deſquels elle tombe incontinent dans l'abbatement. Elle conſiſte en ce que le moindre ſouffle eſt capable de la faire ſortir de l'état de ſon repos, que les moindres baga-

telles l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut reſiſter à l'impreſſion de mille choſes dont elle reconnoiſt elle-même la fauſſeté & le neant.

CHAPITRE XII.

Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoûtenir.

CE que nous venons de dire eſt une image racourcie de la foibleſſe de l'homme: & il eſt bon de la conſiderer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoy que l'homme ne puiſſe trouver en cette vie de veritable repos; il eſt certain qu'il n'eſt pas auſſi toûjours dans l'abbatement & dans le deſeſpoir. Son ame prend par neceſſité une certaine conſiſtance, parce qu'il eſt ſi foible & ſi inconſtant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grands maux s'adouciſſent par le temps. Le ſentiment s'en perd & s'en évanoüit. La

pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produiſent que des ſecouſſes paſſageres, dont le mouvement ſe rallentit peu à peu juſqu'à ce qu'il ceſſe entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque ſorte de repos, & c'eſt une choſe commune à tous les hommes d'avoir en quelque temps de leur vie une aſſiette tranquille. Mais cette aſſiette eſt ſi peu ferme, qu'il ne faut preſque rien pour la troubler.

La raiſon en eſt que l'homme ne s'y ſoûtient pas par l'attache à quelque verité ſolide qu'il connoiſſe clairement ; mais qu'il s'appuye ſur quantité de petits ſoûtiens, & qu'il eſt comme ſuſpendu par une infinité de fils foibles & déliez, à un grand nombre de choſes vaines & qui ne dépendent pas de luy : de ſorte que comme il y a toûjours quelqu'un de ces fils qui ſe rompt, il tombe auſſi en partie & reçoit une ſecouſſe qui le trouble. On eſt porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs dont on eſt environné, car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y reüſſit ordinairement. On

eſt porté par l'obeiſſance & l'affection de ſes domeſtiques ; par la protection des Grands ; par de petits ſuccés ; par des loüanges ; par des divertiſſemens ; par des plaiſirs. On eſt porté par les occupations qui amuſent, par les eſperances que l'on nourrit, par les deſſeins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On eſt porté par les curioſitez d'un cabinet, par un jardin, par une maiſon des champs. Enfin il eſt étrange à combien de choſes l'ame s'attache, & combien il luy faut de petits appuis pour la tenir en repos.

On ne s'appercoit pas pendant que l'on poſſede toutes ces choſes, combien on en eſt dépendant. Mais comme elles viennent ſouvent à manquer, on reconnoiſt par le trouble que l'on en reſſent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre caſſé nous impatiente, noſtre repos en dépendoit donc ? Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous penetre juſqu'au vif ; l'eſtime de cet impertinent, ou au moins l'ignorance de ce jugement faux qu'il fait de nous, contribuoit donc à noſtre

tranquillité ? Elle nous portoit & nous ſoûtenoit, ſans que nous y penſaſſions.

Non ſeulement nous avons beſoin continüellement de ces vains ſoûtiens, mais noſtre foibleſſe eſt ſi grande qu'ils ne ſont pas capables de nous ſoûtenir long-temps. Il en faut changer : Nous les écraſerions par noſtre poids. Nous ſommes comme des oyſeaux qui ſont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer ſans mouvement, ny preſque en un même lieu, parce que leur appuy n'eſt pas ſolide, & que d'ailleurs ils n'ont pas aſſez de force & de vigueur en eux pour reſiſter à ce qui les porte en bas : de ſorte qu'il faut qu'ils ſe remüent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air ils ſe font ſans ceſſe un nouvel appuy. Autrement s'ils ceſſoient d'uzer de cet artifice que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choſes pezantes. Noſtre foibleſſe ſpirituelle a des effets tous ſemblables. Nous nous appuyons ſur les jugemens des hommes, ſur les plaiſirs des ſens, ſur les conſolations humaines, comme ſur un air qui nous ſoûtient pour un

temps. Mais parce que toutes ces choſes n'ont point de ſolidité, ſi nous ceſſons de nous remüer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abbatement & dans la triſteſſe. Chaque objet en particulier n'eſt pas capable de nous ſoûtenir. C'eſt par des changemens continuels que l'ame ſe maintient dans un eſtat ſupportable, & qu'elle s'empeſche d'eſtre accablée par l'ennuy & le chagrin. Ainſi ce n'eſt que par artifice qu'elle ſubſiſte. Elle tend par ſon propre poids au découragement & au deſeſpoir. Le centre de la nature corrompuë eſt la rage & l'enfer. On le porte en quelque ſorte en ſoy-même dés cette vie ; & ce n'eſt que pour s'empeſcher de le ſentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la ſeparer de tous ſes objets, & la reduire à ne penſer qu'à elle-même. Et comme c'eſt proprement ce que fait la mort, elle precipiteroit tous les hommes dans ce centre mal-heureux, ſi Dieu par ſa grace toute-puiſſante, n'avoit donné à

quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le Ciel.

CHAPITRE XIII.

Que tout ce qui paroiſt de grand, dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veritablement à Dieu, n'eſt que foibleſſe.

IL n'eſt pas moins vray de la volonté de l'homme conſiderée en elle-même & ſans le ſecours de Dieu, que de ſon eſprit & de ſon intelligence, que ce qui y paroiſt de plus grand n'eſt que foibleſſe, & que les noms de force & de courage, par leſquels on releve certaines actions & certaines diſpoſitions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetez & les plus grandes baſſeſſes. Ce que nous prenons pour courſe, eſt une fuitte, pour élevation, eſt une chute; pour fermeté, eſt legereté. Cette immobilité & cette roideur inflexible qui paroiſt en quelques actions, n'eſt qu'une dureté produite par le vent des paſſions qui enfle ceux qu'el-

les poſſedent comme des ballons. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les precipite en bas. Mais en haut & en bas ils ſont également legers & foibles.

Qu'eſt-ce qui porte tant de gens à ſuivre la profeſſion des armes, dans laquelle il faut par neceſſité s'expoſer à tant de hazards & ſouffrir tant de fatigues ? Eſt-ce le deſir de ſervir leur Prince, ou leur païs ? Ils n'en ont pas ſouvent la moindre penſée. C'eſt l'impuiſſance de mener une vie reglée. C'eſt la fuite du travail où leur condition les engage. C'eſt l'amour de ce qu'il y a de licentieux dans la vie des ſoldats. C'eſt la foibleſſe de leur eſprit, & l'illuſion de leur imagination qui les flatte par de fauſſes eſperances, & qui leur repreſentant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux auſquels ils s'expoſent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'aſſaut avec tant de fierté, mépriſe ſerieuſement la mort, & qu'il conſidere fort la juſtice de la cauſe qu'il ſoûtient. Il eſt tout poſſedé de la crainte des jugemens qu'on

feroit de luy s'il reculoit ; & ces jugemens le preſſent comme un ennemy & ne luy permettent pas de penſer à autre choſe. Voilà la ſource de ce grand courage.

Pour en eſtre convaincu on n'a qu'à conſiderer ces gens que l'on fait paſſer pour des exemples de la force & de la generoſité humaine, dans les endroits de leur vie où ils ont eſté dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuſes & éclatantes. On y voit ces prétendus Heros qui ſembloient braver la mort, & ſe mocquer des choſes les plus terribles, renverſez par le moindre accident, & réduits à témoigner honteuſement leur foibleſſe. Qu'on regarde cet Alexandre qui avoit fait trembler toute la terre, & qui dans les combats avoit ſi ſouvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone : A peine la mort luy paroiſt-elle à découvert, qu'il remplit tout ſon Palais de devins & de devineresſes & de ſacrificateurs. Il n'y a point de ſotte ſuperſtition où il n'ait recours pour ſe défendre de cette mort qui le menace, & qui l'empor-

te enfin aprés l'avoir auparavant terraſſé de ſon ſeul aſpect, & l'avoir reduit aux plus grandes baſſeſſes. Pouvoit-il mieux faire voir que quand il ſembloit la mépriſer, c'eſt qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les paſſions dont il eſtoit tranſporté, luy mettoient comme un voile devant ſes yeux qui l'empeſchoit de la voir?

Et que l'on ne croye pas qu'il y ait plus de veritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne ſemblent pas s'eſtre dementis, & qui ſont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vécu. De quelques pompeux éloges que les Philoſophes relevent à l'envy la mort de Caton, ce n'eſt qu'une foibleſſe effective qui l'a porté à cette brutalité, dont-ils ont fait le comble de la generoſité humaine. C'eſt ce que Ciceron découvre aſſez, lors qu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût, plûtoſt que de voir le viſage du Tyran.* C'eſt donc la crainte de voir le viſage de Cezar qui luy a inſpiré cette reſolution deſeſperée. Il n'a pû ſouffrir de ſe voir ſoûmis à celuy qu'il avoit tâché de ruiner, ny de le voir triompher de ſa vaine reſiſ-

tance. Et ce n'a eſté que pour chercher dans la mort un vain azile contre ce phantôme de Cezar victorieux, qu'il s'eſt porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait ſon Idole, ne luy attribuë pas un autre mouvement quand il luy fait dire : *Puiſque les affaires du genre humain ſont deſeſperées, mettons Caton en ſeureté.* Il ne penſoit donc qu'à ſa ſeureté. Il ne ſongeoit qu'à s'oſter de devant les yeux un objet que ſa foibleſſe ne pouvoit ſouffrir. Ainſi au lieu de dire comme Seneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet eſprit genereux, qui mépriſoit toute la puiſſance des hommes* : GENEROSUM *illum contemptoremque omnis potentiæ ſpiritum ejecit*, il faut dire que par une foibleſſe pitoyable il ſuccomba à un objet que toutes les femmes & tous les enfans de Rome ſouffrirent ſans peine : & que la terreur qu'il en eut, fut ſi violente, qu'elle le porta à ſortir de la vie par le plus grand de tous les crimes.

Ces morts tranquilles & où il ne paroiſt aucune fureur, comme celle de Socrate, pourroient paroiſtre plus

genereuſes. Mais toute cette tranquillité eſtoit pourtant bien peu de choſe, puis qu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveuglement. Socrate ne croyoit pas ſe devoir effrayer de la mort, parce, diſoit-il, qu'il ne ſçavoit ſi c'eſtoit un bien ou un mal ; mais il faiſoit voir par là qu'il avoit bien peu de lumiere. Car n'eſt-ce pas un malheur terrible que de ne ſçavoir pas en entrant dans un état eternel, s'il doit eſtre heureux ou malheureux ? Et ne faut-il pas avoir une inſenſibilité monſtrueuſe pour n'eſtre point touché de cette effroyable incertitude, & pour eſtre capable, lorſque l'on eſt ſur le point d'en faire l'eſſay, de prendre encore plaiſir à diſcourir avec ſes amis, & à joüir de la vaine ſatisfaction que donnent les ſentimens d'affection & d'eſtime qu'ils nous font paroiſtre. Voilà neanmoins ce qui a occupé l'eſprit de Socrate dans le plus beau jour de ſa vie, au jugement des Philoſophes, qui eſt celuy de ſa mort.

CHAPITRE XIV.

Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes defauts. Nulle force qu'en Dieu.

SI les vertus purement humaines ne ſont que foibleſſe, que doit-on juger des vices ? Quelle plus grande foibleſſe que celle d'un ambitieux ? Il negligetous les biens réels & ſolides de la vie, il s'engage à mille dangers, & à mille traverſes, parce qu'il ne peut ſouffrir qu'un autre ait ſur luy quelque vaine préeminence. Quelle foibleſſe que de regarder comme nous faiſons avec complaiſance, mille choſes ridicules, lors même que nous ſommes perſuadez qu'elles le ſont ? Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu que c'eſt une baſſeſſe de ſe croire digne d'eſtime, parce qu'on eſt bien vétu, qu'on eſt bien à cheval, qu'on eſt juſte à placer une balle, qu'on marche de bonne grace ? Cependant combien y en a-t-il peu qui ſoient au deſſus de ces choſes-là, & qui ne ſoient

pas flattez quand on les en loüe ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foibleſſe que celle qui fait trouver tant de gouſt dans les divertiſſemens du monde ? Car eſt-il poſſible de reduire une ame à un eſtat plus bas, & plus indigne d'elle que de luy interdire toute autre penſée pour ne l'occuper que du ſoin de conduire le corps qu'elle anime ſelon la cadence d'un inſtrument de muſique, ou de ſuivre des beſtes, qui courent apres d'autres beſtes ? Cependant c'eſt preſque là tout ce qui fait le divertiſſement des Princes & des Grands. Cette privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions, où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe reduire autant qu'il peut à la condition des beſtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour ſe diſſimuler ſa propre foibleſſe, mais quoy qu'il faſſe, il ne laiſſe pas de la ſentir : toute ſon application eſt à y

chercher des remedes, mais il ſe conduit avec ſi peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'eſt en effet que de ſoûtenir leur propre foibleſſe par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'éclat & par l'autorité, les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence; mais ils y reüſſiſſent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs neceſſitez, & leur foibleſſe par conſequent. Qu'eſt-ce qui diſtingue, dit ſaint Chryſoſtome, les Anges de nous, ſinon qu'ils ne ſont pas preſſez de beſoins comme nous? Ainſi ceux qui en ont moins, approchent plus de leur eſtat; & ceux qui en ont plus, en ſont les plus éloignez. *Celuy qui a beſoin de beaucoup de choſes*, dit encore ce même Pere, *eſt eſclave de beaucoup de choſes, il eſt luy-même ſerviteur de ſes ſerviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de luy.* De ſorte que l'augmentation des biens & des honneurs de ce monde ne faiſant qu'augmenter les

Chryſ. hom. 79. in Ioan. p. 413.

ſervitudes & les dépendances, nous réduit ainſi à une miſere plus effective.

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l'homme. De quelque coſté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foibleſſe & qu'impuiſſance. C'eſt en Dieu ſeul, & dans ſa grace qu'il la faut chercher. C'eſt luy ſeul qui peut éclairer ſes tenebres, affermir ſa volonté, ſouſtenir ſa vie temporelle autant de temps qu'il veut, & changer enfin les infirmitez de ſon ame & de ſon corps en un eſtat eternel de gloire & de force. Tout ce que nous avons dit de la foibleſſe de l'homme ne ſert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le ſoûtient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre une creature ſi corrompuë, ſi foible & ſi miſerable, victorieuſe d'elle-meſme & des demons; pour l'élever au deſſus de toutes choſes, & pour luy faire ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible? *Magna gratia opus eſt, ut cum omnibus amoribus,*

terroribus, erroribus vincatur hic mundus.

CHAPITRE XV.

Foibleſſe de l'homme paroiſt encore davantage, en quelque ſorte, dans ceux qui ſont à Dieu.

MAIS s'il eſt vray que rien ne fait mieux voir la puiſſance de la grace, que la foibleſſe de l'homme, on peut dire auſſi que rien ne découvre tant la foibleſſe de l'homme, que la grace même; & que les infirmitez de la nature ſont en quelque ſorte plus viſibles dans ceux que Dieu en a le plus favoriſez. Il n'eſt pas ſi étrange que des gens environnez de tenebres, qui ne ſçavent ce qu'ils ſont ny ce qu'ils font, & qui ne ſuivent que les impreſſions de leurs ſens, ou les caprices de leur imagination, paroiſſent legers, inconſtans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairez par de ſi pures lumieres, à qui il a découvert la double fin & la double

ble eternité de bon-heur ou de miſere qui les attend ; qui ont l'eſprit remply de ces grands & effroyables objets d'un enfer, des demons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont preferé Dieu à toutes choſes : qui ne croiroit, dis-je, qu'ils ſeroient incapables d'eſtre touchez des bagatelles du monde ? Cependant il n'en eſt pas ainſi. Leur cœur ne laiſſe pas d'eſtre encore ſouvent tres-ſenſible aux moindres choſes. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranlent. Ils ſuccombent quelquefois à des tentations tres-legeres, au même temps que Dieu leur fait la grace de ſurmonter les plus grandes. Ils ſe voyent encore ſujets à mille paſſions, à mille penſées, à mille mouvemens déraiſonnables. Les niaizeries du monde les viennent troubler dans leurs meditations les plus ſerieuſes. S'ils ne tombent pas tout à fait dans le precipice des crimes, ils ſentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte, & ils ſentent en même temps qu'ils n'ont aucune force pour s'empeſcher d'y tomber, & que

ſi Dieu les abandonnoit à eux-mêmes, ils y ſeroient en un moment entraînez.

Ainſi ce ſont eux proprement qui voyent leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde ſont pauvres & foibles ſans le ſçavoir. Un malade ne ſent bien la perte de ſes forces que quand il les veut éprouver. Ce n'eſt qu'en faiſant effort pour reſiſter à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoiſt la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puiſſent bien connoiſtre leur foibleſſe, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la ſurmonter. Et quoy qu'ils la ſurmontent en effet dans les choſes les plus importantes, c'eſt neanmoins avec tant d'imperfections & tant de defauts : & ils voyent en même temps tant d'autres choſes où ils ne la ſurmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de ſujet d'eſtre convaincus de leur miſere.

Ce ne ſont donc pas ſeulement les moins éclairez, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles qui doivent dire à Dieu :

Ayez pitié de moy Seigneur, parce que je ſuis foible. Ce ſont les plus forts & les plus parfaits & ceux qui ont receu de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere eſt de les penetrer davantage du ſentiment de leur baſſeſſe & de leur miſere, de leur faire reconnoiſtre devant Dieu qu'ils ne ſont que tenebres dans leur eſprit, que foibleſſe & inconſtance dans leur volonté, que leur vie n'eſt qu'une image qui paſſe, & une vapeur qui ſe diſſipe. C'eſt cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete : *Mon eſtre n'eſt qu'un neant devant vous :* ET SUBTANTIA *mea tanquam nihilum ante te*, & qui leur oſtant ainſi toute confiance en leurs propres forces, & les rendans vils & aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en même temps d'admiration de la puiſſance infinie de Dieu, & de l'abyſme incomprehenſible de ſa ſageſſe ; & les porte ainſi à ſe jetter entre ſes bras par une humble confiance, en reconnoiſſant qu'il n'y a que luy qui les puiſſe ſouſtenir parmy tant de langueurs & de foibleſſes ; qui les puiſſe

delivrer de tant de maux, qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en luy ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ny dans toutes les autres creatures.

SECOND TRAITE'.

De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

I. PARTIE.

Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.

CHAPITRE I.

Que la vie Payenne c'eſt de ſuivre ſa propre volonté, & la vie Chreſtienne de ſuivre celle de Dieu.

LA difference la plus generale que l'Ecriture mette entre les juſtes & les pecheurs, eſt que les uns marchent dans les voyes de Dieu, & que les autres marchent dans leurs

propres voyes. C'eſt pourquoy elle renferme tous les deſordres auſquels les Payens ont eſté abandonnez par la Juſtice de Dieu, dans ce ſeul mot qui les comprend tous : *Dimiſit omnes Gentes ingredi vias ſuas.* IL A LAISSÉ *toutes les nations marcher dans leurs voyes.* Et le Prophete au contraire renferme toutes les inſtructions que JESUS-CHRIST devoit donner au monde dans cette ſeule parole ; qu'il nous enſeigneroit ſes voyes : *Et docebit nos vias ſuas.*

Or pour ſçavoir ce que c'eſt que marcher dans ſes propres voyes, il ne faut que conſiderer ce que dit ſaint Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foy, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leurs ſens, & qu'ils ſuivoient les volontés de la chair & de leurs penſées ; *Ambulantes in vanitate ſenſus ſui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour ſçavoir au contraire ce que c'eſt que de marcher dans les voyes de Dieu, il ne faut que conſiderer ce paſſage de ſaint Pierre, où parlant de ce que ſe doivent propoſer les Fidelles convertis, il dit qu'ils

doivent ſe reſoudre de paſſer tout le reſte de leur vie à ſuivre la volonté de Dieu, & non les deſirs des hommes. *Ut jam non deſideriis hominum, ſed voluntate Dei quod reliquum eſt in carne, vivat temporis.* Ainſi ſuivre ſa volonté propre, c'eſt marcher dans ſa voye & vivre en Payen ; & ſuivre la volonté de Dieu, c'eſt marcher dans la voye de Dieu, & vivre en Chreſtien.

C'eſt pourquoy le premier mouvement que la grace inſpira à ſaint Paul parfaitement converty, fut de luy faire dire à JESUS-CHRIST : *Seigneur que vous plaiſt-il que je faſſe ? Domine quid me vis facere ?* Et ce mouvement renferma un renoncement à toute ſa vie paſſée, dans laquelle il n'avoit ſuivy que ſes inclinations, une reſolution ferme de ſuivre la volonté de Dieu dans le reſte de toute ſa vie, & un deſir ſincere de la connoître. De ſorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que ſaint Paul a depuis pratiquées, comme la ſemence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire dans ſon temps.

Or ce que l'eſprit de Dieu fit dire à ſaint Paul, doit eſtre dit par chaque Chreſtien, & il n'y en a aucun qui ne ſoit obligé d'imiter l'Apoſtre en diſant à Dieu : *Seigneur que vous plaiſe-t'il que je faſſe* ? Il ne ſuffit pas de le dire au commencement de ſa converſion ; il faut même renouveler ſans ceſſe cette proteſtation dans la ſuite de ſa vie ; parce que la volonté propre qui n'eſt pas morte en nous, tâche toûjours de reprendre ſon empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toûjours deſirer de connoître la volonté de Dieu, parce que noſtre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toûjours deſirer de la ſuivre, parce que noſtre concupiſcence ne ceſſe point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce deſir & cette proteſtation de vouloir obeïr à Dieu, ne ſoient pas ſteriles, & ne demeurent pas dans une ſimple idée ſans effet, il eſt utile de mediter ſerieuſement ce que c'eſt que de ſuivre la volonté de Dieu, & de quelle ſorte il faut pratiquer ce devoir eſſentiel de la vie

Chreſtienne dans toutes les rencontres de la vie. Et pour cela il faut premierement ſçavoir ce que c'eſt que la volonté de Dieu, que nous voulons ſuivre.

CHAPITRE II.

Deux manieres de conſiderer la volonté de Dieu. Comme regle de nos actions; Comme cauſe de tous les evenemens. Explication de la premiere maniere. On poſſede quelquefois la charité ſans le ſçavoir; & l'on ne l'a pas quand on le croit.

L'Ecriture ſainte, & la doctrine de l'Egliſe nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement comme la regle de nos devoirs, qui nous preſcrit ce que nous devons faire; qui nous montre les diſpoſitions où nous devons eſtre; qui nous découvre ce que nous devons deſirer, ce que nous devons fuïr, où nous devons tendre, qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement comme la cauſe

de tout ce qui ſe fait dans le monde à l'exception du peché, qui produit efficacement tout ce qui eſt bon; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture luy donne divers noms qui ne marquent tous que la meſme choſe. C'eſt cette *loy eternelle* dont parle ſi ſouvent ſaint Auguſtin, qui deffend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conſerver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les creatures corporelles & inanimées, luy défend d'attacher ſon amour à aucune autre choſe qu'au ſouverain eſtre; puis qu'il ne le peut faire ſans ſortir de ſon ordre, & ſans s'abaiſſer au deſſous des choſes qui luy ſont inferieures ou égales. C'eſt cette *Juſtice divine* qui brille dans nos eſprits, comme dit le même ſaint Auguſtin; qui nous rend aimable tout ce qui y eſt conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attiraſt noſtre amour. Ce n'eſt qu'en aimant & en ſuivant cette juſtice, que les hommes ſont juſtes; & qu'en s'en éloignant, qu'ils ſont injuſtes & pecheurs.

Ce ſont ces *jugemens* & ces *juſtifications* dont David parle ſi ſouvent, c'eſt à dire les regles & les ordonnances juſtes & ſaintes qui inſtruiſent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui ſont écrites dans Dieu meſme, parce qu'elles ne ſont autre choſe que ſa volonté toute juſte & toute équitable. C'eſt cette *ſageſſe* dont parle le Sage dans tous ſes livres, qu'il faut ſans ceſſe deſirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous ſert de guide dans noſtre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omnis ſapientia à Domino Deo eſt, & cum illo fuit ſemper, & eſt ante ævum.*

Ce ſont ces *preceptes* que l'Ecriture appelle eternels, & qu'elle nous commande d'avoir toûjours devant les yeux, & de conſerver dans noſtre cœur; qui doivent marcher avec nous; qui ne nous doivent point quitter dans le ſommeil même, & qui doivent eſtre le premier objet de nos penſées à nôtre réveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cum ambulaveris gradiantur tecum, cum dormieris cuſtodiant te, & evigilans loquere cum eis.*

C'eſt cette *lumiere* qui fait que nous ſommes *enfans de lumiere*, & qui fait que les uns marchent dans les tenebres & les autres dans la lumiere, ſelon qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils la ſuivent. *Quia mandatum lucerna eſt, & lex lux.*

C'eſt cette *verité*, ſelon laquelle il eſt dit des juſtes, qu'ils *marchent dans la verité*, qu'ils *ſont dans la verité*, & qu'ils *font la verité*. Enfin c'eſt Dieu même, puiſque tous ces noms ne ſignifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu eſt Dieu même

Cette juſtice, cette loy, cette verité divine nous eſt manifeſtée par l'Ecriture ſainte, & principalement par l'Evangile. Et c'eſt un des ſens de ce verſet de ſaint Paul : *Iuſtitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Mais la revelation exterieure ne ſert de rien, ſi Dieu n'éclaire interieurement nos eſprits, s'il ne luit en eux comme verité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de ſa juſtice. Et c'eſt pourquoy il eſt dit, *qu'il y a une veritable lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde*: ERAT *lux vera quæ illuminat omnem*

hominem venientm in hunc mundum : c'eſt à dire, que les hommes ne ſont éclairez qu'autant qu'il plaiſt à cette lumiere divine & increée de luire dans leurs eſprits.

C'eſt en ſuivant cette juſtice, en s'y conformant, en l'aimant, en la deſirant, que les hommes juſtes croiſſent en juſtice. C'eſt en s'en éloignant qu'ils ſont injuſtes, méchans, corrompus, déreglez, parce que cette juſtice eſt l'ordre eſſentiel, la vertu eſſentielle, la ſainteté eſſentielle. Et comme cette Juſtice eſt Dieu même, il eſt clair que l'amour de cette juſtice eſt l'amour de Dieu; que c'eſt la même choſe que la charité; & qu'agir par l'amour de la juſtice, c'eſt agir par charité & par principe d'amour de Dieu.

Et par-là on peut voir qu'on poſſede quelquefois la charité & qu'on agit par principe de charité ſans le ſçavoir; & qu'on eſt quelquefois ſans charité, & que l'on agit ſans charité, quand on croit en eſtre vivement touché. Car il y a des perſonnes qui ne ſentant point de devotion ſenſible envers l'humanité de JESUS-CHRIST,

& liſant quelquefois ſa Paſſion ſans attendriſſement & ſans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas Jesus-Christ, parce que leur amour n'eſt pas accompagné de cette devotion ſenſible. Mais ſi ces perſonnes ont une grande horreur de l'injuſtice & du peché, ſi elles aiment la Juſtice & la Loy de Dieu, ſi elles la trouvent juſte & ſainte, ſi elles y obeïſſent avec amour, & qu'elles ne vouluſſent pas meſme pecher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment veritablement Jesus-Christ comme Dieu, parce qu'il eſt cette Juſtice, cette Sageſſe, cette Loy eternelle qu'elles aiment. Il y en a au contraire qui reſſentent quelquefois des mouvemens ſenſibles pour Jesus-Christ, qui verſent des larmes en liſant ce qu'il a ſouffert pour nous, & qui neanmoins n'ont aucun veritable amour de Dieu, parce qu'ils n'aiment point *la Juſtice & le Jugement*, comme parle l'Ecriture, qu'ils ne ſont point penetrez d'un certain ſentiment qui fait trouver la loy de Dieu toute aimable, & toute juſte, & qui nous y ſoûmet avec amour.

CHAPITRE III.

Combien David eſtoit touché de l'amour de la Loy de Dieu. Excellence du Pſeaume Beati immaculati.

C'Est de l'amour de la Loy de Dieu que David eſtoit vivement touché, lorſqu'il s'écrie dans ſes Pſeaumes : La Loy de Dieu eſt toute pure, elle attire les ames pas ſa beauté : *Lex Domini immaculata convertens animas.* Les Ordonnances de Dieu ſont fidelles, on n'eſt jamais trompé en les ſuivant. Elles donnent la ſageſſe, non aux orgueilleux qui y reſiſtent, mais aux humbles qui s'y ſoûmettent : *Teſtimonium Domini fidele ſapientiam præſtans parvulis.* Les juſtices ; c'eſt à dire, les volontez toutes juſtes du Seigneur ſont la droiture même, & elles comblent les ames de joye : *Juſtitiæ Domini rectæ lætificantes corda.* Ses commandemens ſont pleins de lumiere, & ils éclairent les yeux de l'ame : *Præceptum Domini lucidum il-*

luminans oculos. La crainte du Seigneur eſt ſainte, elle ne paſſe pas comme celle des hommes, elle demeure eternellement : *Timor Domini ſanctus, permanes in ſæculum ſæculi.* Les jugemens de Dieu ſont la verité même, & ils ſont juſtes par eux-mêmes : *Iudicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa.* Ils ſont plus deſirables que toutes les richeſſes du monde, & plus doux que le miel le plus délicieux : *Deſiderabilia ſuper aurum pretioſum multum, & dulciora ſuper mel & favum.* Toutes ces expreſſions viennent d'une ame tranſportée de la beauté de la Loy de Dieu, de ſa juſtice, de ſa droiture, de ſa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle reſſent, & que Dieu forme en elle, au même temps qu'il fait briller cette Loy divine dans ſon eſprit.

Auſſi l'Egliſe eſt ſi perſuadée que cet amour de la Loy de Dieu eſt le fondement de la pieté Chreſtienne, que c'eſt en quoy conſiſte la vraye charité, & que la meditation de cette Loy doit eſtre noſtre entretien continuel, qu'au lieu qu'elle partage en

des jours differens les autres inſtructions de l'Ecriture, & les autres Pſeaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour; elle nous donne pour noſtre nourriture de tous les jours, ce Pſeaume admirable où David demande à Dieu par tant d'expreſſions differentes la connoiſſance & l'amour de ſa Loy. Et cela afin qu'en le recitant à toutes les heures du jour, ce nous ſoit un avertiſſement continuel de ne perdre point de veuë cette divine lumiere, qui nous peut ſeule conduire dans les tenebres de cette vie, & ſans laquelle nous ſommes toûjours dans l'égarement.

Tout ce que contient ce Pſeaume, ſe reduit à cette priere de ſaint Paul: *Domine quid me vis facere*; ou à ce Verſet d'un autre Pſeaume: *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* APPRENEZ-*moy à faire vôtre volonté, parce que vous eſtes mon Dieu.* Tous les Verſets de ce Pſeaume merveilleux ne diſent que la même choſe, quoy qu'en une infinité de manieres differentes. Par exemple, quand le Prophete dit dés le com-

mencement : *Beati immaculati in via, qui ambulant in Lege Domini* ; il témoigne à Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui observent sa Loy, & par là il fait voir le desir qu'il a de leur estre semblable. Or ce desir exposé aux yeux de Dieu, est une priere par laquelle on luy demande qu'il nous fasse la grace de connoître cette Loy, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de même que ceux qui commettent des crimes, ne marchent point dans les voyes de Dieu : *Non enim qui operantur iniquitatem, in viis ejus ambulaverunt* ; c'est comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des personnes déreglées, & un regard d'amour & d'une sainte jalousie vers la vie des gens de bien : & ce double regard enfermant l'amour de la justice, & la haine de l'injustice, est une double priere par laquelle il demande à Dieu la connoissance & l'amour de sa Loy. Il me seroit aizé de parcourir ainsi tous les autres Versets, pour montrer qu'ils se rapportent tous au même but.

CHAPITRE IV.

Reflexions ſur la priere de ſaint Paul: Seigneur que voulez-vous que je faſſe. 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoiſtre ſes propres devoirs. Comment la connoiſſance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA repetition ſi frequente que l'Egliſe fait de la priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'eſt pourquoy il eſt bon d'en bien penetrer le ſens, & de ſçavoir à quoy elle s'étend; & c'eſt ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont ſaint Paul l'a exprimée en diſant, *Seigneur que voulez-vous que je faſſe?* DOMINE *quid me vis facere?* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande pas ſeulement à Dieu en general ce qu'il faut faire, ce qu'un Chreſtien eſt obligé de faire; mais qu'il luy demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne deſire pas ſeulement d'eſtre inſtruit des

devoirs communs, mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des Loix de Dieu qui sont en quelque sorte generales, parce qu'elles doivent estre observées par tout le monde; & il y en a de particulieres qui dépendent de nos differentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne le vouloir pas servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes choses à tous. Ce qui est vertu à l'un, peut-estre vice à un autre. Nous avons en quelque sorte chacun nostre voye differente pour aller à Dieu, & il luy faut demander qu'il nous fasse connoistre, non-seulement la voye commune, mais aussi cette voye qui nous est propre. *Domine quid me vis facere?*

Ainsi ces paroles prises en ce sens peuvent servir à nous preserver d'une illusion ordinaire aux personnes de pieté, qui est de mediter peu sur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui sçavent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grands, les maistres, les serviteurs, les Confesseurs,

les penitens, les riches, les pauvres, & qui ne ſçavent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres & rien à eux. Ils ſont pleins de diſcours d'edification pour l'inſtruction d'autruy, & ils ſont pauvres & ſteriles pour eux-mêmes. C'eſt qu'ils ne demandent pas à Dieu ſincerement qu'il leur faſſe connoître ce qu'il veut qu'ils faſſent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce ſeroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres ; *Et quæ præcepit tibi Deus, illa cogita ſemper* : PENSEZ *toûjours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reſte donc point de temps pour penſer à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande luy-même d'y penſer, & que ces penſées mêmes ne faſſent une partie de nos devoirs, & ne nous ſervent à nous en acquiter plus fidellement. Car il n'eſt pas abſolument mauvais de mediter ſur les obligations des differentes conditions ; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à ſoy-même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres.

Pourveu que l'on ait cette veuë il n'y a presque point de reflexion sur les devoirs d'autruy qui nous soit interdite : car il n'y a presque point de connoissance qui se raporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir & quelque obligation particuliere, & que l'on ne puſt réduire en pratique pour sa propre edification, si l'on avoit le même soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par nostre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses temporelles qui leur passent par les mains.

Nous connoissons, par exemple, les dangers de l'estat des Grands, la multitude des devoirs dont ils sont chargez, les difficultez qu'ils ont à s'en acquiter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naistre Grands; prions pour ceux qui le sont ; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'acquittent de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; edifions-nous de leur exemple ; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des Prestres : Que cette pensée éteigne en nous tout desir

d'un eſtat ſi haut & ſi dangereux ; qu'elle nous porte à demander à Dieu qu'il donne des Preſtres ſaints à ſon Egliſe, & qu'il ſanctifie ceux qui le ſont. Nous avons quelque lumiere pour reconnoiſtre le relâchement de pluſieurs Monaſteres ? Que cela nous porte à en gemir devant Dieu, & à entrer dans des ſentimens de crainte, puiſque ce ſont autant de marques de la colere de Dieu ſur l'Egliſe, dont nous devons craindre de reſſentir les effets, ſi nous n'avons ſoin de les prevenir par l'humiliation & la penitence. Ainſi nous ſçaurons pour nous-même tout ce que nous ſçaurons pour les autres : & ces connoiſſances au lieu de nous tirer hors de nous, ſerviront au contraire à nous y rappeller.

CHAPITRE V.

2. *Reflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique. Et regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures 3. Reflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.*

LA ſeconde reflexion qu'on peut faire ſur ces paroles de ſaint Paul eſt qu'en demandant à Dieu ce qu'il vouloit qu'il fiſt, il ne luy demande pas des lumieres ſpeculatives qui luy euſſent eſté inutiles pour ſa conduite, mais il luy demande celles qui luy eſtoient neceſſaires pour agir. *Domine quid me vis facere* ? Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous eſt permis de rechercher & de demander à Dieu ſont celles d'action. Ce ſont celles qui nous ſont neceſſaires pour conduire nos pas. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, & lumen ſemitis meis.* Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il ſuffit de voir où il faut mettre

mettre nos pieds, & que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'executer.

Plus nous étendons nostre veuë, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoy le Sage nous avertit que la vraye finesse est de bien connoistre, non la voye des autres, mais sa voye propre. *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & que *le fin* est toûjours occupé du soin de considerer où il placera ses pas: *Astutus considerat gressus suos.*

Mais cette voye que l'on doit connoistre, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions exterieures qu'il faut regler selon la Loy de Dieu; mais aussi les mouvemens interieurs de nostre ame. Car le cœur a ses pas, & sa voye; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est à dire ses desirs, ses craintes, ses esperances qu'il doit tâcher de rendre conformes à la Loy de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condamne.

Enfin saint Paul demande gene-

ralement à Dieu qu'il luy faſſe connoiſtre ſa volonté : *Domine quid me vis facere.* Il n'excepte rien. Il preſente à Dieu un cœur preparé à l'exécution de tous ſes ordres. Et il nous apprend par là que lors qu'on demande à Dieu de connoiſtre ſa volonté, il faut avoir un deſir ſincere de la connoiſtre toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des reſerves volontaires, par leſquelles nous ſouhaittions de ne la pas connoiſtre en quelque point, de peur de nous voir obligez de l'accomplir. Car un des plus grands & des plus ordinaires défauts des hommes, c'eſt de ne vouloir pas connoiſtre la volonté de Dieu, lors même qu'il ſemble qu'ils luy demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoiſtre. Nous avons preſque tous de certains défauts auſquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'ils nous eſt poſſible à Dieu & à nous-mêmes. Et c'eſt pourquoy ſaint Paul ne ſouhaite pas ſeulement aux Coloſſiens qu'ils connoiſſent la volonté de Dieu ; mais il leur ſouhaite en-

core qu'ils ſoient remplis de cette connoiſſance ; *Vt impleamini agnitione voluntatis ejus* ; c'eſt à dire, qu'il n'y ait point de replis ſecrets dans leur eſprit & dans leur cœur où cette divine lumiere ne penetre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empeſchent que Dieu ne les rempliſſe de ſa lumiere & de ſa grace.

Mais il y a bien des gens ou qui ne font point cette priere, ou qui ne la font point comme il faut. Car combien en voit-on qui font de heures entieres de meditation par jour, & qui neanmoins ne penſent jamais à des defauts que tout le monde connoiſt en eux, & qu'ils ignorent ſeuls toute leur vie. C'eſt qu'ils les ont mis d'abord en reſerve. Ils expoſent à Dieu tout le reſte de leur cœur : mais pour ce reply où ils ont mis ces imperfections qu'ils cheriſſent ; ils ſe donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des proteſtations generales qu'ils ne deſirent rien tant que de connoiſtre la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pſeaume qui ne contient que cette unique prie-

re, & il leur ſemble qu'ils le font de tout leur cœur. Mais c'eſt qu'outre ce cœur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les des-avouë. Ils en ont un pour Dieu, & un pour eux-meſmes. Ils en ont un qui deſire d'obeïr à Dieu dans quelques actions qui ne leur ſont pas fort penibles; & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choſes, ne veut pas connoiſtre qu'elles ſoient mauvaiſes. Et ainſi ils ſont du nombre de ceux que le Sage menace par ces paroles; *Væ duplici corde*, MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double*; & dont il dit qu'ils ne reüſſiront pas, parce qu'ils marchent par une double voye. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit ſucceſſus.*

C'eſt ce qui nous fait voir qu'il ne ſuffit pas de demander à Dieu la connoiſſance de ſa volonté, ſi l'on ne luy demande encore ce cœur ſimple qui n'ait point d'autre deſir que de l'accomplir. C'eſt pourquoy le Prophete n'appelle pas heureux ſimplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoiſtre ſa loy; mais ceux qui la ſondent juſques dans le

fond, & qui la cherchent de tout leur cœur, *Beati qui ſcrutantur teſtimonia ejus, in toto corde exquirunt eum*, qui ne ſe bornent point dans le deſir de ſervir Dieu, & qui luy peuvent dire avec le même Prophete: *In toto corde meo exquiſivi te, ne repellas me à mandatis tuis.* Ce ſont ces Juſtes que leur ſimplicité conduit dans le droit chemin, *Simplicitas juſtorum diriget eos*, parce que Dieu ne manque jamais d'éclairer ceux qui n'on point d'autre deſir que de le ſuivre.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoître & ſuivre ſa volonté, & de regler par avance ſes actions par ce que l'on en connoiſtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vray exercice de la preſence de Dieu.

PLuſieurs perſonnes demandent des exercices de pieté pour le ma-

tin, & plusieurs personnes en prescrivent, chacun suivant en cela ses lumieres, & les mouvemens de sa pieté. Mais il semble qu'il n'y en ait point de plus naturel ny de plus utile que de s'offrir à Dieu, comme saint Paul, pour accomplir sa volonté pendant le jour ; de luy demander la grace de la connoître ; de prévoir ses actions ; de les regler suivant les lumieres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'il nous fait connoître de sa volonté. Car il ne se faut pas contenter de demander à Dieu en general qu'il nous éclaire sur nos devoirs ; il le faut consulter sur chaque action particuliere, & non-seulement sur l'exterieur des actions, mais aussi sur les dispositions interieures, afin de tâcher dans la suite du jour de les pratiquer avec cet esprit & dans ces dispositions. C'est en cette maniere que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les preceptes de Dieu dés son reveil : *Et evigilans loquere cum eis.*

C'est proprement là l'idée que saint Augustin avoit de la veritable pieté.

Et c'eſt pourquoy nous voulant former dans le troiſiéme livre de la Trinité celle d'un Sage, c'eſt à dire d'un vray Chreſtien, il le repreſente par ces paroles. *Concevons*, dit-il, *dans noſtre eſprit un homme ſage, dont l'eſprit eſt éclairé par la verité eternelle & immuable*, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOYE DANS CETTE VERITE' QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en luy obeiſſant, & s'y ſoûmettant, il agiſſe juſtement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne ſont pas ſages, c'eſt à dire ceux qui ne ſont pas dans ce degré de perfection, ſoient diſpenſez par là de conſulter cette Loy; ils y ſont auſſi obligez que les plus ſages: & ce qui fait même qu'ils ne le ſont pas, eſt qu'ils ne la conſultent point, & qu'ainſi il eſt impoſſible qu'ils agiſſent bien, puiſque bien agir n'eſt autre choſe qu'aimer cette Loy, s'y ſoûmettre & la ſuivre dans ſes actions.

Mais il ne faut pas ſe contenter de conſulter ſeulement la Loy de Dieu & ſa Juſtice au commencement du jour; il faut, autant qu'il

eſt poſſible ne la point perdre de veuë : & ſur tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'eſt preſcrit, il eſt neceſſaire de jetter un regard vers Dieu pour luy demander ce qu'il veut que nous faſſions, & pour conſulter ſa Loy ſur la conduite qu'il nous oblige d'y garder, C'eſt pourquoy il ſemble qu'on ne ſe puiſſe former une meilleure idée de la vie & de la pieté Chreſtienne, qu'en la conſiderant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque eſtat & dans chaque action, & exterieure & interieure ; & que c'eſt cette diſpoſition que le Prophete exprime lors qu'il dit, *Providebam Dominum in conſpectu meo ſemper.* Car ce regard vers Dieu eſt le regard d'un eſclave vers ſon maiſtre, & d'un fils vers ſon Pere, qui enferme un deſir ſincere de connoiſtre tous ſes ordres & une preparation de cœur à les ſuivre. C'eſt proprement cet exercice que l'on peut appeller *l'exercice de la preſence de Dieu*, ſi recommandé dans les Livres de devotion. Enfin c'eſt

ce que Dieu même recommanda à Abraham en luy ordonnant de marcher en sa presence : *Ambula coram me, & esto perfectus.* Car marcher devant Dieu & avoir Dieu present, c'est consulter continuellement sa Loy, & se conduire par sa lumiere, cette lumiere & cette Loy n'estant qu'une même chose.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut toûjours regler les Actions exterieures, quoy que l'on soit troublé au dedans. Que cette conduite est la source de l'egalité d'esprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur : Exemple de ce caractere dans feu Monsieur d'Alet.

IL y a cette difference entre les actions exterieures & les interieures que l'on connoît beaucoup mieux si les actions exterieures sont conformes ou contraires à la Loy de Dieu, que l'on ne le fait des interieures, qui sont couvertes souvent par les nuages que la concupiscence y répand, en

venir à une pieté conſtante & uniforme qui ſuive Dieu uniquement, ſans conſulter ſes ſentimens, ſes humeurs & ſes inclinations ; & qui ne faſſe paroiſtre au dehors que l'humeur & les ſentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'eſt une occaſion où il ſoit à propos d'eſtre gay, il faut témoigner de la gayeté. S'il eſt beſoin d'eſtre triſte, il faut faire paroître de la triſteſſe. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendreſſe, de la confiance, de la cordialité, de la compaſſion : & il faut tâcher d'en exciter en ſoy les mouvemens ſelon que la raiſon reglée par la volonté de Dieu nous dicte qu'il eſt juſte & utile de les avoir. Que s'il ne nous eſt pas poſſible de les reſſentir vivement, il faut au moins qu'ils ſoient comme imprimez dans nôtre exterieur : & par ce moyen il faut eſperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de luy.

C'eſt ce que pratiquent dans le monde les habiles Courtiſans : ils n'ont point d'humeur propre, parce

qu'ils empruntent leurs paſſions des perſonnes à qui ils veulent plaire. Leur intereſt fait cette joye ſuperficielle, cette triſteſſe apparente, ce bon viſage, cette complaiſance qui paroiſt au dehors. La vraye pieté imite à peu prés cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin, & qu'au lieu de l'intereſt qui regle celle des gens du monde, elle prend la Loy de Dieu pour ſa regle, dans laquelle elle voit & la maniere de traitter avec chaque perſonne, & la diſpoſition interieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la ſent, elle la ſuit. Si elle ne la ſent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au moins dans ſes actions exterieures, afin de ſe l'imprimer peu à peu dans le cœur.

Des perſonnes fort judicieuſes qui ont fort étudié un grand Prelat qui a eſté la gloire de l'Egliſe de France, diſoient de luy qu'il avoit pluſieurs viſages, ſelon les diverſes actions auſquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'Autel & dans l'Egliſe qui marquoit un recuëillement profond ; qu'il en avoit un autre dans la converſation,

qui témoignoit de la gayeté ; un autre ſerieux & grave dans les choſes où il devoit faire paroiſtre de l'autorité ; un autre doux & compatiſſant quand l'occaſion le demandoit. Et c'eſt là proprement cette égalité d'eſprit & cette ſuppreſſion de toute humeur, que la veuë de la volonté de Dieu doit produire en nous.

Mais outre les autres avantages de cette pratique de ſupprimer ainſi toutes ſes inclinations, d'en applanir les inegalitez & de ne faire paroiſtre dans chaque action que les mouvemens que la raiſon nous inſpire ; Elle a encore celuy de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puiſſe pratiquer. Elle eſt ſecrette, & perſonne ne s'en apperçoit. Elle eſt continuelle, parce que nos inclinations ſe mélent par tout & nous détournent ſans ceſſe de l'ordre de Dieu ; ſoit en compagnie, ſoit en ſolitude. Elle ne donne ſujet de plainte à perſonne. Les domeſtiques ne s'y intereſſent point. Les Medecins ſpirituels & corporels ne nous l'interdiſent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la

mortification ſpirituelle ſous des ſoulagemens corporels, loſque la raiſon nous ordonne de nous y ſoûmettre : & elle en retranche certaines façons qui ſervent ſouvent à ſe conſerver la gloire de la mortification, lorſque l'on ceſſe de la pratiquer.

CHAPITRE VIII.

Action de vertu que la vûë de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions. Qu'il n'y faut pas eſtre attaché. Obeïſſance religieuſe facilite la vie Chreſtienne.

IL n'y a rien auſſi qui nous découvre plus d'actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la Loy de Dieu, parce qu'il n'y a rien qui nous les cache davantage que de s'abandonner à ſes inclinations. C'eſt cette attention qui nous apprend à contribuer autant que l'on peut chreſtiennement au divertiſſement des autres dans la converſation, à s'inſinuer dans leur eſprit par une complaiſance ſans affectation, à les

ſouffrir dans leurs importunitez ; à les avertir de certains défauts par des manieres douces & proportionnées à leur humeur ; à éviter de les choquer inutilement ; à ſe taire lors qu'il eſt à propos ; à parler quand il le faut ; & à ſatisfaire ainſi à un tres-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agiſſent par humeur. C'eſt un des ſens de cette parole du Sage : *Qui autem inquirunt Dominum animadvertent omnia :* CEUX *qui cherchent Dieu prennent garde à tout.*

C'eſt cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie reglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car ſi nous avons pour but de ſuivre Dieu, nous jugerons avec raiſon que nous nous rendrons plus conformes à ſa volonté, en ſuivant un ordre eſtably dans les choſes indifferentes, qu'en le quittant par inclination & par phantaiſie. Moins nous avons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire que c'eſt Dieu que nous ſuivons en les faiſant. Et celles qui ſont d'elles-mêmes éga-

les & indifferentes, deviennent inégales & differentes, lorsque l'on ajoûte aux unes cette raison d'uniformité dans les mêmes exercices.

Mais si l'amour de la volonté de Dieu nous fait preferer dans les choses indifferentes l'ordre & l'égalité au desordre & à l'inegalité, il retranche aussi toute attache de la pratique de ces exercices, & il nous rend flexibles à les changer quand Dieu le veut; parce que ne desirant que d'obeïr à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obeïssance. C'est pourquoy quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifferentes, il faut estre prest de la changer dans les occasions, où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l'étude, ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande; qu'ils perdent en quelque sorte leur temps, lorsque Dieu veut qu'ils le perdent; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu

veut qu'ils les quittent ; qu'ils ne forment point de deſſeins fixes ny arreſtez, & qu'ils ſe tiennent toûjours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux choſes ſelon qu'il leur fait connoiſtre qu'elles luy ſont agreables.

Il faut pourtant prendre garde à ne porter pas cette flexibilité juſqu'à l'inſtabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de temps à eux, il eſt impoſſible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en ſe ſeparant des autres. Or dans ce choix, les moindres doivent ceder aux plus grandes : il faut neceſſairement opter ; & quand on a choiſi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'eſt pas poſſible, par exemple, de conduire certaines perſonnes, & de travailler en meſme temps pour l'Egliſe, il faut voir lequel eſt le plus utile & le plus conforme à noſtre vocation. S'il n'eſt pas poſſible de partager ſon eſprit à tant de ſortes d'études, il faut le borner à quelques-unes, & ſouffrir de bon cœur de n'être pas habille dans de certaines choſes. Si l'on ne peut ſatisfaire à tant

d'actions de charité, il faut ſe reſtraindre à celles qui ſont en noſtre pouvoir ; en ſe ſouvenant toûjours de cét avis du Sage qui nous doit ſervir de regle en une infinité d'occaſions : *Fili ne in multis ſint actus tui.*

Tout cela fait voir que l'obeïſſance des Religieux eſt plûtoſt une facilité que les Saints ont trouvée pour obſerver la Loy de Dieu, qu'une nouvelle ſeverité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile. Car en quelque eſtat que l'on ſoit, il ne peut eſtre permis d'agir par cupidité, ny de ſe conduire par ſa volonté & par ſon caprice. Il faut toûjours que la volonté de Dieu ſoit noſtre regle, non ſeulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu eſtant quelquefois difficile à découvrir ; & noſtre propre volonté prenant ſouvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet aſſujettiſſement à un Superieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifferentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus ſenſible ; parce qu'il eſt certain que Dieu veut que les Religieux obeïſſent dans

ces choſes à leur Superieur, au lieu que ceux qui n'ont point de Superieur, ont plus de peine à diſcerner ce que Dieu demande d'eux.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur qui obſcurcit cette Loy de Dieu. Car ſi nous avions le cœur droit & ſimple, la volonté de Dieu nous paroiſtroit clairement dans les plus petites occaſions ; C'eſt pourquoy l'Apoſtre ſaint Paul nous avertit de renouveller noſtre eſprit pour reconnoître la volonté de Dieu : *Renovamini in novitate ſenſus veſtri, ut probetis quæ ſit voluntas Dei, bona, beneplacens & perfecta.* Nous devons donc croire que ſi nous ne la diſcernons pas, c'eſt que nous ne ſommes pas renouvellez ; que nous vivons de la vie d'Adam, c'eſt à dire que nous ne penſons qu'aux choſes du monde ; que noſtre cœur eſt remply de l'amour du monde, & qu'il eſt vuide de celuy de Dieu, qui eſt le principe du renouvellement de l'ame

Il ne faut pas auſſi s'imaginer que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie religieuſe, nous ſoyons pour cela diſ-

penſez de ceux qui ſervent à conſerver & à faire croiſtre la pieté. La declaration que Dieu nous fait de ſa volonté ſur ce point eſt generale, quand il nous dit : *Hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra.* Et cette declaration nous oblige de travailler ſans ceſſe à noſtre ſanctification, & d'embraſſer les moyens qui y ſont propres, & que cette même Loy nous enſeigne. De ſorte que ſi nous n'avons pas des Maîtres de novices qui nous exercent à la vertu, ny des Confeſſeurs qui nous faſſent cette charité; la Loy de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques qui ſoient propres à guerir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du ſalut. Ce qui eſt toûjours bien plus difficile qu'il ne l'eſt à un Religieux de pratiquer ce qu'on luy ordonne.

CHAPITRE IX.

Que nous devons principalement avoir en veuë d'obeïr à Dieu dans le moment preſent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la Loy de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

CE deſir de connoiſtre la volonté de Dieu regarde particulierement le preſent. Car encore que l'on puiſſe prevoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir ; ce ne doit jamais eſtre que lorſque c'eſt un devoir preſent d'y ſonger. Ainſi l'on peut dire que la voye de la verité & la voye de la vie conſiſte à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment preſent, & l'exécuter à l'inſtant : c'eſt à dire à prier quand Dieu veut que nous prions ; à ſouffrir quand Dieu veut que nous ſouffrions ; à agir quand il veut que nous agiſſions ; à s'occuper de l'avenir quand il veut que nous nous en occupions ; à ſonger à

nous quand il veut que nous y songions, & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser.

Mais que devroit-on faire si en considerant son état present, on le trouvoit dereglé & contraire à Dieu? on devroit faire ce que Dieu prescrit pour cet estat. Car il n'y en a point en ce monde de si mal-heureux & de si déreglé duquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu à l'instant même; comme il n'y a point d'estat si heureux, si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toûjours une ligne de tout estat à Dieu, & si-tost que l'on commence à marcher sur cette ligne, on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui mene à Dieu est d'y renoncer & de se resoudre d'embrasser tous les moyens necessaires pour en sortir; & de pratiquer à l'heure même celuy de ces moyens qui est le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit necessaire de la quitter, & que l'on le puisse faire à l'heure même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement. Mais si la prudence ne

permet pas que l'on ſorte de cet état à l'heure même, il ſuffit qu'on le faſſe par le deſir: & alors, quoy que l'on y ſoit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'eſt plus contre ſon ordre que l'on y demeure, puiſqu'il n'y a plus que ſa volonté qui nous y retienne.

Ainſi ce ne ſont pas ſeulement les Juſtes, qui en conſultant la Loy de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponſe de paix, comme diſoit le Prophete : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem ſuam.* Ce ne ſont pas ſeulement les Saints, *& ſuper ſanctos ſuos*; ce ſont auſſi les plus grands pecheurs, pourveu qu'ils rentrent en eux-meſmes & qu'ils ſe tournent vers Dieu : *Et in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix ; mais il eſt vray qu'il eſt plus difficile aux uns qu'aux autres, & que ſouvent il paroiſt à ceux qui ſont plongez dans le vice, ſi rude & ſi eſcarpé, qu'ils des-eſperent d'y pouvoir marcher. Mais pourveu qu'ils ſe faſſent violence, il ne leur eſt pas impoſſible, puiſque cette même lumiere qui leur montre ce che-

min, leur découvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse.

CHAPITRE X.

Que la veuë de la volonté de Dieu comme justice, fait le Paradis & l'Enfer, selon les differentes dispositions de ceux qui la regardent.

LE regard de la volonté de Dieu, comme Justice, fait la piété des vrais Chrestiens sur la terre; & elle fera dans le Ciel l'éternelle felicité des bien-heureux. C'est dans ce regard que consiste ce torrent de delices dont ils seront enyvrez. Car leur souverain plaisir sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à la justice de Dieu, & de luy estre parfaitement assujettis. Leur gloire sera qu'elle regne sur eux; & c'est en cette maniere que leur charité sera toute pure, parce qu'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mesmes, mais qu'ils se rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu en

en eux. C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin exprimant l'état des Saints dans le Ciel, dit *qu'ils s'aneantiront continuellement en la preſence de Dieu, en le preferant à eux-mêmes par un amour éternel.*

Mais ce qui eſt étrange, eſt que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoiſtre aux méchans de ſa juſtice, fera leur plus grand tourment, & ce ſera ce qui les precipitera dans l'enfer. Car comme dit une Sainte fort éclairée: *Auſſi-toſt qu'une ame eſt ſeparée de ſon corps elle va droit au lieu qui luy eſt propre. Et ſi eſtant morte elle ne trouvoit ce lieu que le decret de la juſtice de Dieu a preparé pour elle, elle ſeroit dans un enfer mille fois plus grand, parce qu'elle ſe verroit hors de l'ordre & de la diſpoſition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui luy ſoit plus propre & qui luy ſoit moins penible que l'enfer, elle s'y precipite comme dans ſon centre, & dans le lieu ſeul qui luy eſt convenable.*

Ce n'eſt pas qu'elle aime cette juſtice: mais c'eſt qu'elle la connoiſt, & que cette juſtice la confond & la

convainc de ſon indignité, ce qu'elle ne peut ſouffrir. Il y a une veuë de Dieu qui porte à s'unir à luy & à s'expoſer à la lumiere de ſes yeux divins; & il y en a un autre qui porte à le fuïr & à ſe ſouſtraire autant que l'on peut à ſa preſence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement apres leurs crimes, & il porta l'un à ſe cacher dans le Paradis terreſtre, & l'autre à fuïr vagabond dans le monde pour éviter le remords de ſa conſcience qui ne luy donnoit point de repos. Ce ſentiment attaché aux crimes, n'eſt pas un ſentiment de crainte & de frayeur, c'eſt un ſentiment de rage & de deſeſpoir. On ne peut ſouffrir de voir celuy que l'on a offenſé & que l'on hait, parce que ſa veuë eſt un reproche continuel : On voudroit le détruire ſi on pouvoit : & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce ſentiment eſt foible en cette vie, où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du peché ; mais il ſera ſans bornes dans l'autre, lorſque les pechez auront pouſſé leurs épines, comme dit S. Auguſtin, & que nous en ſerons percez.

C'eſt donc par ce ſentiment que les damnez ſe precipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus tenebreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils ſeront moins percez des rayons penetrans de ſa juſtice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu; & leur veuë ne peut ſouffrir cette lumiere qu'ils haïſſent.

Le plus grand ſupplice des yeux malades eſt de les expoſer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnez ſeroit de les obliger de paroiſtre dans la lumiere des Saints, de voir d'un coſté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux, & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainſi leur plus grande envie eſt de ſe cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tuë.

La veuë de la juſtice de Dieu jointe à celle de ſa miſericorde & de ſon amour, eſt une veuë qui conſole & qui ſoulage. La veuë de cette même juſtice jointe à celle de ſa haine, eſt une veuë qui accable & qui deſeſpere, & qui porte l'ame à ſortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil, de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'estoit pas humble, lors que le remords de son crime fit qu'il se jugea luy-même indigne de vivre. Il ne pût souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnez de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la veuë penetrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du Paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'estre hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parce qu'ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnez, comme les tenebres sont le centre de ceux qui fuyent le jour. C'est l'estat où la lumiere de Dieu les incommode le moins ; où les reproches de leur conscience sont moins vifs ; où leur orgueil est moins confondu. Ainsi ce leur est une espece de soulagement que de s'y precipiter.

S'ils pouvoient détruire Dieu & ſon ordre, ils le feroient ; mais ils reconnoiſſent qu'ils ne le peuvent. Ils ſe cachent donc & s'abyſment dans l'enfer, & ils ſouhaiteroient qu'il y euſt un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour ſe mettre à couvert, s'ils pouvoient, des rayons de cette verité qui les va percer juſques dans le plus profond de l'abyſme.

SECONDE PARTIE

DU

SECOND TRAITE'
de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

CHAPITRE PREMIER

Que la veuë de la volonté de Dieu comme juſtice, nous oblige de nous ſoumettre à cette même volonté conſiderée comme cauſe de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, juſqu'à la premiere cauſe, ſans s'arreſter aux ſecondes.

NOus venons de voir la premiere maniere de conſiderer la volonté de Dieu, qui contient en quelque ſorte toute la vie Chreſtienne,

puis qu'elle enferme la connoiſſance & l'amour de la Loy de Dieu. Mais cette veuë même par laquelle nous regardons cette Loy comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous ſoumettre à la volonté de Dieu, conſiderée comme cauſe de tout ce qui ſe fait dans le monde, excepté le peché qu'elle ne fait que permettre; & c'eſt la ſeconde maniere ſelon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en découvrant par la foy ces grandes veritez que Dieu fait tout; qu'il ordonne tout; qu'il regle tout; que rien n'échappe à ſa providence, que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce ou ſa miſericorde, ou ſa juſtice; que les creatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne; qu'elles ne ſont que les inſtrumens, & les miniſtres de ſes ordres; qu'elles ne ſont, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, que comme une *coignée dans la main de celuy qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celuy qui en frappe*, nous voyons en même temps dans cette même volonté conſiderée comme la juſtice ſouveraine, qu'il eſt juſ-

te que Dieu regne & que nous obeïſſions, que c'eſt à luy à nous conduire & à nous à le ſuivre ; que c'eſt à nous à nous conformer à ſa volonté & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la noſtre ; & que cette volonté eſtant toûjours juſte & toûjours ſainte, elle eſt auſſi toûjours adorable, toûjours d'igne de ſoumiſſion & d'amour, quoy que les effets nous en ſoient quelquefois durs & penibles, puiſqu'il n'y a que des ames injuſtes qui puiſſent trouver à redire à la juſtice, & qu'ainſi la peine que nous avons quelquefois à nous y ſoumettre, eſt une preuve de noſtre injuſtice & de noſtre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous mêmes, en nous diſant avec le Prophete. *Nonne Deo ſubjecta erit anima mea?* O MON *ame ne te ſoumettras tu point à Dieu?*

Mais pour s'établir dans cette ſoumiſſion à laquelle la juſtice même nous oblige, il eſt bon de regarder ſouvent cette volonté de Dieu, operant dans le monde, & agiſſant par toutes les creatures. Car ce qui cauſe

en partie cette revolte que nous ſentons dans les choſes qui nous arrivent, eſt que nous nous arreſtons trop aux creatures, & que nous leur imputons les évenemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe & qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en ſert. Si nous découvrions Dieu par tout, & que nous le regardaſſions au travers des voiles des creatures; ſi nous voyons que c'eſt luy qui leur donne tout ce qu'elles ont de puiſſance, qui les pouſſe dans les choſes qui ſont bonnes, & qui détournant dans les mauvaiſes leur malice de tous les autres objets auſquels elle ſe pourroit porter, ne luy laiſſe point d'autre cours que celuy qui ſert à l'execution de ſes arreſts eternels, la veuë de ſa juſtice & de ſa Majeſté arreſteroit nos plaintes, nos murmures, & nos impatiences: nous n'oſerions pas dire en ſa preſence que nous ne meritons pas le traitement que nous ſouffrons, & nous ne pourrions avoir d'autres ſentimens que celuy qui faiſoit dire à David; *Ie me ſuis tû, & je me ſuis humilié, parce que c'eſt vous qui l'avez fait*, Obmutui &

humiliatus ſum, quoniam tu feciſti, Mais nous ſommes bien aizes de nous cacher ces veritez, pour avoir ſujet de décharger noſtre mauvaiſe humeur ſur les creatures; pour nous plaindre de leur injuſtice; pour nous juſtifier en nous-mêmes, & pour nous perſuader que c'eſt à tort que nous ſommes affligez.

CHAPITRE VI.

Que la veuë de la volonté de Dieu change à noſtre égard toute la face du monde. Iaée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les Hiſtoires, des Hiſtoires de Dieu.

SI nous tenions les yeux de noſtre eſprit arreſtez ſur cette premiere & ſouveraine cauſe de tous les évenemens, elle changeroit en quelque ſorte la face du monde à noſtre égard, c'eſt à dire qu'elle nous obligeroit à changer la pluſpart des idées que nous nous ſommes formées de ce qui s'y paſſe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimez, nous n'y verrions que

les coupables punis. La terre ne ſeroit plus pour nous un lieu de tumulte & de deſordre ; ce ſeroit un lieu d'équité & de juſtice. Nous reconnoiſtrions que l'on n'y oſte à perſonne que ce qu'il merite de perdre ; que perſonne n'y ſouffre que ce qu'il merite de ſouffrir ; que la juſtice & la force y ſont toûjours jointes enſemble ; que l'injuſtice y eſt toûjours impuiſſante ; qu'il n'y a ny malheurs ny infortunes, mais ſeulement des juſtes châtimens des pechez des hommes ; que l'on n'y meurt, ny par la neceſſité de la nature, ny par les accidens de la fortune, mais que l'on y punit de mort des hommes qui meritent ce ſupplice, dans le temps, & de la maniere la plus convenable ; enfin que tout y eſt juſte & ſaint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes ſur qui ſes ordres s'exécutent. Il n'y a que les miniſtres de cette volonté dominante qui peuvent eſtre injuſtes, mais dont l'injuſtice ne ſçauroit empeſcher que ce qu'ils font ne ſoit juſte à l'égard de ceux qui le ſouffrent.

Qu'eſt-ce qu'une armée ſelon cet-

te idée ? C'eſt une troupe d'executeurs de la juſtice de Dieu qu'il envoye pour faire mourir des gens qui ont merité la mort & qu'il a condamnez à ce ſupplice. Qu'eſt ce que deux armées qui ſe battent ? Ce ſont des miniſtres de cette juſtice qui ſe puniſſent les uns les autres, & qui n'exécutent precizément que ce que Dieu a ordonné. Qu'eſt-ce qu'un meurtre ? C'eſt la punition d'un coupable par un miniſtre injuſte. Qu'eſt-ce que des voleurs ? Ce ſont des gens qui executent injuſtement le juſte arreſt par lequel Dieu a ordonné que certaines perſonnes ſeroient privées de leurs biens. Qu'eſt-ce qu'un Prince ? C'eſt une verge en la main de Dieu, pour punir les méchans.

Ainſi c'eſt proprement par cette vûë que nous découvrons le Regne de Dieu dans le monde, & l'éminence de ſon pouvoir ſur toutes les creatures. Car en regardant autrement les choſes du monde, il ſemblera au contraire que la malice des hommes ait l'avantage ſur Dieu même, au moins pour un temps ; & que ſa juſtice ſoit ſurmontée par leur injuſtice. Il eſt à

croire que c'eſt par ce regard de la puiſſance infinie de Dieu, qui conduit toutes les creatures à ſes fins de miſericorde & de juſtice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné, & qu'il eſt révêtu de beauté & de force*; puiſqu'il n'y a que le regard de la Providence qui faſſe trouver de l'ordre & de la beauté dans la confuſion des choſes du monde, & qui découvre l'empire ſouverain que Dieu y exerce, malgré l'inſolence des hommes injuſtes qui mépriſent ſes loix & ſes volontez.

C'eſt par une ſuite de cette veuë qu'on peut dire que le recit des choſes paſſées, qui n'eſt en quelque ſorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l'hiſtoire du diable & des réprouvez, parce que les perſonnes qui paroiſſent le plus ſur le theatre du monde, & qui ont plus de part aux évenemens qui le remuent, ſont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone, dans leſquels le demon habite & par leſquels il agit, eſt à l'égard de ceux qui les conſiderent par une veuë plus haute, l'hiſtoire de Dieu, parce qu'on n'y voit que l'execution de ſes volontez, que les

arreſt de ſa juſtice, que les effets de ſa puiſſance. Tout y eſt édifiant, parce que tout y eſt juſte.

CHAPITRE III.

Comment la veuë de la volonté de Dieu nous doit faire conſiderer le paſſé & le futur. Et comment la ſoumiſſion qu'on luy doit, s'accorde avec la penitence, le zele, la compaſſion, la prévoyance.

LE paſſé eſt un abyſme ſans fond qui engloutit toutes les choſes paſſageres; & l'avenir eſt un autre abyſme qui nous eſt impenetrable. L'un de ces abyſmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir ſe décharge dans le paſſé en coulant par le preſent. Nous ſommes placez entre ces deux abyſmes. Car nous ſentons l'écoulement de l'avenir dans le paſſé; & c'eſt ce qui fait le preſent, comme le preſent fait toute noſtre vie. Ce qui en eſt paſſé, n'eſt plus, & ce qui en eſt futur, n'eſt pas encore. Voilà nôtre état. Et ce que nous devons faire,

c'eſt de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au preſent, & de regarder & le paſſé & l'avenir de la maniere qu'il veut que nous le regardions.

Car encore que le paſſé ne ſoit plus à noſtre égard, & que le futur ne ſoit pas encore, neanmoins l'un & l'autre eſt à l'égard de Dieu. Sa volonté embraſſe tous les temps. Le paſſé eſt paſſé, parce qu'il a voulu qu'il fuſt en un certain temps; & le futur eſt futur, parce qu'il veut qu'il ſoit dans un autre. Ainſi ſa volonté comprend & conſacre en quelque ſorte tous les évenemens, & paſſez & futurs. Nous les y trouvons tous, & comme elle eſt toûjours adorable, elle nous oblige à regarder avec reſpect tous ces évenemens & paſſez & futurs, par la liaiſon & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté.

Mais il y a cette difference entre le paſſé & le futur, que comme nous connoiſſons en particulier quelque choſe du paſſé, nous pouvons l'approuver en particulier & loüer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au con-

traire dans l'avenir & qu'il eſt encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la ſoumiſſion que nous devons à ſa volonté, que par une acceptation generale de tous ſes ordres, que nous devons toûjours regarder comme tres-ſaints & tres-juſtes.

Le paſſé & l'avenir eſtant donc ſi étroitement unis à la volonté de Dieu, il ſembleroit d'abord que la foy ne pûſt exciter en nous que des ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion pour l'un & pour l'autre ; & que l'on ne dûſt de même avoir à l'égard des choſes preſentes qui ne dépendent pas de nous, que des ſentimens d'approbation. Mais ſi cela eſt, que deviendra la penitence qui s'afflige des maux paſſez ? Que deviendra le zele & la compaſſion qui regardent principalement les peines & les miſeres preſentes ? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prevenir & de les éviter ? Faut-il craindre que Dieu exerce ſa juſtice ? Faut-il eſtre affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait luy-même ? Ne juge-t'il pas en permettant le mal, qu'il eſt meilleur de le permettre, que de l'empeſcher,

comme il luy ſeroit bien facile. Et s'il le juge, ne le devons nous pas juger nous-mêmes ? Peu s'en faut que l'eſprit humain ne tire de là cette concluſion impie, qu'on attribuoit fauſſement à ſaint Paul ; que puiſque Dieu eſt glorifié par les crimes des hommes, il ne les faut plus condamner. *Quid adhuc tanquam peccator judicor?*

Mais ces difficultez ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, & que l'on ſepare ſa volonté conſiderée comme juſtice & comme regle, de ſa volonté conſiderée comme principe de toutes choſes. Car en joignant enſemble ces deux veuës, nous trouverons que ſi Dieu permet le peché par cette volonté qui eſt la cauſe des choſes, il ne laiſſe pas de le condamner & de le haïr par ſa volonté conſiderée comme juſtice ; car le peché eſt contraire & oppoſé à cette juſtice. S'il punit les pecheurs pour leurs fautes par ſa volonté operante, il fait connoiſtre par ſa Loy éternelle que ces fautes ſont contraires à la juſtice qui eſt cette même volonté. Ainſi les effets de ſa juſtice preſentent en mê-

me temps à nostre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les pechez, & du déreglement de ces pechez qu'elle condamne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens; l'un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu, & l'autre par lequel nous condamnions ce qui vient de l'homme.

C'est par ce regard de la volonté divine, que nous allions ces mouvemens qui paroissent d'abord contraires & inalliables, tant à l'égard du passé que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos pechez, parce que nous voyons dans cette justice souveraine qu'elle les condamne d'injustice, d'insolence, d'ingratitude. Nous y voyons aussi qu'il est juste que nous ressentions ces mouvemens & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que Dieu a permis que nous tombassions dans ces pechez pour les faire servir aux fins de sa providence, nous ne sçaurions qu'adorer cette permission, parce qu'elle est juste. Et quoy que cette connoissance ne nous doive

pas oſter le regret de nos pechez, elle doit neanmoins appaiſer les troubles & les inquiétudes exceſſives que nous en pourrions avoir : puiſqu'enfin il eſt également juſte, & que nous nous affligeons de nos fautes dans la veuë de la juſtice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous ceſſions de nous en troubler dans la veuë de la volonté de Dieu qui les a permiſes pour l'execution de ſes deſſeins.

C'eſt proprement cet eſtat de paix qui naiſt de ce regard de la volonté ſouveraine de Dieu, que l'Apoſtre ſouhaitte à tous les Chreſtiens, lorſqu'il leur dit : *Et pax Chriſti quæ exuperat omnem ſenſum cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* Cette paix ſurpaſſe tous les autres ſentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laiſſent pas de s'élever dans noſtre cœur par les veuës de la foy qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laiſſons pas auſſi d'entrer dans la paix nonobſtant ces ſentimens, en découvrant que Dieu tout juſte a permis & ſouffert ces pechez, & qu'il veut

bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens ſeroit imparfait ſans l'autre : mais eſtant joints & unis enſemble, ils forment une penitence ſans deſeſpoir, & une paix ſans préſomption.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne ſont pas toûjours dans une égale vehemence. Par exemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie de l'oppoſition que leurs pechez ont avec la Loy de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté, par laquelle il les permet pour leur bien & pour ſa gloire : & ainſi les mouvemens de penitence qu'ils reſſentent dans la veuë de leurs fautes, ſont plus vifs & plus ſenſibles que la conſolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent eſperer que Dieu tirera ſa gloire & leur ſalut de leurs pechez mêmes. Et au contraire dans l'autre vie les Saints ſeront tellement penetrez de la joye de voir que tout contribuë a la gloire de Dieu, & ſi pleins de l'admiration de ſa providence, qui les aura con-

duits au ſalut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu'ils ſeront incapables de reſſentir aucune douleur de leurs pechez.

Cette veüe de la volonté de Dieu, ne nous doit pas auſſi rendre inſenſibles aux maux du prochain. Il eſt vray qu'il ne leur arrive rien que de juſte; mais nous voyons en même temps dans cette même volonté conſiderée comme loy, comme juſtice, comme verité, que les hommes ne ſont point dans l'eſtat auquel ils ont eſté créez; que ces maux ne viennent point de l'inſtitution de la nature, mais de ſon déreglement; qu'ils ne ſont point conformes au premier ordre de Dieu, ny à ſa premiere inclination qui eſt toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous uniſſent à ces perſonnes miſerables, qui nous doivent porter à les aimer: Nous y voyons qu'il eſt juſte que nous les aimions, que nous deſirions de les ſecourir, que nous ſoyons affligez de leurs maux, & que Dieu approuve que nous luy demandions le ſoulagement dont ils ont beſoin. Il eſt impoſſible que toutes ces penſées n'excitent des

mouvemens de compaſſion : & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui chaſtie les hommes par ces maux, ne doit ſervir que pour moderer ces ſentimens & non pour les étouffer.

Enfin la veuë de la volonté de Dieu qui opere tout & qui conduit tout à ſa gloire n'empeſche point auſſi les juſtes prevoyances que nous devons avoir pour l'avenir, parce que nous ne laiſſons pas de connoiſtre que la Loy de Dieu nous ordonne d'apporter des ſoins & des precautions raiſonnables pour prevenir certains évenemens & pour en procurer d'autres, en laiſſant à ſa providence de les faire reüſſir, & en ſe ſoumettant à ſes ordres par une ſoumiſſion generale. Saint Paul ne laiſſoit pas de ſouhaitter d'aller preſcher l'Evangile à Rome & d'en former le deſſein, quoy qu'il ne le ſouhaittaſt que dépendamment de la volonté de Dieu. En formant ſes deſſeins il obeïſſoit à la volonté de Dieu comme loy & comme regle. En ſe ſoumettant à ſa volonté dans l'execution de ſes deſſeins, il luy obeïſſoit comme à la cauſe ſouveraine de toutes choſes, ſelon les mê-

nes regles de ſa juſtice éternelle. Car c'eſt, comme nous avons dit, la juſtice même qui nous oblige de nous ſoumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

La vie de la foy, qui eſt celle des juſtes, les oblige donc à ſe rabaiſſer aux lumieres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire reüſſir les choſes qu'ils ont raiſon de ſouhaiter, parce qu'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté abſoluë de Dieu, qui gouverne tout & qui fait tout, ne doit ſervir qu'à nous conſoler dans les évenemens contraires à nos deſirs, & non pas nous donner occaſion de faire des propheties temeraires ſur l'avenir, & de nous conduire par des preſſentimens qui ne ſont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, auſquels Dieu nous défend de nous arreſter. On ne ſçait ſi Dieu veut la paix ou la guerre; s'il veut que certains deſordres finiſſent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire reüſſir ſes deſſeins par ce moyen, ou par celuy-là. On ne doit pas laiſſer pour cela de tâcher de procurer la

paix, de remedier aux des-ordres, d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour la fin où l'on tend, en abandonnant le succés à Dieu.

CHAPITRE IV.

Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empescher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la veuë de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.

C'Est aussi par un sentiment du respect que nous devons à la volonté de Dieu que nous sommes obligez d'estre tres-reservez à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture ou dans les livres de devotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoy qu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu, il n'est point certain neanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrast pour un tel

tel deſſein, ny pour nous ſervir de regle de conduite. C'eſt noſtre imagination qui tire cette conſequence, & qui la tire temerairement, puis qu'elle ſuppoſe que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour une telle fin. Qui ſçait au contraire s'il ne l'a point permiſe, pour éprouver ſi nous ſerions fideles à nous tenir dans la voye de la foy, & à nous attacher aux regles communes, ou ſi nous nous laiſſerons aller aux mouvemens de vanité qui s'élevent aſſez naturellement, ors qu'on s'imagine que Dieu nous ait des faveurs particulieres, & qu'il ious tire de l'ordre du commun des ommes, à qui il ne manifeſte ſes vontez que par les preceptes generaux e l'Ecriture & les inſtructions ordiaires de l'Egliſe. Il ſemble donc qu'il e ſoit pas bon de faire tant de fonement ſur ces rencontres fortuites, : que l'on a ſujet de craindre à l'éard de ces obſervations, ce que l'Eſiture dit des ſonges : *Ubi multa nt ſomnia, plurimæ ſunt vanitates.* ar toute la vanité des ſonges conſiſà conclure, non que Dieu a enyé un ſonge, ce qui eſt toûjours

vray en un ſens, mais à conclure qu'il a telle & telle ſignification ; & cette même vanité ſe trouve dans le jugement que nous faiſons que Dieu a eu telle ou telle fin, en permettant ces rencontres.

La veuë de la volonté abſoluë de Dieu ne change donc point la maniere ordinaire de juger des choſes, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'uſage des lumieres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquietude, l'empreſſement, les deſirs trop ardens pour les choſes qui ne ſont pas encore arrivées ; les triſteſſes & les chagrins pour celles qui ſont ou preſentes, ou paſſées. Car ſi nous ſommes perſuadez que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juſte ; aprés avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choſes, nous devons nous abandonner à luy, & attendre en paix l'execution & l'accompliſſement de ſes deſſeins eternels : Et comme nous les devons adorer lors qu'ils nous ſont manifeſtez par l'évenement, nous les devons auſſi adorer par avance lors qu'ils ſont encore cachez dans les ſe-

crets de ſa providence.

Il eſt vray qu'entre ces évenemens, il y en a qui ſont des effets de miſericorde, & d'autres qui ſont des effets de juſtice. Mais comme la juſtice & la miſericorde de Dieu ſont également adorables, nous devons une égale ſoumiſſion aux uns & aux autres, avec cette difference neanmoins, que la ſoumiſſion que l'on doit aux effets de miſericorde, doit eſtre ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de juſtice, doit eſtre accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & moderer noſtre joye & temperer noſtre terreur; c'eſt qu'il eſt ſouvent impoſſible de diſtinguer ce qui eſt effet de miſericorde ou de juſtice dans les évenemens humains, parce que noſtre eſprit eſt trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de cauſes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grands maux ſont quelquefois attachez à ce qui paroiſſoit un grand bien, & les plus grands biens à ce qui paroiſſoit un plus grand mal. Ainſi après avoir fait tout ce qui eſtoit en

noſtre pouvoir ſuivant les regles de la prudence ordinaire, non ſeulement la foy, mais la raiſon même nous oblige d'eſtre comme indifferens à l'égard des évenemens, parce qu'elle nous fait voir que noſtre lumiere eſt trop courte & trop bornée pour en pouvoir ſainement juger.

CHAPITRE V.

Qu'il faut pratiquer la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, à l'égard des petits evenemens. De ſes défauts corporels. Des ſuittes de nos pechez. Exemple d'Adam.

POUR s'accouſtumer à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu dans les grands évenemens capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoûtumer à l'honorer dans les plus petites circonſtances de noſtre vie, parce qu'elle les regle toutes auſſi bien que les plus grandes. En regardant ainſi les plus petits évenemens comme des effets de la volonté ſouveraine de Dieu, l'on exerce même la foy d'avantage, parce que les hommes ont

plus de peine à attribuer à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien penetré de cette penſée, ne dira donc jamais qu'une rencontre eſt fâcheuſe, puis que la regardant comme ordonnée de Dieu, il ne luy eſt pas permis de s'en fâcher. Il ne ſe plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ny d'une viſite importune, ny de la longueur d'un valet à qui il aura donné quelque commiſſion, ny de ce que l'on le fait trop attendre, ny du refus qu'on luy fait d'une grace, ny d'une petite perte, ny des ſaiſons, ny du mauvais temps, ny generalement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.

Chacun doit accepter avec cette même diſpoſition tous ſes défauts corporels, comme la ſurdité, la foibleſſe de la veuë, & generalement tout ce qui le peut rendre mépriſable aux hommes, comme le manque de memoire, d'adreſſe, d'intelligence, la naiſſance baſſe, le défaut de bien, ſans jamais ſe plaindre de toutes ces choſes, tant parce que c'eſt Dieu qui

en eſt la cauſe, que parce que nous ne ſçavons pas, ſi elles ne nous ſont point plus avantageuſes que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les ſouffrant de cette maniere, elles le deviendront en effet. Il en eſt de même des maladies, des calomnies, des mauvais traittemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des averſions, des preventions qu'on peut avoir contre nous. Puiſque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquillité, & avec paix, en nous tenant dans ſon ordre & en adorant ſes jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choſes, doit avoir plus de force ſur noſtre eſprit pour nous les faire accepter, & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux pour nous les faire rejetter, & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Il y a des accidens qui ſont des ſuittes de nos propres fautes: & ſi ces ſuittes ſont favorables, elles nous donnent un ſujet particulier de loüer la miſericorde, & la bonté de Dieu qui a ſçeu tirer le bien du mal: & convertir en moyens de ſalut, ce qui ne meri-

toit que ſes châtimens, & la ſouſtraction de ſes graces. Mais ſi ces ſuittes ſont fâcheuſes & dures ; comme ſi nos fautes ont attiré de grands maux ſpirituels ou temporels ; ſi nos dereglemens ont cauſé un grand nombre de pechez ; ſi ces ſuittes ſubſiſtent & ſe perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions ſans douleur. Car la volonté de Dieu conſiderée comme juſtice, nous ordonne d'en gémir, de nous en humilier, d'en faire penitence, & de tâcher de détourner ces ſuites funeſtes par nos actions & par nos prieres. Mais elle nous ordonne en même temps de rentrer dans la paix, d'éviter le trouble & l'inquietude, & de nous en conſoler dans la veuë de ſa volonté qui les a permiſes, & qui ne laiſſera pas d'en tirer ſa gloire.

Nous en avons le plus grand exemple qu'on ſe puiſſe imaginer en la perſonne d'Adam & d'Eve : Car aucun ſans doute n'a vû de ſi funeſtes ſuites de ſes pechez que celles qu'ils ont veuës de leur deſobeïſſance, puiſque tous les maux qui ſont arrivez à tous les hommes enſemble, tous les pechez qui ſe ſont commis dans le monde, & la

damnation de ce nombre innombrable de reprouvez ſont des ſuittes de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laiſſé de les en conſoler : & ſi elle ne leur en a pas oſté la douleur lors qu'ils eſtoient dans le monde, parce qu'il eſtoit juſte qu'ils en fiſſent penitence, elle l'a entierement appaiſée dans l'autre, puiſque malgré ces effroyables ſuittes qui ſubſiſteront eternellement, Adam & Eve ne laiſſeront pas de joüir dans toute l'Eternité de la paix & de la conſolation des juſtes. C'eſt la plus grande preuve qu'on puiſſe avoir de ce que peut la veuë de la volonté de Dieu : pour appaiſer les troubles qui devroient naiſtre naturellement des ſuittes de nos pechez ; & aprés celuy-là, quelques mauvais effets que nos actions puiſſent avoir eus, quelque renverſement dont elles ayent eſté cauſe, perſonne n'a ſujet de perdre l'eſperance, ny de s'abandonner au trouble par une eſpece de deſeſpoir.

Non ſeulement ce regard de la volonté de Dieu, nous fait ſouffrir en paix les ſuittes de nos pechez, mais il nous fait auſſi porter en patience

nos défauts & nos imperfections auſſi bien que les imperfections & les défauts des autres. Ainſi il allie encore deux mouvemens qui paroiſſent oppoſez, la ſoif & le zele de la juſtice qui nous fait haïr nos fautes, & la patience qui nous les fait ſouffrir; parce qu'il voit que Dieu luy preſcrit l'un & l'autre. L'ame ſoumiſe à Dieu luy dit bien dans le reſſentiment qu'elle a de ſes miſeres, juſques à quand Seigneur me laiſſerez-vous dans cet état; SED *tu Domine uſquequo*: Mais cependant, elle ne laiſſe pas d'y eſtre en paix: elle ne met point d'autres bornes à ſa patience, que celles de ſa vie, & elle ſe reſout en même-temps de combattre ſans ceſſe ſes imperfections, & de ſe ſouffrir neanmoins ſoy-même ſans s'abandonner jamais au découragement en ſe contentant de la meſure de la grace qu'il plaira à Dieu de luy faire. Et c'eſt ce qu'elle apprend de cet avertiſſement du Sage. *Qui timent Dominum cuſtodiunt mandata ipſius, & patientiam habebunt uſque ad inſpectionem ipſius.*

CHAPITRE VI.

Quelle eſt la ſoumiſſion que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de noſtre ſalut eternel. Qu'il eſt juſte d'épargner ſa propre foibleſſe ſur ce point. Combien la veüe de la volonté de Dieu, facilite la conduite de la vie chreſtienne.

ENFIN les plus grands effets de cette ſoumiſſion à la ſouveraineté de Dieu, c'eſt que dans l'incertitude où nous ſommes de l'arreſt eternel de noſtre predeſtination, & de celuy que Dieu prononcera au jour de nôtre mort qui en ſera l'execution, & qui fera l'eternité de noſtre bon-heur ou de noſtre miſere, elle fait que noſtre ame reconnoiſt qu'il eſt juſte, & qu'elle l'adore en cette qualité, en ſuivant les paroles & l'eſprit du Prophete, & diſant avec luy à Dieu: *In manibus tuis ſortes meæ:* MON *ſort eſt entre vos mains.* Mais elle a grand ſoin de ne s'abandonner pas trop à cette penſée, & de ne s'y enfoncer pas trop avant, la foibleſſe

de noſtre eſprit n'eſtant pas capable de la porter. Elle s'applique donc toute à conſiderer ce que Dieu luy ordonne de faire à cet égard, & quelle diſpoſition il luy preſcrit par ſa verité & par ſa loy.

Or elle voit dans cette loy premierement qu'il eſt juſte qu'elle épargne ſa foibleſſe, en ne s'occupant pas d'une penſée ſi terrible. Secondement qu'elle n'a aucun ſujet de croire que cet arreſt ne luy ſera pas favorable, puiſque Dieu l'a ſeparée par tant de graces, du nombre des infidelles, des heretiques, & de ceux qui ne penſent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des Fidelles de ſon Egliſe qui connoiſſent ſa Loy, & qui ont quelque deſir de l'obſerver. Elle voit dans cette verité qu'au lieu de s'occuper inutilement de penſées de défiance qui ne peuvent que luy nuire, elle doit tâcher uniquement de ſe corriger de ſes fautes, d'y remedier à l'avenir, de ſe mettre dans la voye de Dieu, ſi elle n'y eſt pas, & d'y marcher fidellement ſi elle y eſt.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourriſſe & entretienne ſon eſperance

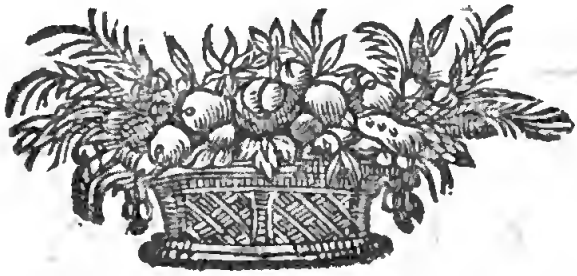
par tous les justes sujets que la verité luy fournit, & que sur tout elle se garde bien de le regarder comme un ennemy qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse & execrable, à l'égard des reprouvez même. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne se plaist point dans la perte des vivans.* Si ses creatures s'éloignent de luy, c'est en se rendant indignes des effets de sa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer sur elles sa justice. Il y a toûjours en Dieu des entrailles de misericorde pour recevoir les pecheurs, s'ils retournoient à luy, & s'ils se convertissoient. Son sein paternel leur est toûjours ouvert, & ils ont toûjours tort de ne se pas convertir. Il est vray que par une justice secrette Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompuë des reprouvez; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essentielle, qui est la Loy de Dieu même, & sa volonté par laquelle il est prest de recevoir en sa grace tout pecheur converti & qui abandonne ses pechez, & par laquelle il luy ordonne de se con-

vertir. C'eſt de cette bonté que procede cette patience dont parle S. Paul, qui invite les pecheurs à la penitence. S'ils la faiſoient, la miſericorde de Dieu leur ſeroit ouverte, & ſes graces couleroient ſur eux avec abondance. Ce ſont eux qui en arrêtent le cours & qui y mettent obſtacle; mais elles ne laiſſent pas d'eſtre toutes preſtes dans ſes threſors.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chreſtienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute ſon étenduë. Car il fait voir que toute la vie d'un vray Chreſtien, eſt une vie de paix, qui regarde avec tranquillité le preſent, le paſſé, & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui conſulte continuellement ſa Loy pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle diſpoſition interieure il doit avoir à l'égard des choſes auſquelles il doit s'appliquer. Ces diſpoſitions ſont differentes ſelon les objets : & elles renferment tous les mouvemens legitimes de joye, de triſteſſe, de deſir, de crainte, d'amour d'indignation, de

compaſſion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces ſentimens ſont toûjours joints à la diſpoſition generale de repos & de paix, que la veuë de la volonté ſouveraine de Dieu entretient dans le fond de l'ame d'un Chreſtien, qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. C'eſt cette paix dont ceux qui aiment la loy de Dieu, joüiſſent toûjours, comme dit David : *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'eſt cette paix que JESUS-CHRIST laiſſa à ſes Diſciples en quittant le monde, & que le monde ne connoiſt point : *Pacem relinquo vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis.* C'eſt cette paix que l'Apoſtre ſaint Paul ſouhaitte aux Fidelles, comme nous avons déja dit, afin qu'elle garde, & leur cœur & leur eſprit ; *Cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* Elle appaiſe les agitations du cœur en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'eſprit la multiplicité de ſes penſées, par cette unique penſée, Dieu le veut. Et elle fait ain-

ſi que l'homme ſe laiſſe amoureuſement emporter au torrent de la providence, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que de s'acquiter fidellement des devoirs particuliers qui luy ſont preſcrits à chaque moment, par la loy de Dieu.



TROISIE'ME TRAITE'.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.

CHAPITRE I.

Pourquoy le Prophete eſtant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoy que la crainte naiſſe d'amour propre, elle eſt neanmoins utile.

LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il luy augmente ſa crainte : comme celuy qui diſoit : *Ie crois, Seigneur, mais aidez*

mon incredulité. Le commencement de crainte que Dieu forme dans nôtre cœur ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas aſſez. Nous voyons que Dieu eſt infiniment terrible, & que nous le craignons peu ; & c'eſt ce qui nous porte à luy demander qu'il redouble ſa crainte en nous, & qu'il en perce noſtre chair.

Une autre raiſon de cette demande eſt que ſouvent l'eſprit eſt convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'eſt pas pour cela touché. Cependant c'eſt la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la perſuaſion de l'eſprit. Et c'eſt pour quoy le Prophete ne ſe contente pas de craindre Dieu par l'eſprit, *à judiciis enim tuis timui* ; mais il veut que ſa chair ſoit percée de cette crainte, afin que le vif ſentiment qu'elle en aura, étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ſes ſens. Une chair percée de cloux ne ſeroit guere en eſtat d'eſtre attaquée par la tentation des plaiſirs. Il deſire donc que la crainte de Dieu faſſe cet effet en luy, & qu'elle ſoit auſſi vive & auſſi ſenſible à ſon ame que des cloux qui

perceroient effectivement ſa chair.

Mais pourquoy faut-il deſirer de craindre, puiſque la crainte ſemble eſtre un effet d'amour propre ? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parce que nous nous aimons. Pourquoy donc dira-t-on, eſt-il neceſſaire de la demander à Dieu ? N'avons nous pas aſſez d'amour propre pour craindre ce qui nous peut cauſer le plus grand des maux ? C'eſt que quelque grand que ſoit noſtre amour propre, il eſt neanmoins aveugle, inſenſible, ſtupide, déraiſonnable. Il eſt penetré de choſes de neant ; & il eſt inſenſible aux plus grands objets. Il craint ſans raiſon ; & il ne craint point lors qu'il a toute ſorte de raiſon de craindre. Il eſt ſans ordre & ſans regle dans ſes mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le tranſporte, & ſouvent ce qu'il y a de plus grand au monde, ne touche point. C'eſt donc une grande grace de Dieu, lors qu'il nous fait ſentir les choſes telles qu'elles ſont. Car en nous faiſant ſentir vivement celles qui ſont grandes, il amortit le ſentiment trop vif que nous avons des petites.

CHAPITRE II.

La ſenſibilité & l'inſenſibilité de l'homme également prodigieuſes. Naiſſent d'un fond inconnu. Marquent le dereglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de ſtupidité.

IL y a dans l'homme une ſenſibilité prodigieuſe, capable de mouvemens demeſurez de triſteſſe, d'amour, de joye, de crainte, de deſeſpoir; & une inſenſibilité eſtonnante capable de reſiſter aux objets les plus terribles. Les mêmes choſes font mourir les uns, & n'émeuvent pas ſeulement les autres, ſans que l'on voye bien la raiſon & la cauſe de ces differents effets.

Car ces mouvemens violens naiſſent d'un fond inconnu, & d'un abyſme caché. Nul ne ſçait precizément les reſſorts qu'il faut faire agir pour les exciter: & tout ce que l'on ſçait, eſt que la raiſon ne les peut produire

comme elles voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles ; & qu'elle ne les peut de même reprimer, lors qu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'eſt touchée qne par une partie inſenſible, rien n'eſt capable de l'émouvoir. Quand elle l'eſt par une partie ſenſible, tout eſt capable de la faire ſortir hors d'elle-même.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens ſont en même temps des preuves du déreglement de l'homme & des marques de ſa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges reſſorts dans ſon eſprit ; & que s'ils eſtoient vivement touchez, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous reſſentons ordinairement ; qu'ainſi les Philoſophes n'ont rien entendu ny dans ſon bon-heur ny dans ſon mal-heur, en mettant l'un & l'autre dans les ſentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'eſt plus ridicule que la penſée qu'ils ont euë que nous pouvions eſtre heureux par des voluptez groſſieres & communes, par des curioſitez fades, & par une contemplation froide de la verité & de

la vertu. Ces mouvemens ſont trop languiſſans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme eſt capable d'une joye infiniment plus vive & plus ſenſible. Il en eſt de même des maux. Quoy qu'on les ſente bien plus vivement que les plaiſirs, neanmoins ils pourroient encore eſtre ſentis mille fois plus vivement. Que s'il n'eſt pas en noſtre pouvoir de nous procurer cette joye ſi vive, ny ces douleurs ſi perçantes, c'eſt que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde de nous rendre ny heureux ny mal-heureux, & qu'il veut que l'un & l'autre ſoit un effet, ou de ſa miſericorde, ou de ſa juſtice dans l'autre.

Le temps de cette vie eſt donc proprement un temps de ſtupidité. Toutes nos connoiſſances y ſont obſcures, ſombres, languiſſantes, ſi on les compare à ce qu'elles ſeront au moment de noſtre mort qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choſes telles qu'elles ſont. Ce ſera alors que toutes les creatures diſparoiſtront à nos yeux? & que nous ne verrons les royaumes, les principautez, les plaiſirs & les maux de ce

monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu ſeul ſera grand à noſtre veuë en ce jour-là, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture : Mais ceux que la mort aura trouvez ſans ſon amour, ne le verront grand que pour en eſtre remplis d'une terreur qui les fera abîmer dans l'enfer pour ſe cacher autant qu'ils pourront à une Majeſté ſi redoutable: au lieu que ceux qui mourront dans ſon amour, & qui ſeront purifiez de leurs fautes, ne le verront grand que pour reſſentir en même-temps des mouvemens ineffables d'amour & de joye, qui feront leur eternelle felicité.

C'eſt ce que nous devons craindre & eſperer pour l'autre vie. Mais dans cet eſtat même d'aſſoupiſſement où nous ſommes icy plongez, l'ame ne laiſſe pas de ſentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres. Ce qui luy marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle reſſent ordinairement. Le corps auquel elle eſt attachée, appeſantit ſa vigueur, & ralentit ſes mouvemens ; mais il ne les ra-

entit pas toûjours également. Elle eſt quelquefois plus ſtupide & plus inſenſible à l'égard des choſes de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces differens eſtats luy donne lieu de découvrir ce qui contribuë à exciter ces divers ſentimens, & la mettre dans une diſpoſition ſi négale.

CHAPITRE III.

Inſenſibilité, un des plus grands maux de l'ame. Naiſt d'aveuglement. Idées confuſes qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraye idée d'un Bal. Autres preuves de cet aveuglement.

IL eſt d'autant plus important que l'ame s'applique à conſiderer les cauſes de ſon inſenſibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ſes plus grands maux. Car c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame aux impreſſions des objets des ſens, qui ſeroien peu capables de la toucher, ſi ell l'eſtoit autant qu'elle le devroit eſtr des choſes de l'autre vie. C'eſt ce q

la rend foible, languiſſante, pareſſeuſe dans les actions de pieté. C'eſt ce qui luy fait eſtimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grands qu'ils ne ſont. Enfin c'eſt cette inſenſibilité pour Dieu qui la rend ſenſible pour les creatures, parce qu'elle ne ſçauroit eſtre ſans quelque pente, & qu'il faut toûjours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainſi un de ſes principaux devoirs, c'eſt de tâcher d'en reconnoiſtre les cauſes, & d'y apporter tous les remedes qui luy ſont poſſibles.

Or il eſt viſible que la cauſe generale de noſtre inſenſibilité eſt la foibleſſe & l'aveuglement de noſtre eſprit, qui ne conçoit les choſes les plus terribles que par des idées ſombres & confuſes, qui n'ont rien de vif ny de ſenſible, & qui n'excitent ainſi que des mouvemens foibles & languiſſans. Il ſepare les choſes qui ſont jointes, & il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, ſans faire reflexion ſur tout le reſte de ce qu'il contient. On ne conçoit la mort que ſous l'idée de la grimace d'un homme mourant, ſans y voir rien de ce qui l'accompagne

compagne. On ne conçoit le peché que ſous l'idée de ce qu'il a qui flate les ſens, ſans y appercevoir ce qui le rend ſi horrible aux yeux de Dieu. Cette ſorte de ſtupidité ſe rencontre preſque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaiſir nous n'en regardions qu'une legere ſurface, & que nous en éloignions de noſtre eſprit toutes les ſuittes. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du ſpectacle qui eſt expoſé aux yeux de noſtre ame ; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes capables de nous croire heureux dans nos plus grandes miſeres.

Que voyent par exemple les gens du monde dans un bal ? Une aſſemblée de perſonnes agreables qui ne ſongent qu'à ſe divertir, à prendre part, & à contribuer au plaiſir commun, des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour ſe rendre aimables ; & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voyent un ſpectacle qui flatte les ſens, qui remplit leur eſprit, qui amollit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agreablement l'a-

mour du monde & des creatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiere de la foy découvre dans ces Aſſemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le ſpectacle qui eſt veritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voyent. Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entretüent les unes les autres, elle leur découvre des femmes en qui le demon habite, qui font à de miſerables hommes mille playes mortelles : & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leur criminelles idolâtries. Elle leur fait voir les demons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leur corps, qui les empoizonnent par tous les objets qu'il leur preſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur preparent mille ſupplices, qui les foulent aux pieds, & qui ſe rient de leurs illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des demons.

Cela paſſe pour figure, pour declamation, pour exaggeration : & cependant il n'y a rien de plus effectif.

La realité paſſe infiniment toutes ces figures ; & ces playes & ces coups mortels ne ſont que de foibles images de ce qui eſt effet. Il y en a qui ne le croyent pas, & c'eſt une autre ſorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croyent, & qui n'y ſongent pas, & c'eſt cette ſtupidité dont je parle. Leur penſée s'arreſte au ſimple rapport de leurs yeux, & toutes les connoiſſances qu'ils ont par la foy, ne leur ſervent de rien & ne ſe preſentent point à eux. Elles demeurent dans je ne ſçay quels replis de leur eſprit, mais elles ne changent point cette maniere animale de ne concevoir les choſes que par les ſens.

Voicy encore d'autres preuves de cette ſtupidité dont nous parlons quand il s'agit de paſſer de la ſpeculation à la pratique, les hommes ne tirent point de conſequence ; & c'eſt une choſe étrange comment leur eſprit ſe peut arreſter à certaines veritez ſpeculatives, ſans les pouſſer aux ſuittes de pratique, qui ſont tellement liées avec ces veritez, qu'il ſemble impoſſible de les en ſeparer. *Si je ſuis voſtre Dieu, où eſt l'honneur qui m'eſt dû* ? dit Dieu

même dans l'Ecriture. C'eſt qu'il y a une ſuitte neceſſaire entre connoiſtre Dieu & l'honorer ; mais quelques liées que ſoient ces connoiſſances, l'aveuglement de l'eſprit humain les ſçait bien des-unir. Il connoiſt Dieu ; & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne penſe pas même qu'il ſoit neceſſaire de l'honorer. Il eſt convaincu qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune concluſion pour le reglement de ſa vie.

Qui ne croiroit auſſi que les hommes eſtant parvenus à la connoiſſance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient qu'il faut donc employer toute leur vie à luy procurer un eſtat heureux aprés la mort. Il n'y a point de conſequence plus ſenſible que celle-là. Cependant combien de grands Eſprits ont travaillé à l'établiſſement de ce point, qui ne paroiſſent pas avoir beaucoup ſongé à cette conſequence ?

Nous en faiſons de même dans les veritez les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les ſçavoir, & nous nous arreſtons à la ſimple ſpeculation. C'eſt Dieu qui fait tout & qui opere par ſa grace le vou-

loir & l'action. Nous croyons cette verité, & nous aimons à en parler. Que s'enſuit-il de là ? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un beſoin ſi continuel. Cependant la connoiſſance du beſoin de la grace, ne nous rend pas plus aſſidus à la priere, & nous ne laiſſons pas ſouvent d'eſtre auſſi Pelagiens dans nos actions & dans la conduite de noſtre vie, que ſi ces veritez nous eſtoient entierement inconnuës.

Le diable nous environne ſans ceſſe comme un lion rugiſſant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apoſtre ſaint Pierre. Quelle crainte, quel tremblement cette penſée ne devroit-elle point nous cauſer ? Et noſtre frayeur ne devroit-elle pas eſtre incomparablement plus grande, que ſi l'on nous diſoit que nous ſommes entourez de voleurs & d'aſſaſſins qui nous veulent égorger ? Combien de gens neanmoins recitent tous les jours ce paſſage de ſaint Pierre, ſans eſtre touchez d'aucun ſentiment de crainte.

Si je croyois, diſent certains Calviniſtes, que le corps de JESUS-CHRIST fut preſent dans l'Hoſtie, je porte-

rois bien un autre reſpect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cette connoiſſance feroit dans leur eſprit l'impreſſion qu'il ſeroit raiſonnable qu'elle y fiſt : Et en effet quand on nous dit que le Roy eſt preſent, chacun ſe compoſe & ſe tient dans le reſpect. Mais en parlant ainſi, ils font voir qu'ils ne connoiſſent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de ſe conſulter eux-mêmes, ils verroient qu'en mille rencontres leur connoiſſance demeure ſterile ſans produire les effets qu'il ſemble qu'elle devroit produire naturellement. Ne croyent-ils pas eux-mêmes que Dieu eſt preſent par tout, & cependant ſont-ils plus reglez dans leurs actions que les autres : & la connoiſſance de cette preſence les retient-elle plus en leur devoir que s'il n'eſtoit que dans le Ciel ?

Il ne faut pas neanmoins s'étonner que noſtre eſprit nous porte naturellement à croire, que ſi nous avions telle & telle connoiſſance, nous ferions les choſes auſquelles ces connoiſ-

ſances obligent. C'eſt qu'en effet la nature & la raiſon nous y portent, & que nous n'en ſommes empeſchez que par le déreglement de la volonté. Et c'eſt pourquoy cette prodigieuſe inſenſibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choſes dont ils devroient eſtre le plus touchez, eſt une marque évidente qu'ils ne ſont point dans l'état où ils ont eſté formez, & que leur nature eſt corrompuë. Cette ſtupidité monſtrueuſe ne ſçauroit eſtre naturelle. Ils s'affligent des moindres choſes juſques au deſeſpoir : & lors qu'il y va de tout leur eſtre, & de leur bon-heur, ou de leur mal-heur eternel, ils n'en ſont non plus touchez que s'il s'agiſſoit d'une choſe de neant.

Mais cette inſenſibilité n'eſt pas ſeulement dans tous les hommes une marque de la corruption generale de la nature ; elle eſt encore dans les Chreſtiens une preuve des tenebres horribles que les pechez commis aprés le Bapteſme répandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non ſeulement le peché engendre la mort, comme dit l'Apoſtre, mais qu'il la

porte auſſi auec ſoy, & qu'il oſte à l'ame la vie & le ſentiment. Car ſi l'ame d'un Chreſtien qui vit dans le des-ordre, n'eſtoit en un eſtat de mort, ſeroit-il poſſible qu'il pût goûter un moment de repos ? Il ſçait qu'il eſt ſous la puiſſance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'Enfer eſt ouvert pour l'engloutir, que peut-eſtre il n'y a plus de grace pour luy. Cependant il eſt ſans inquietude & ſans crainte ; il joüit tranquillement des plaiſirs qu'il ſçait eſtre la cauſe de ſon malheur. Ces connoiſſances que la foy luy donne malgré luy, demeurent ſans action & ſans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle comme un homme qui n'a rien à faire qu'à ſe divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre.

CHAPITRE IV.

Que l'insensibilité se remarque aussi dans des Chrestiens dont la vie est reglée. Diverses causes de cet estat. Il est inutile de s'en inquietter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.

LA stupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrétiens est certainement horrible, mais on en voit la cause. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit quand la lumiere est éteinte, & si on ne sent rien quand on est mort. Il y a bien plus de sujet de s'étonner que cette insensibilité se rencontre souvent dans des ames, où il semble que le peché ne domine pas; qui s'acquittent exterieurement des devoirs essentiels du Christianisme; qui pratiquent divers exercices de pieté, & qui menent une vie exempte de crimes. Car si elles ont ce cœur nouveau & ce cœur de chair qui est propre à la loy nouvelle, d'où vient qu'il a si peu de mouvemens en elles? Si le saint Esprit

les anime, pourquoy en voit-on ſi peu de marques ? Si elles ſont éclairées de la lumiere de Dieu, d'où vient qu'elles ne voyent point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas ? Si l'on s'applique à rechercher les cauſes de cet effet, on trouvera qu'il y en peut avoir de fort differentes.

Car cet eſtat n'eſt en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu. C'eſt en d'autres une punition de leur negligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais ſans ſe mettre en peine de diſcerner ces cauſes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il ſemble que tous ceux qui ſont dans cet eſtat, ont une obligation commune de travailler à en ſortir, quoy qu'il ſoit plus dangereux aux uns qu'aux autres ; parce qu'il faut ſe conduire par les lumieres de la Foy, qui nous apprennent que l'inſenſibilité eſt d'elle-même un tres-grand mal ; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne ſont pas aſſez touchées de ſa crainte, en leur declarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie* : COR *durum malè habebit in no-*

viſsimo. Et c'eſt ce qui les doit porter à embraſſer avec ſoin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en delivrer, & pour amollir la dureté de leur cœur.

Il eſt inutile de s'inquietter de cet eſtat, puiſque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'eſt pas inutile de le craindre. C'eſt au contraire un des principaux devoirs de ceux qui y ſont, d'exciter en eux une frayeur ſalutaire en ſe remettant devant les yeux ces inſtructions du Sage, qu'il eſt impoſſible d'eſtre juſtifié ſans crainte. *Sine timore impoſsibile eſt juſtificari.* Que la crainte eſt le commencement & la racine de la ſageſſe : *Radix ſapientiæ eſt timere Deum*; que c'eſt la ſource de la vraye joye : *Timor Domini delectabit cor*; & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent ſujet d'eſperer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum bene erit in extremis.*

Pour entrer dans cette diſpoſition que la lumiere de la foy fait voir eſtre ſi neceſſaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illuſion d'amour propre où pluſieurs per-

ſonnes ſe laiſſent inſenſiblement aller, qui eſt de ſe faire une devotion ſi ſpirituelle, qu'elles ne s'appliquent preſque jamais aux objets qui leur pourroient donner de la crainte; comme la conſideration de la mort, de l'éternité, de l'enfer, des jugemens de Dieu, & des ſujets qu'elles ont de ſe défier de leur eſtat. Car l'amour propre aime à éloigner ces objets triſtes, & il ne manque pas de leur fournir des ſpiritualitez plus gayes. Mais les Saints qui eſtoient ſans doute plus ſpirituels que nous, ne nous ont pas donné cet exemple. Ils n'ont point évité ces penſées communes que l'on traitte de groſſieres. Ils ont cru au contraire qu'il eſtoit tres-utile de les avoir continuellement dans l'eſprit, n'y ayant rien dont Dieu ſe ſerve plus ſouvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur inſenſibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mêmes, que la veuë de ces terribles objets.

CHAPITRE V.

Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la juſtice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvez. Spectacle terrible du carnage ſpirituel que le demon fait dans l'Egliſe même. Fauſſe aſſeurance où nous vivons.

LA pluſpart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la miſericorde de Dieu, qu'il ne conſidere en même temps ſa juſtice & la ſeverité de ſes jugemens. Et pour s'en former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnez aux deſirs de leurs cœur avant l'Incarnation de ſon Fils ; dans ces nations entieres qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile, & qui ſont demeurées enſevelies dans les tenebres & les ombres de la mort ; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a eſté plus de cinq mille ans dans une ignorance abſoluë de Dieu, dans cette multitude de Ma-

hommettans qui occupent une ſi grande partie de la terre, & qui ſont plongez dans mille ſuperſtitions brutales; dans cette foulle d'heretiques qui joints enſemble ſurpaſſent de beaucoup le nombre des Catholiques, dans ces regions autresfois remplies d'Eveſques & de Chreſtiens, comme l'Affrique, où preſentement l'on n'en trouve preſque plus; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrétiens, dont l'Egliſe eſt tellement remplie, qu'à peine y en trouve-t-on de veritables.

Tous ces gens aveuglez & abandonnez à leurs paſſions, ſont autant de preuves de la rigueur de la juſtice de Dieu. C'eſt elle qui les livre aux demons qui les dominent, qui ſe joüent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille des-ordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miſeres, & qui les precipitent enfin dans l'abyſme pour les tourmenter éternellement. C'eſt elle qui permet à ces demons non-ſeulement de poſſeder entierement toutes les nations infidelles, mais de cauſer des ravages étranges dans l'Egliſe même,

dont ils uſurpent ſouvent les miniſteres, en y faiſant entrer des gens vuides de charité, dans leſquels ils habitent & exercent leur puiſſance. Ce qui fait dire au Prophete : *J'aſſembleray toutes les lignées des Royaumes d'Aquilon, & ils viendront tous mettre leur thrône à l'entrée des portes de Jeruſalem & tout autour de ſes murailles.* Car pluſieurs de ceux qui ſont comme établis pour garder les portes de l'Egliſe & pour y recevoir les Fidelles, & un grand nombre de ceux à qui la garde de ſa diſcipline eſt commiſe, & qui ſont ainſi comme des ſentinelles qui ont ordre de veiller ſur ſes murailles, ne ſont que des habitans d'*Aquilon*, c'eſt à dire des gens ſans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Eſprit de Dieu.

Ainſi le monde entier eſt un lieu de ſupplice, où l'on ne découvre par les yeux de la foy que des effets effroyables de la juſtice de Dieu : & ſi nous voulons nous le repreſenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaſte plein de tous les inſtrumens de la cruauté des hommes, & remply d'une part de bourreaux,

& de l'autre d'un nombre infiny de criminels abandonnez à leur rage. Repreſentons-nous que ces bourreaux ſe jettent ſur ces miſerables, qu'ils les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours perir un grand nombre par les plus cruels ſupplices ; qu'il y en a ſeulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie : mais que ceux-cy même n'en eſtant pas aſſurez, ont ſujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voyent ſouffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en diſtingue.

Quelle ſeroit la frayeur de ces miſerables qui ſeroient continuellement ſpectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils ſouffrent ne ſe terminaſſent comme ceux des autres par une mort cruelle & honteuſe ? Les folles joyes & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur eſprit ? L'orgueïl ſeroit-il capable de les tenter dans ce mal-heureux état ? Et neanmoins la foy nous expoſe bien un au-

tre ſpectacle devant les yeux. Car elle nous fait voir les demons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les precipitent preſque tous, premierement dans les crimes, & enſuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'eſt la veuë de ce ſpectacle qui fait qu'Iſaïe s'écrie; *Propterea dilatavit infernus animam ſuam, & aperuit os ſuum abſque ullo termino, & deſcendent fortes ejus, & populus ejus: & ſublimes glorioſique*, c'eſt à dire: Que la bouche de l'enfer eſt toûjours ouverte, & que les grands & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent peſle-meſle à tous momens. C'eſt cette veuë qui fait dire à Jeremie: *O mucro Domini uſquequò non quieſces, ingredere in vaginam tuam?* O épée de la juſtice de Dieu, ne vous repoſerez-vous point? Remplirez-vous toûjours la terre de meurtres? Ne ceſſerez-vous point de déſoler l'Egliſe même, en abandonnant à ſes ennemis la pluſpart de ceux qui paroiſſent ſes enfans? C'eſt encore ce que l'Ange fit voir à

S. Jean, par ce preſſoir horrible où le ſang de ceux que l'on y briſoit s'écouloit de toutes parts par deſſus la cuve. Car ce ſang n'eſt pas le ſang des corps materiels ; c'eſt celuy des ames charnelles que les demons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

Nous paſſons nos jours au milieu de ce carnage ſpirituel, & nous pouvons dire que nous nageons dans le ſang des pecheurs ; que nous en ſommes tous couverts, & que ce monde qui nous porte, eſt un fleuve de ſang, puiſque la vie du monde eſt toute compoſée d'actions criminelles, qui ont cauſé la mort à ceux qui les ont commiſes, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour perir, il n'y a qu'à s'y laiſſer entraîner. Rien ne nous diſtingue de ceux qui meurent à noſtre veuë. Nous n'avons pas plus de force qu'eux pour reſiſter à la rage des demons. Noſtre ſeule eſperance eſt dans le ſecours de celuy qui nous en a délivrez juſqu'à preſent, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant à peine y ſongeons-nous ? Nous n'a-

vons aucun ſentiment de noſtre délivrance pour le paſſé, aucune crainte de noſtre danger preſent ; aucune inquietude pour l'avenir, parce que nous ne voyons ny la grandeur de nos miſeres, ny la grandeur de nos dangers, ny la grandeur des maux dont nous ſommes menacez.

Les Peres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Egliſe que les perſecutions viſibles, parce qu'elles tenoient tous les Chreſtiens dans la crainte & dans un ſaint tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, & chacun s'imaginant que ce ſeroit peut-eſtre à luy le lendemain à confeſſer JESUS-CHRIST devant les Juges au milieu des tourmens, ne ſongeoit qu'à s'y preparer pas tous les exercices d'une vie Chreſtienne. *Quand eſt-ce*, dit Tertullien, *que la foy eſt plus vive, que lorſque l'on craint davantage : & quand craint-on davantage qu'au temps de la perſecution ? C'eſt alors que toute l'Egliſe eſt dans une ſainte frayeur, que la foy eſt plus vigilante dans cette guerre ſpirituelle, qu'elle eſt plus exacte dans l'obſervation des jeû-*

nes, des ſtations, des prieres & des exercices d'humilité. C'eſtoit l'effet de ce ſpectacle exterieur ; & neanmoins celuy que la foy nous découvre, eſt bien autrement terrible. Ce ne ſont pas des hommes, mais des demons qui arrachent à l'Egliſe ſes enfans. Ils ne tuent pas leurs corps ſeulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas ſouffrir des tourmens paſſagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs eſtoit pour pluſieurs une ſemence de vie, ſelon la parole d'un ancien : & la mort ſpirituelle des Chreſtiens n'eſt pour la pluſpart des autres qu'une ſemence de mort, en les corrompant par l'exemple des déreglemens qui l'ont cauſée. Enfin comme les perſecutions n'eſtoient ny continuelles ny univerſelles, la plus grande partie des Chreſtiens ne laiſſoit pas de trouver moyen de s'en garentir : au lieu qu'il y a peu de Chreſtiens qui ne ſoient emportez par cette perſecution ſpirituelle & par le débordement des vices qui inondent toute l'Egliſe. D'où vient donc que les premiers Chreſ-

iens eſtoient ſi fort touchez des perſecutions viſibles, & que nous le ſommes ſi peu des perſecutions inviſibles ? C'eſt que les unes ſe voyent par les yeux du corps, & que les autres ne s'apperçoivent que par les yeux de la foy ; ou plûtoſt c'eſt que leur foy eſtoit vive & éclairée, & que la noſtre eſt languiſſante, obſcure & ſans lumiere.

Il ſemble à nous voir agir que nous avons des lettres d'aſſeurance de noſtre ſalut ; que Dieu même nous ait revelé que les demons ne nous peuvent nuire ; on diroit que nous avons une entiere certitude que nous poſſedons ſa grace, & que nous ne la perdrons jamais, & que nous ſommes dans l'élection éternelle de Dieu. Nous regardons les dangers & les mal-heurs des autres comme ſi nous n'avions rien à craindre pour nous même, & comme on regarde du port les tempeſtes qui agitent & engloutiſſent les Vaiſſeaux qui ſont ſur la mer.

Si nous deteſtons dans noſtre eſprit la fauſſe aſſeurance dont les Calviniſtes flattent les hommes ; en verité nous l'approuvons en quelque ſorte par nos

actions & par les ſentimens de noſtre cœur.

Nous nous repoſons ſur la miſericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une inſenſibilité d'amour propre. Et c'eſt pourquoy c'eſt à nous que l'Ecriture parle lorſqu'elle avertit *de ne dire point que la miſericorde de Dieu eſt grande:* NE DICAS *miſericordia Dei magna eſt.* Car elle ne laiſſeroit pas d'eſtre grande quand elle nous auroit laiſſé perir, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que ſa juſtice a laiſſées dans les tenebres, & de tant de Chreſtiens qui ſont aſſujettis à l'empire des demons. Nous nous imaginons que nous ſommes fort conſiderables devant Dieu. Mais ſi tous les hommes de la terre ne ſont devant ſes yeux qu'une goutte d'eau & un peu de pouſſiere, comme parle l'Ecriture, quelle place occuperons-nous dans cette goutte d'eau & dans ce peu de pouſſiere? S'il eſt donc juſte d'eſperer en ſa miſericorde aprés tant d'effets que nous en avons reſſentis; il n'eſt pas moins juſte de craindre ſa juſtice, qui eſt ſi terrible,

& dont nous voyons des effets ſi épouventables dans tous les temps & dans tous les lieux du monde.

CHAPITRE VI.

Qu'il eſt utile de détruire dans ſon eſprit les pretextes que l'amour propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure. Signe équivoque de l'eſtat de la Grace.

IL ne faut jamais détruire en ſon ame l'eſperance en la miſericorde de Dieu & la confiance en ſon amour éternel. Mais la crainte de ſa juſtice ne la détruit pas : au contraire elle l'établit & la fortifie, puiſque cette crainte même eſt un des plus grands effets de ſa miſericorde, & que nous aurons d'autant plus de ſujet d'eſperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de ſa juſtice. Craignons Dieu, parce qu'il eſt redoutable ; & eſperons en luy, parce que nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne deſirent point de le craindre : Et

c'eſt pourquoy il n'eſt pas inutile de détruire dans ſon eſprit tous les faux pretextes que l'amour propre prend pour s'établir dans une mauvaiſe ſeureté, & pour éviter les penſées & les mouvemens de crainte, qui luy ſont toûjours incommodes, parce qu'ils troublent toûjours un peu cette tranquilité & ce repos dont il eſt bien aiſe de joüir.

On fonde d'ordinaire cette confiance, ou ſur une aſſeurance trop grande de la remiſſion des pechez qu'on a commis aprés le bapteſme, directement oppoſée à l'Ecriture, qui nous avertit de n'eſtre pas ſans crainte pour les pechez dont nous croyons avoir obtenu le pardon: *De propitiato peccato noli eſſe ſine metu*; ou ſur ce que l'on pratique depuis long-temps les devoirs communs de la pieté Chreſtienne. Mais pour temperer cette confiance exceſſive par des ſujets legitimes de crainte que la verité nous fournit, il n'y a qu'à ſe ſouvenir que perſonne ne ſçait avec certitude, ſi c'eſt la charité, ou la cupidité qui domine dans ſon cœur; & que cette incertitude eſt beaucoup plus grande dans les perſonnes

nes froides & negligentes. Car il eſt certain que comme les heretiques pratiquent quantité de bonnes œuvres exterieures ſans charité, on en peut pratiquer dans l'Egliſe même, qui n'auront pas un meilleur principe; n'eſtant pas plus difficile d'obſerver ans grace les preceptes exterieurs de a Loy de JESUS-CHRIST, que l'obſerver ceux de Mahomet, qui ne ont pas quelquefois moins difficiles.

Ainſi cette innocence exterieure ui ne conſiſte que dans l'obſervation es devoirs exterieurs de la Religion Chreſtienne, eſt un ſigne fort équivoue de la grace & de l'innocence inerieure, puiſque ce peut eſtre un pur ffet de la coûtume, de l'habitude, de veuë des creatures, & d'une crainpurement humaine. Et quoy que on ne doive pas porter legerement jugement de ſoy-même, on peut aindre neanmoins avec raiſon que ieu ne le porte, & qu'il ne nous ette au rang de ceux dont il dit: *Ce uple m'honore des levres, & ſon cœur fort éloigné de moy.*

Il ne faut pas auſſi s'exempter de ainte par cette doctrine commune

que l'on ne perd la grace que par un peché mortel, & que l'on ne ſe ſouvient point d'en avoir commis. Car qui eſt-ce qui peut avoir cette aſſeurance ? Tout le témoignage qu'on ſe peut rendre, ne regarde tout au plus que les pechez corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoiſſons pas la meſure ? Qui ſçait s'il n'a point perdu la grace par l'orgueïl, par l'envie, par la pareſſe ſpirituelle, par l'amour de ſoy-même, par une attache criminelle aux choſes du monde ? ſaint Bernard témoigne que le ſeul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a receuës de Dieu, peut eſtre ſi grand qu'il égale quelquesfois l'énormité de pluſieurs pechez corporels. Et c'eſt en ce ſens ſelon ſaint Chryſoſtome, qu'il eſt dit que les pechez remis ſont de nouveau imputez, parce que l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une ſi grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend auſſi coupables que ſi Dieu ne nous avoit point pardonné Or qui peut s'aſſeurer de n'eſtre pas coupable de cette ingratitude ?

CHAPITRE VII.

Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des veritez de Dieu. Des occaſions qu'on a euës de s'avancer. Des Feſtes & des myſteres que l'Egliſe celebre le long de l'année.

QUEL ſujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu, ſi nous avions un peu de lumiere. Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'eſt plus étonnant que les menaces que JESUS-CHRIST fait à ceux de Capharnaum, qu'ils ſeront traittez plus durement au jour du jugement, que Sodome & Gomorre, c'eſt à dire, que deux villes ſoüillées par les crimes les plus abominables. Car le ſeul fondement de ces menaces, eſt qu'ils n'avoient pas bien uſé des graces que JESUS-CHRIST leur avoit faites en operant tant de miracles à leur veuë, & en leur donnant tant d'inſtruction. On ne voit pas d'ailleurs

qu'ils fuſſent plus déreglez, ny plus ennemis de JESUS-CHRIST que les autres Juifs. Or qui eſt-ce qui n'a pas ſujet de craindre que JESUS-CHRIST ne luy faſſe le même reproche ? N'avons nous pas receu de luy infiniment plus de graces que les Capharnaïtes ? Cependant où eſt l'uſage que nous en avons fait ? Où ſont les treſors des vertus que nous avons acquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains? Nous avons crû à la verité, mais où ſont les œuvres de noſtre foy ? Où eſt l'uſure qu'il nous redemandera de ſes bienfaits ? Il faut avoir une étrange inſenſibilité pour n'eſtre pas effrayé de cette penſée, qu'il ſe trouvera des gens dans leſquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laiſſeront pas d'eſtre jugez par la verité même, plus coupables que ceux de Sodome, pour le ſeul abus des graces de Dieu.

Toutes les occaſions que Dieu nous a preſentées de nous avancer dans la vertu, ſont autant de graces, dont il nous redemandera compte. Ce ſont autant de moiſſons abondantes qu'il

nous commandoit de recueïllir, & dont il vouloit que nous fiſſions proviſion pour nous ſoutenir dans les temps où il devoit permettre que nous fuſſions éprouvez. Par exemple, les maladies & les ſouffrances ſont le temps de la moiſſon de la patience, les rebuts & les mépris ſont le temps de la moiſſon de l'humilité ; les pertes que Dieu nous envoye, ſont le temps de la moiſſon de la pauvreté. Celuy qui uſe bien de ces temps de moiſſon eſt ſage, ſelon l'Ecriture : *Qui congregat in meſſe, filius ſapiens eſt* ; parce qu'il fait proviſion des graces qui luy ſeront neceſſaires en un autre temps. Mais elle nous avertit que celuy qui en uſera mal, ſera confondu : *Qui autem ſtetit æſtate, filius confuſionis.* De quel nombre ſommes nous ? Et quel uſage pouvons-nous dire que nous ayons fait de tant de moiſſons que Dieu nous a preſentées ?

L'Egliſe diſtribuë toute l'année en diverſes ſaiſons, des graces, & la devotion des Fideles devroit eſtre de ſuivre ſon eſprit : comme les eſtres naturels ne manquent jamais de ſuivre l'eſprit general qui regle le cours

de toute la machine du monde. Les oyſeaux, comme dit l'Ecriture, gardent exactement leurs ſaiſons. Ils font leurs nids en un certain temps, ils ſe dépouïllent en un autre par un ordre reglé & invariable. La pieté a de même ſes temps. Il y en a un propre pour obtenir l'eſprit de penitence, & c'eſt celuy où l'Egliſe la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joye, à une vie nouvelle & à imiter la vie du Ciel, & c'eſt le temps de la Reſurrection. Chaque myſtere a ſes graces, & le temps où l'Egliſe le celebre, eſt le temps favorable pour les obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces temps, & qui laiſſent paſſer toutes ces ſolemnitez, ſans s'enrichir des graces que Dieu y diſtribuë aux ames bien diſpoſées, recevront ſans doute le même reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur, & d'avoir eſté moins prudens que ces oyſeaux qui ne manquent jamais de faire en chaque ſaiſon ce qui convient à leur nature. *Milvus in cælo cognovit tempus ſuum, Turtur & Hirundo & Ciconia cuſtodierunt tempus adventus*

ſui : populus autem meus non cognovit judicium Dei.

Que ſi l'abus des moindres graces eſt auſſi à craindre que nous l'avons repreſenté, que ſera-ce de l'abus de la Grace des Graces, c'eſt à dire, de l'Euchariſtie, qui contient l'Auteur même de toutes les Graces ? L'Apotre témoigne que Dieu exerçoit des chaſtimens viſibles ſur les premiers Chreſtiens qui communioient avec trop peu de preparation, & qui ne mettoient pas de difference entre le Corps du Seigneur & les viandes communes ; & que c'eſtoit là ce qui cauſoit la mort, ou les maladies à pluſieurs d'entre les Fideles. Mais que cette punition de Dieu leur eſtoit utile, puiſqu'elle leur ſervoit à expier leurs fautes dés cette vie, & à éviter la damnation : *Cum judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il ſemble que Dieu n'agiſſe plus de la ſorte à l'égard de ceux qui abuſent de ſes myſteres. Il fait moins éclater ſa juſtice à la veuë des hommes : il ſe retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloigne de nous : *Et propter hanc in altum re-*

gredere. On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition viſible. C'eſt ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoiſſent par la negligence de leur vie qu'ils ont peu profité de tant de Communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne ſoit un effet de ſon abandon, & qu'ils ne ſoient d'autant plus coupables qu'ils ont eſté moins punis.

CHAPITRE VIII.

Adreſſe de l'amour propre pour nous empeſcher de nous appliquer les reproches que JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* J. C. *n'a gueres repris que les vices ſpirituels.*

UNE adreſſe de l'amour propre pour empeſcher que nous ne nous apliquions les reproches que JESUS-CHRIST fait à certaines gens dans l'Evangile, c'eſt de nous en donner des idées ſi noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'eſprit, que nous leur puiſſions reſſembler. Par exemple, on conçoit les Phariſiens

comme des gens d'une orgueüil ſi inſupportable & ſi extraordinaire, qu'il ſemble qu'il n'y en ait plus de tel parmy les hommes. Mais cela n'eſt pas ainſi. Ils eſtoient faits comme d'autres hommes ; & leur vanité ſe connoiſſoit peu à l'exterieur. Ils ne la connoiſſoient pas eux-mêmes. Ils eſtoient d'ailleurs grands obſervateurs de la Loy, & fort exacts dans les moindres choſes qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous aſſeurera donc que nous ne leur ſoyons pas ſemblables ? Ils eſtoient hypocrites, il eſt vray : mais ils ne connoiſſoient pas leur hypocriſie. Peut-eſtre le ſommes-nous autant qu'eux, & aſſeurement nous le ſommes tous en quelque degré. Cependant JESUS-CHRIST declare qu'ils ſeront punis plus rigoureuſement que les autres Juifs qui eſtoient neanmoins fort méchans: *Accipient prolixius judicium.* Ce qui fait voir qu'on peut eſtre tres-criminel devant Dieu en menant une vie reglée à l'exterieur.

Et en effet, il eſt remarquable que la pluſpart des reproches & des menaces que JESUS-CHRIST fait dans l'E-

vangile, ne regardent que des vices ſpirituels ; parce qu'il a ſuppoſé que les vices corporels ſont aſſez condamnez par eux-mêmes. Il condamne l'abus de ſa parole & de ſes miracles dans les Capharnaïtes; l'orgueüil & l'intereſt dans les Phariſiens ; le deſir de préeminence dans les Apoſtres ; l'omiſſion des œuvres de charité dans ceux dont il dit qu'ils ſeront mis à la gauche & envoyez au feu erernel ; le défaut de la charité interieure dans la parabole des Vierges. La pluſpart de ſes preceptes ont de même pour objet des vertus interieures, l'amour des ennemis, la retenuë dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux ſatisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la ſimplicité des enfans. C'eſt en cela qu'il fait conſiſter cette juſtice qui ſurpaſſe celle des Phariſiens, ſans laquelle on n'entre point au Royaume de Dieu : & cependant qui peut s'aſſeurer d'y ſatisfaire entierement ?

CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puiſſent s'aſſurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.

L'ECRITURE nous donne diverſes marques pour reconnoiſtre la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes ſont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui ſont dans cét eſtat d'inſenſibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement que celuy qui n'a point l'eſprit de JESUS-CHRIST n'eſt point à luy: *Qui non habet ſpiritum Chriſti, hic non eſt ejus.* Ainſi quoy que tous ceux qui ont renoncé au peché, doivent avoir quelques confiance que cét eſprit eſt en eux par le deſir qu'ils reſſentent au fond de leur cœur d'eſtre uniquement à JESUS-CHRIST, cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent auſſi avoir, que cette marque qu'ils ont de ſa preſence, ne ſoit trompeuſe ; & qu'ils ne prennent

une reſolution purement naturelle formée par l'accoûtumance, pour une attache divine formée par l'eſprit de Dieu. Car combien y a-t-il d'autres effets de cét Eſprit-ſaint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'eſprit de JESUS-CHRIST eſt un eſprit de recüeillement & d'adoration continuelle ; c'eſt un eſprit de zele pour la juſtice, de haine pour le peché, d'amour pour les pecheurs ; c'eſt un eſprit de croix, de mort, & d'immolation perpetuelle ; C'eſt un eſprit de ſeparation, de détachement parfait de toutes les creatures ; c'eſt un eſprit de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce ſont là les ſentimens que l'eſprit de Dieu a formez avec plenitude dans le cœur de JESUS-CHRIST, & ce ſont ceux qu'il doit former dans le noſtre en quelque degré, ſi nous avons receu de ſa plenitude quelque participation de cet eſprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces ſentimens ſont vifs & agiſſans, plus on a ſujet de ſe croire vivant. Mais plus ils ſont foibles & languiſſans, plus on a ſujet d'apprehender d'eſtre morts.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'eſt que la vie de l'ame, en nous diſant, *que le juſte vit de la foy.* Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par ſa connoiſſance & par ſon amour: d'où il s'enſuit que cette vie de la foy conſiſte à penſer ſelon la foy, & à aimer ou haïr ſelon la foy, c'eſt à dire que pour vivre de la foy, il faut juger les choſes grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaiſes, non ſelon nôtre gouſt, & nos inclinations corrompuës; mais ſelon la lumiere de la foy: & il faut de même que les ſentimens du cœur ſuivent cette lumiere, & que nos craintes, nos eſperances, nos joyes, nos triſteſſes, noſtre amour, noſtre haine ſoient conduits par la foy.

Pour ſçavoir donc ſi nous vivons de la foy, il n'y a qu'à conſiderer ſi nous deſirons ce que la foy nous montre que nous devons deſirer: ſi nous nous affligeons des choſes qu'elle nous fait voir eſtre contraires à la loy de Dieu: ſi nous deſirons & pour nous & pour les autres les biens qu'elle nous propoſe comme devant eſtre l'ob-

jet de nos deſirs ? car alors nous pourrons nous aſſurer que noſtre ame eſt veritablement vivante. Mais ſi nous voyons au contraire que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjoüir, & que nous nous réjoüiſſions de ce qui devroit nous affliger ; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foy, nous avons auſſi peu de marques de la vie de noſtre ame.

Enfin l'Apoſtre ſaint Jean nous aſſure que celuy *qui n'aime point demeure dans la mort ; & que celuy qui aime, poſſede la vie.* Et l'Apoſtre ſaint Paul pour ne nous pas laiſſer tromper par la vaine image d'une fauſſe charité, a pris ſoin de nous décrire exactement les qualitez de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il, *eſt patiente ; elle eſt douce ; elle n'eſt point jalouſe, ny inconſiderée ; elle ne s'éleve point de vanité ; elle n'eſt point embitieuſe ; elle ne recherche point ſes intereſts ; elle n'eſt point colere ny ſoupçonneuſe ; elle ne ſe réjoüit point de l'injuſtice ; elle ſe réjoüit de la verité.* C'eſt par là que nous nous devons examiner. Si nous nous

pouvons rendre un témoignage ſince-
re, que nous reſſentons en nous tous
es effets de la charité, à la bonne
neure que nous ſoyons pleins de con-
iance & de joye. Mais ſi nous en reſ-
entons de tout contraires, il n'y a
ju'une extréme ſtupidité qui puiſſe
touffer les juſtes ſentimens de crain-
e que cette connoiſſance nous doit
lonner.

On ne doit pas prendre auſſi pour
ne marque certaine que l'on eſt vi-
ant devant Dieu, une certaine équité
l'eſprit par laquelle on juge aſſez juſ-
ement de la pluſpart des choſes qui
e preſentent. Car cette qualité peut
lemeurer avec les plus grands dére-
glemens ; & l'on voit ſouvent des per-
onnes qui eſtant dans un tres-mau-
ais eſtat par des crimes, ou ſpirituels
ou corporels, dont ils n'ont fait aucu-
ne penitence, ne laiſſent pas de ſe
conſerver une certaine region dans
eur eſprit, qui ne paroiſt point trou-
olée par les impreſſions du diable,
lans laquelle ils jugent bien de plu-
ieurs choſes, & reglent leur vie
l'une maniere honneſte & raiſonna-
ble. Et le diable qui les poſſede, per-

met même ſouvent qu'ils habitent preſque toûjours dans cette region tranquille, & qu'ils ne ſe connoiſſent que par là ; afin qu'ils ne s'apperçoivent point de la corruption de leur cœur, par laquelle il les tient aſſujettis.

CHAPITRE X.

Quelle eſt la crainte où l'on doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'eſtat d'inſenſibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.

IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu dans la veuë de tant de ſujets de crainte : mais il faut que ce ſoit d'une crainte ſalutaire, qui au lieu d'abbatre l'ame, la releve, & la porte à remedier ſerieuſement à ce qui luy donne ſujet de craindre. Il faut que ce ſoit d'une crainte qui porte à la penitence, à la priere, à la vigilance, au travail. Que ſi avec tout cela on ſe trouve en un certain eſtat où il ſemble qu'on ne voye en ſoy que de la froideur & de l'inſenſibilité ; & que

l'on ne puiſſe changer la diſpoſition de ſon eſprit, il faut ſe ſoumettre humblement à l'ordre de Dieu, & eſperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il luy avoit plu que nous fuſſions ſenſiblement remplis de devotion, de conſolation & de ferveur. Et peut-eſtre en tirerions nous effectivement cet avantage ſi nous entrions ſincerement dans les ſentimens où cet eſtat même nous porte, & que nous jugeaſſions de nous, comme nous en devons juger dans la verité.

Ce ne ſeroit pas en effet un petit avantage que de ſe conſerver par là dans le mépris de ſoy-même; mais il faut bien ſe garder que ce pretexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet eſtat. Dieu qui veut que quelques ames y ſoient pour les humilier, veut en même temps qu'elles faſſent tout ce qu'elles peuvent pour en ſortir. Il leur adreſſe à toutes ces paroles de ſon Prophete: *Erudite Jeruſalem, ne forte recedat à te anima mea.* Inſtruiſez-vous ô ame Chreſtienne, de peur que mon eſprit ne vous abandonne? Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les tenebres.

Il faut également éviter & la negligence dans la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les tenebres où il nous laiſſe. L'un eſt un effet de pareſſe, & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne ſont pas des lumieres ſimplement ſpeculatives. Ce ſont ces lumieres qui touchent le cœur au même temps qu'elles inſtruiſent l'eſprit, & qui naiſſent de la charité, qui eſt le vray remede de la dureté du cœur, & de l'inſenſibilité.

QVATRIE'ME TRAITE'.

DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Querite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci, & orate pro ea ad Dominum, quia in pace illius erit pax vobis.

CHAPITRE I.

Hommes Citoyens de pluſieurs Villes. Ils doivent procurer la paix de toutes. Et s'appliquer en particulier à vivre en Paix dans la ſocieté où ils paſſent leur vie & dont ils ſont partie.

TOutes les ſocietez dont nous faiſons partie ; toutes les choſes avec leſquelles nous avons quelque liaiſon & quelque commerce, ſur leſ-

quelles nous agiſſons, & qui agiſſent ſur nous, & dont le different eſtat eſt capable d'alterer la diſpoſition de nôtre ame, ſont les villes où nous paſſons le temps de noſtre pelerinage; parce que noſtre ame s'y occupe & s'y repoſe.

Ainſi le monde entier eſt noſtre ville, parce qu'en qualité d'habitans du monde nous avons liaiſon avec tous les hommes, & que nous en recevons même tantoſt de l'utilité & tantoſt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui ſont aux extremitez du monde: parce que les avantages que les Hollandois en tirent, leur donnent le moyen, ou de nous ſervir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit; & ils entrent tous dans la chaine qui lie tous les hommes entr'eux par les beſoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous ſommes encore plus particulierement Citoyens du Royaume

où nous ſommes nez, & où nous vivons : de la ville où nous habitons : de la ſocieté dont nous faiſons partie : & enfin nous nous pouvons dire en quelque ſorte citoyens de nous-mêmes & de noſtre propre cœur. Car nos diverſes paſſions, & nos diverſes penſées tiennent lieu d'un peuple avec qui nous avons à vivre : & ſouvent il eſt plus facile de vivre avec tout le monde exterieur, qu'avec ce peuple interieur que nous portons en nous-mêmes.

L'Ecriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces differentes villes. C'eſt à dire, qu'elle nous oblige de chercher & de deſirer la paix & la tranquillité du monde entier : de noſtre royaume : de noſtre ville : de noſtre ſocieté, & de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres ; il faut auſſi que nous y travaillions diverſement.

Car il n'y a guere de gens qui ſoient en eſtat de procurer la paix, ny au monde, ny à des royaumes, ny à des

villes, autrement que par leurs prieres. Ainſi noſtre devoir à cet égard ſe reduit à la demander ſincerement à Dieu. Et à croire que nous y ſommes obligez : & nous le ſommes en effet, puiſque les troubles exterieurs qui diviſent les Royaumes, viennent ſouvent du peu de ſoin que ceux qui en ſont partie, ont de demander la paix à Dieu, & de leur peu de reconnoiſſance lors que Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de ſi étranges ſuites, & des effets ſi funeſtes pour les ames mêmes, qu'on ne ſçauroit trop les apprehender. C'eſt pourquoy ſaint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expreſſément, comme un principe de cette obligation, le beſoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquillité exterieure : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus.*

On ſe procure la paix à ſoy-même en reglant ſes penſées & ſes paſſions. Et par cette paix interieure, on contribuë beaucoup à la paix de la ſocieté dans laquelle on vit, parce qu'il n'y a gueres que les paſſions qui la troublent. Mais comme cette paix

avec ceux qui nous ſont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus frequent, eſt d'une extrême importance pour entretenir la tranquillité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien de plus capable de la troubler que la diviſion oppoſée à cette paix, c'eſt de celle-là principalement qu'il faut entendre cette inſtruction du Prophete. *Quærite pacem civitatis ad quam tranſmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville qui eſt le lieu de voſtre exil.

CHAPITRE II.

Union de la raiſon & de la religion à nous inſpirer le ſoin de la paix.

LEs hommes ne ſe conduiſent d'ordinaire dans leur vie, ny par la foy, ny par la raiſon. Ils ſuivent temerairement les impreſſions des objets preſens, ou les opinions communement établies parmy ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque ſoin à conſiderer ce qui leur eſt veritablement utile

pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisoient reflexion, ils verroient que la foy & la raison sont d'accord sur la plusparr des devoirs & des actions des hommes; que les choses dont la Religion nous éloigne, sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bon-heur de l'autre, & que la plusparr de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que nostre ambition, & nostre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or cet accord de la raison & de la foy ne paroist nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, & d'éviter toutes les occasions & tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la Religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la pieté Chrestienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importans pour nostre propre interest.

Car on ne sçauroit considerer avec quelque attention, la source de la plusparr des inquietudes & des traverses

ſes qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres ; qu'on ne reconnoiſſe qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne ſe ménage pas aſſez les uns les autres. Et ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons qu'il eſt rare qu'on médiſe de nous ſans ſujet, & que l'on prenne plaiſir à nous nuire & à nous choquer de gayeté de cœur. Nous y contribuons toûjours quelque choſe. S'il n'y en a pas de cauſes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons ſans y penſer dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les diſpoſent à prendre en mauvaiſe part ce qu'ils ſouffriroient ſans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'eſprit. Enfin il eſt preſque toûjours vray que ſi l'on ne nous aime pas, c'eſt que nous ne ſçavons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverſes & à ces troubles que les autres nous cauſent ; & comme c'eſt en partie ce qui nous rend mal-heureux, rien ne nous eſt plus important, même ſe-

lon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la ſcience qui nous apprend à le faire, nous eſt mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de ſoin & tant de temps. C'eſt pourquoy il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des ſciences. Ils s'appliquent avec ſoin à connoiſtre la matiere, & à trouver les moyens de la faire ſervir à leurs beſoins. Ils apprennent l'art de dompter les animaux, & de les employer à l'uſage de la vie; & ils ne ſongent pas ſeulement à celuy de ſe rendre les hommes utiles, & d'empeſcher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie malheureuſe, quoy que les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur mal-heur, que tout le reſte des creatures.

C'eſt ce que la raiſon nous dicte touchant ce devoir. Mais ſi l'on en conſulte la religion & la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs preceptes & par les raiſons divines qu'elles nous en aportent. JESUS-CHRIST

a tellement aimé la paix qu'il en fait deux des huit Beatitudes qu'il nous propoſe dans l'Evangile. *Heureux*, dit-il, *ceux qui ſont doux, parce qu'ils poſſederont la terre*, ce qui comprend la tranquillité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui ſont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui eſt la plus haute qualité dont les hommes ſoient capables, & qui n'eſt deuë par conſequent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loy expreſſe touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il eſt poſſible avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus, ſi fieri poteſt, pacem habentes.* Il nous defend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde : *Servum Dei non oportet litigare, ſed manſuetum eſſe ad omnes.* Et enfin il nous declare que l'eſprit de contention n'eſt point celuy de l'Egliſe : *Si quis videtur contentioſus eſſe, nos talem conſuetudinem non habemus.*

Il n'y a guere d'avertiſſement plus frequent dans les Livres du Sage que

ceux qui tendent à nous regler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & à nous faire éviter ce qui peut exciter des diviſions & des querelles. C'eſt dans cette veuë qu'il nous dit que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos*, & que les gens de bien ſont pleins de douceur & de complaiſance : *Et lingua cucharis in bono homine abundat.*

Il dit en un autre endroit que les réponſes douces appaiſent la colere, & que celles qui ſont aigres, excitent la fureur : *Reſponſio mollis frangit iram, ſermo durus ſuſcitat furorem.* Il dit que le Sage ſe fait aimer par ſes paroles : *Sapiens in verbis ſeipſum amabilem facit.*

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parce qu'elle nous procure le repos, & dans cette vie, & dans l'autre : *Lingua placabilis lignum vitæ.*

Il a bien voulu même nous apprendre que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faiſant aimer, eſt preferable à ceux que les hom-

mes deſirent le plus, qui ſont l'honneur & la gloire. Car c'eſt un des ſens de ces paroles : *Fili in menſuetudine opera tua perfice, & ſuper gloriam hominum diligeris.*

Le Sage y compare les deux choſes que les hommes recherchent principalement des autres hommes, qui ſont l'amour & la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence ; l'amour de l'idée de la bonté, & cette bonté ſe témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaiſon, que quoy que l'eſtime des hommes flate plus nôtre vanité, il vaut neanmoins mieux en eſtre aimé. Car l'eſtime ne nous donne entrée que dans leur eſprit ; au lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'eſtime eſt ſouvent accompagnée de jalouſie, mais l'amour éteint toutes les malignes paſſions : & ce ſont celles-là qui troublent noſtre repos.

CHAPITRE III.

Raiſon des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raiſons pour nous exciter à conſerver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous ſont poſſibles.

1. Il n'y a rien de ſi conforme à l'eſprit de la loy nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par ſon eſſence même. Car au lieu que la cupidité, qui eſt la loy de la chair, des-uniſſant l'homme d'avec Dieu, elle le des-unit d'avec luy-même, par le ſoulevement des paſſions contre la raiſon ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemy, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui eſt cette loy nouvelle que JESUS-CHRIST eſt venu apporter au monde, c'eſt de reparer toutes les desunions que le peché a produites ; de

reconcilier l'homme avec Dieu, en l'aſſujettiſſant à ſes loix ; de le reconcilier avec luy-même, en aſſujettiſſant ſes paſſions à la raiſon ; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en luy oſtant le deſir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes, eſt de nous appliquer à conſerver la paix avec eux, puis qu'il eſt impoſſible qu'elle ſoit vive & ſincere dans le cœur, ſans y produire cette application. On craint naturellement de bleſſer ceux que l'on aime. Et cet amour nous faiſant regarder toutes les fautes que nous commettons contres les autres commes grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous, comme petites & legeres, il éteint par-là la plus ordinaire ſource des querelles, qui ne naiſſent le plus ſouvent que de ces fauſſes idées qui groſſiſſent à noſtre veuë tout ce qui nous touche en particulier, & qui amoindriſſent tout ce qui touche les autres.

2. Il eſt impoſſible d'aimer les hommes ſans deſirer de les ſervir : & il

eſt impoſſible de les ſervir ſans eſtre bien avec eux ; de ſorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, ſelon l'Ecriture, pour les ſervir en toutes les manieres dont nous ſommes capables, nous oblige auſſi de nous entretenir en paix avec eux, parce que la paix eſt la porte du cœur, & que l'averſion nous le ferme, & nous le rend entierement inacceſſible.

3. Il eſt vray que l'on n'eſt pas toûjours en eſtat de ſervir les autres par des diſcours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les ſervir. On le peut faire par le ſilence, par des exemples de modeſtie, de patience & de toutes les autres vertus. Et c'eſt la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les en faire profiter.

Or la charité non ſeulement embraſſe tous les hommes, mais elle les embraſſe en tous temps. Ainſi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout temps ; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer & deſirer de les ſervir : & par conſequent il n'y en a point où nous ne devions oſter de noſtre part,

:ous les obſtables qui s'y pourroient :encontrer, dont le plus grand eſt l'a-verſion & l'éloignement qu'ils pour-:oient avoir pour nous. De ſorte que ors même que l'on ne peut conſer-ver avec eux une paix interieure qui :onſiſte dans l'union de ſentimens, il faut tâcher au moins d'en conſerver ne exterieure qui conſiſte dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne ſe rendre pas incapables de les ſervir quelque jour, & de témoigner toûjours à Dieu le deſir ſincere que l'on en a.

De plus, ſi nous ne leur ſervons pas actuellement, nous ſommes au moins obligez de ne leur pas nuire. Or c'eſt leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à noſtre égard. C'eſt leur cauſer un dommage réel, que de les diſpoſer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaiſe part ; à en parler d'une maniere peu équitable, & qui bleſſeroit leur conſcience ; & enfin à mépriſer même la verité dans noſtre bouche, & à n'aimer pas la juſtice, lors que c'eſt nous qui la défendons.

Ce n'eſt donc pas ſeulement l'intereſt des hommes, c'eſt celuy de la verité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons nous devons éviter de la rendre odieuſe par nôtre imprudence, & de luy fermer l'entrée du cœur & de l'eſprit des hommes, en nous la fermant à nous mêmes : & c'eſt auſſi pour nous porter à éviter ce défaut que l'Ecriture nous avertit ; *Que les ſages ornent la ſcience*, c'eſt à dire qu'ils la rendent venerable aux hommes, & que l'eſtime qu'ils attirent par leur moderation, fait paroiſtre plus auguſte la verité qu'ils annoncent ; au lieu qu'en ſe faiſant ou mépriſer ou haïr des hommes, on la deshonore, parce que le mépris & la haine paſſent ordinairement de la perſonne à la doctrine.

Il eſt vray qu'il eſt impoſſible que les gens de bien ſoient toûjours en paix avec les hommes, aprés que JESUS-CHRIST les a avertis qu'ils ne devoient pas eſperer d'eſtre autrement traittez d'eux qu'ils l'a eſté luy-même. C'eſt pourquoy S. Paul en nous

exhortant de conſerver la paix avec eux, y ajouſte cette reſtriction, *S'il eſt poſſible : Si fieri poteſt*, ſçachant bien que cela n'eſt pas toûjours poſſible, & qu'il y a des occaſions où il faut par neceſſité hazarder de les choquer en s'oppoſant à leurs paſſions. Mais afin de le faire utilement, & ſans avoir un juſte ſujet de craindre que nous n'ayons contribué aux ſuites fâcheuſes qui en naiſſent quelquefois, il faut éviter avec un extrême ſoin de les choquer inutilement, ou pour des choſes de peu d'importance, ou par une maniere trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il eſt en leur pouvoir, qui les puiſſent reprendre avec quelque fruit.

Si ſaint Pierre donc ſçachant bien qu'il eſt inévitable que les Chrétiens ſouffrent & ſoient perſecutez, leur recommande de ne ſe pas attirer leurs ſouffrances par leurs crimes : on leur peut dire de même qu'étant inévitable qu'ils ſoient haïs des hommes, ils doivent extremement éviter de ſe faire haïr par leur imprudence & leur indiſcretion, & de

perdre par là le merite qu'ils peuvent acquerir par cette ſorte de ſouffrance.

Voicy encore une autre raiſon qui rend la paix neceſſaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous eſt poſſible ; c'eſt que la correction fraternelle eſt un devoir qui nous eſt recommandé expreſſement par l'Evangile, & dont l'obligation eſt tres-étroite. Cependant il eſt certain qu'il y a peu de gens qui le puiſſent pratiquer utilement, & ſans cauſer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croyent diſpenſez. Car comme on n'eſt pas exempt de faute devant Dieu, lorſque l'on ſe met par imprudence hors d'eſtat de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par noſtre faute ; nous ne devons pas non plus nous croire exempts de pechez, lorſque le peu de ſoin que nous avons de conſerver la paix avec noſtre prochain, nous met dans l'impuiſſance de pratiquer envers luy la charité ſpirituelle que nous luy devons.

Enfin noſtre intereſt ſpirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à êviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien n'eſt plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous leur devons, puiſqu'il n'y a rien de ſi difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur, ou même de l'averſion.

CHAPITRE IV.

Regle generale pour conſerver la paix. Ne bleſſer perſonne, & ne ſe bleſſer de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions. S'oppoſer à leurs paſſions.

MAis la peine n'eſt pas de ſe convaincre ſoy-même de la neceſſité de conſerver l'union avec le prochain ; c'eſt de la conſerver effectivement en évitant tout ce qui la peut alterer. Il eſt certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puiſſe produire

ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il eſt utile d'y employer, il ſemble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoiſtre les cauſes ordinaires des diviſions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prevenir. Or en les conſiderant en general, on peut dire qu'on ne ſe broüille avec les hommes, que parce qu'en les bleſſant, on les porte à ſe ſeparer de nous; ou parce qu'eſtant bleſſez par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre ſe peut faire, ou par une rupture manifeſte, ou par un refroidiſſement inſenſible. Mais de quelque maniere que cela ſe faſſe, ce ſont toûjours ces mécontentemens reciproques qui ſont les cauſes des diviſions : & l'unique moyen de les éviter, c'eſt de ne faire jamais rien qui puiſſe bleſſer perſonne, & de ne ſe bleſſer jamais de rien.

Il n'y a rien de plus facile que de preſcrire cela en general. Mais il y a peu de choſes plus difficiles à pratiquer en particulier; & l'on peut dire

que c'eſt icy une de ces regles, qui eſtant fort courte dans les paroles, ſont d'une extrême étenduë dans le ſens, & renferment dans leur generalité un grand nombre de devoirs tres-importans. C'eſt pourquoy il eſt bon de la développer en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de bleſſer les hommes, & mettre ſon eſprit dans la diſpoſition de ne ſe point bleſſer de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de reüſſir dans la pratique du premier de ces devoirs, eſt de ſçavoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impreſſion qui produit l'averſion & l'éloignement. Or il ſemble que toutes les cauſes s'en peuvent reduire à deux, qui ſont, de contredire leurs opinions, & de s'oppoſer à leurs paſſions. Mais comme cela ſe peut faire en diverſes manieres; que ces opinions & ces paſſions ne ſont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour leſquelles ils ſont plus ſenſibles que pour d'autres, il faut encore pouſſer cette recherche plus loin, en conſiderant plus en détail les

jugemens & les paſſions qu'il eſt plus dangereux de choquer.

CHAPITRE V.

Cauſes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui ſont ceux qui y ſont le plus ſujets.

LEs hommes ſont naturellement attachez à leurs opinions, parce qu'ils ne ſont jamais ſans quelque cupidité qui les porte à deſirer de regner ſur les autres en toutes les manieres qui leur ſont poſſibles. Or on y regne en quelque ſorte par la créance. Car c'eſt une eſpece d'empire que de faire recevoir ſes opinions aux autres. Et ainſi l'oppoſition que nous y trouvons, nous bleſſe à proportion que nous aimons plus cette ſorte de domination. L'homme met ſa joye, dit l'Ecriture, dans les ſentimens qu'il propoſe : *Lætatur homo in ſententia oris ſui.* Car en les propoſant, il les rend ſiens, il en fait ſon bien, il s'y attache d'intereſt ; & les détruire, c'eſt détruire quelque choſe qui luy appar-

tient.. On ne le peut faire, ſans luy montrer qu'il ſe trompe, & il ne prend point plaiſir à s'eſtre trompé. Celuy qui contredit un autre dans quelque point, pretend en cela avoir plus de lumiere que luy. Et ainſi il luy preſente en même temps deux idées desagreables : l'une qu'il manque de lumiere ; l'autre que luy qui le reprend, le ſurpaſſe en intelligence. La premiere l'humilie ; la ſeconde l'irrite & excite ſa jalouſie. Ces effets ſont plus vifs & plus ſenſibles à meſure que la cupidité eſt plus vive & plus agiſſante, mais il y a peu de gens qui ne les reſſentent en quelque degré, & qui ſouffrent la contradiction, ſans quelque ſorte de dépit.

Outre cette cauſe generale, il y en a pluſieurs autres qui rendent les hommes plus attachez à leurs ſens, ou plus ſenſibles à la contradiction. Quoy qu'il ſemble que la pieté en diminuant l'eſtime qu'on peut avoir de ſoy-même, & le deſir de dominer ſur l'eſprit des autres, doive diminuer l'attache à ſes propres ſentimens, elle fait ſouvent un effet tout contraire. Car comme les perſonnes ſpirituelles regar-

dent toutes choſes par des veuës ſpirituelles, & qu'il leur arrive neanmoins quelquesfois de ſe tromper; il leur arrive auſſi quelquesfois de ſpiritualizer certaines fauſſetez, & de revêtir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raiſons de conſcience qui les portent à s'y attacher opiniâtrément. De ſorte qu'apliquant l'amour qu'elles ont en general pour la verité, pour la vertu, & pour les intereſts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas aſſez examinées, leur zele s'excite & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent de n'en eſtre pas perſuadez: Et ce qui leur reſte même de cupidité, ſe mélant & ſe confondant avec ces mouvemens de zele, ſe répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y reſiſtent moins, & qu'elles ne diſtinguent point ce double mouvement qui agite dans leur cœur; parce que leur eſprit n'eſt ſenſiblement occupé que de ces raiſons ſpirituelles qui leur paroiſſent eſtre l'unique ſource de leur zele.

C'eſt par un effet de cette illuſion ſecrete, que l'on voit des perſonnes

fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de Philoſophie, quoy que tres-fauſſes, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en ſont pas perſuadez, & les traittent d'amateurs de nouveautez, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne ſçauroit parler contre les formes ſubſtantielles, ſans leur cauſer de l'indignation. D'autres s'intereſſent pour Ariſtote, & pour les anciens Philoſophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Egliſe. Quelques-uns prennent le parti du Soleil, & pretendent qu'on luy fait injure, en le faiſant paſſer pour un amas de pouſſiere qui ſe remuë avec rapidité. La verité eſt que ce n'eſt point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne ſont que certaines maximes ſpirituelles, qui ſont vrayes en general, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'averſion de la nouveauté, il eſt vray. Il ne faut pas prendre plaiſir à rabaiſſer ceux que le conſentement public de tous les gens habiles a jugez dignes d'eſtime, il eſt encore vray. Mais avec tout cela, quand il

s'agit de choſes qui n'ont point d'autres regles que la raiſon, la verité connuë doit l'emporter ſur toutes ces maximes ; & elles ne doivent ſervir qu'à nous rendre plus circonſpects, pour ne nous pas laiſſer ſurprendre par de legere apparences.

Toutes les qualitez exterieures qui ſans augmenter noſtre lumiere, contribuent à nous perſuader que nous avons raiſon, nous rendant plus attachez à noſtre ſens, nous rendent auſſi plus ſenſibles à la contradiction. Or il y en a pluſieurs qui produiſent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien & facilement, ſont ſujets à eſtre attachez à leur ſens, & à ne ſe laiſſer pas facilement détromper ; parce qu'ils ſont portez à croire qu'ils ont le même avantage ſur l'eſprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainſi, ſur la langue des autres: l'avantage qu'ils ont en cela, leur eſt viſible & palpable, au lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raiſonnement leur eſt caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs penſées, quoy que fauſſes, qui les

ébloüit eux-mêmes ; au lieu que ceux qui parlent avec peine, obſcurciſſent les veritez les plus claires & leur donnent l'air de fauſſeté, & ils ſont même ſouvent obligez de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver les termes pour ſe demêler de ces fauſſetez ébloüiſſantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'eſt qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs ſentimens, parce qu'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raiſon à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce conſentement public revenant à eux, les rend encore plus contens de leurs penſées, parce qu'ils prennent de là ſujet de les croire conformes à la lumiere du ſens-commun. De ſorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont preſté ; & ſont trompez à leur tour par ceux mêmes qu'ils ont trompez.

Il y a pluſieurs qualitez exterieures qui produiſent le même effet, comme la moderation, la retenuë, la froideur, la patience. Car ceux qui les poſſedent ſe comparant par là avec

ceux qui ne les ont pas, ne ſauroient s'empeſcher de ſe preferer à eux en ce point : en quoy ils ne leur font point d'injuſtice. Mais comme ces ſortes d'avantages paroiſſent bien plus que ceux de l'eſprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces perſonnes paſſent ſouvent juſques à preferer leur jugement à celuy des autres qui n'ont pas ces qualitez ; non en croyant par une vanité groſſiere, avoir plus de lumiere d'eſprit qu'eux ; mais d'une maniere plus fine & plus inſenſible. Car outre l'impreſſion que fait ſur eux l'approbation de la multitude à qui ils impoſent par leurs qualitez exterieures ; ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres propoſent leur ſentiment, & ils viennent enfin à les prendre inſenſiblement pour des marques de défaut de raiſon.

Il y en a même à qui le ſoin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere dont ils ont beſoin pour ſe conduire en certaines occaſions difficiles, ſuffit pour preferer les ſentimens où ils ſe trouvent, à ceux des autres en qui ils ne

voyent pas la même vigilance dans la priere ; mais ils ne conſiderent pas que le vray effet des prieres n'eſt pas tant de nous rendre plus éclairez, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus diſpoſez à embraſſer celles des autres. De ſorte qu'il arrive ſouvent qu'une perſonne moins vertueuſe aura en effet plus de lumiere ſur un certain point, qu'une autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même temps toute cette lumiere luy ſervira beaucoup moins par le mauvais uſage qu'elle en fait, que ſi elle avoit obtenu par ſes prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien uzer.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choſes, ſont encore ſujets à s'attacher à leur propre jugement : parce que l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empeſche d'étendre aſſez la veuë de leur eſprit, pour former un jugement équitable, qui dépend de la comparaiſon des diverſes raiſons. Ils ſe rempliſſent tellement d'une raiſon, qu'ils ne donnent plus d'entrée à tou-

tes les autres. Et ils reſſemblent proprement à ceux qui ſont trop prés des objets, & qui ne voyent ainſi que ce qui eſt preciſement devant eux.

C'eſt par pluſieurs de ces raiſons que les femmes, & particulierement celles qui ont beaucoup d'eſprit, ſont ſujettes à eſtre fort arreſtées à leur ſens. Car elles ont d'ordinaire un eſprit d'imagination, c'eſt à dire plus vif qu'étendu ; & ainſi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & conſiderent fort peu le reſte. Elles parlent bien & facilement, & par là elles attirent la créance & l'eſtime. Elles ont de la moderation, & elles ſont exactes dans les actions de pieté. De ſorte que tout contribuë à leur faire eſtimer leurs propres penſées, parce que rien ne les porte à s'en défier.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richeſſes, la puiſſance, l'autorité, les rend inſenſiblement plus attachez à leurs ſentimens, tant par la complaiſance & la créance que ces choſes leur attirent, que parce qu'ils ſont moins accoûtumez à la contradiction ; ce qui les y rend plus délicats. Comme on

ne

ne les avertit pas ſouvent qu'ils ſe trompent, ils s'accoûtument à croire qu'ils ne ſe trompent point, & ils ſont ſurpris lorſqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y ſont ſujets comme les autres.

Ce ſeroit à la verité abuſer de ces obſervations generales, que d'en prendre ſujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuſe, à ceux en qui l'on remarque les qualitez qui ſont capables de la produire, parce qu'elles ne la produiſent pas neceſſairement. Ainſi l'uſage qu'on en doit faire, n'eſt pas de ſoupçonner, ou de condamner perſonne en particulier ſur ces ſignes incertains ; mais ſeulement de conclure que quand on traite avec des perſonnes, qui par leur eſtat, ou par la qualité de leur eſprit, peuvent avoir ce défaut, ſoit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il eſt toûjours utile de ſe tenir davantage ſur ſes gardes, pour ne pas choquer, ſans de grandes raiſons, leurs opinions & leurs ſentimens. Car cette precaution ne ſçauroit jamais nuire, & elle peut eſtre tres-utile en de certaines rencontres.

CHAPITRE VI.

Quelles ſont les opinions qu'il eſt plus dangereux de choquer.

MAIS il faut remarquer que comme il y a des perſonnes qu'il eſt plus dangereux de contredire que d'autres ; il y a auſſi certaines opinions auſquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce ſont celles qui ne ſont pas particulieres à une ſeule perſonne du lieu où l'on vit, mais qui y ſont établies par une approbation univerſelle. Car en choquant ces ſortes d'opinions, il ſemble qu'on ſe veüille élever au deſſus de tous les autres ; & l'on donne lieu à tous ceux qui en ſont prevenus, de s'y intereſſer avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croyent ne s'intereſſer pas pour leurs propres ſentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle eſt infiniment plus vive, & plus agiſſante, lorſqu'elle a un pretexte honneſte pour ſe couvrir, & qu'elle ſe peut déguiſer à elle-même ſous le pretexte

du zele que l'on doit avoir pour ſes ſuperieurs, & pour le corps dont on fait partie.

Cette remarque eſt d'une extréme importance pour la conſervation de la paix. Et pour en penetrer l'étenduë, il faut ajoûter qu'en tout corps & en toute ſocieté, il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui ſont formées par le jugement de ceux qui y poſſedent la créance, & dont l'autorité domine ſur les eſprits. Souvent ceux qui les propoſent, y ont peu d'attache, parce qu'elles leur paroiſſent à eux-mêmes peu claires ; mais cela n'empeſche pas que les inferieurs recevant ces maximes ſans examen, & par la voye de la ſimple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, & que faiſant d'ordinaire conſiſter leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce ſoit, ils ne s'élevent avec zele contre ceux qui les contrediſent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquesfois des choſes ſpeculatives & des queſtions de doctrine. On eſtime en quelques lieux une ſorte de Philoſophie, en d'autres une autre. Il y en a où toutes les opinions

ſeveres ſont bien reçuës, & d'autres où elles ſont toutes ſuſpectes. Quelquesfois elles regardent l'eſtime que l'on doit faire de certaines perſonnes, & principalement de celles qui ſont de la ſocieté même, parce que ceux qui y regnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place ſelon la maniere dont ils les traittent, ou dont ils en parlent. Et cette place leur eſt confirmée par la multitude qui autoriſe le jugement des Superieurs, & qui eſt toûjours preſte de le défendre.

Or comme ces jugemens peuvent eſtre faux & exceſſifs, il peut arriver que des particuliers de cette ſocieté même ne les approuvent pas, & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en uſent avec bien de la diſcretion, & qu'ils n'apportent de grandes precautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent par la diverſité de leurs ſentimens, il eſt difficile qu'ils ne ſe faſſent condamner de préſomption & de temerité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront témoigné de leurs ſentimens beaucoup au delà de leur penſée, en les accuſant de mépriſer abſolument ceux dont

ils n'auroient pas toute l'eſtime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconveniens : & beaucoup d'autres dans leſquels on peut tomber en combattant les opinions receuës ; il faut en quelque lieu, & en quelque ſocieté que l'on ſoit, ſe faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y poſſede afin d'y avoir tous les égards que la charité & la verité peuvent permettre.

Il ſe peut faire que pluſieurs de ces opinions ſoient fauſſes, & que pluſieurs de ces rangs ſoient mal donnez : mais le premier ſoin que l'on doit avoir, eſt de ſe défier de ſoy-même dans ce poinct. Car s'il y a dans les hommes une foibleſſe naturelle qui les diſpoſe à ſe laiſſer entraîner ſans examen par l'impreſſion d'autruy ; il y a auſſi une malignité naturelle qui les porte à contredire les ſentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de reputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre ; parce qu'il eſt plus contraire à la ſocieté, & qu'il marque une plus grande corruption

dans le cœur & dans l'eſprit ; de ſorte que pour y reſiſter, il faut autant que l'on peut, favoriſer les opinions des autres, eſtre bien aiſe de les pouvoir approuver, & prendre même pour un prejugé de leur verité de ce qu'elles ſont receuës.

CHAPITRE VII.

L'impatience qui porte à contredire les autres, eſt un défaut conſiderable. Qu'on n'eſt pas obligé de contredire toutes les fauſſes opinions. Qu'il faut avoir une retenuë generale & ſe paſſer de confident, ce qui eſt difficile à l'amour propre.

L'IMPATIENCE qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient que de ce que nous ne ſouffrons qu'avec peine qu'ils ayent des ſentimens differens des noſtres. C'eſt parce que ces ſentimens ſont contraires à noſtre ſens, qu'ils nous bleſſent, & non pas parce qu'ils ſont contraires à la verité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que

nous contrediſons, nous prendrions d'autres meſures & d'autres voyes. Nous ne voulons que les aſſujettir à nos opinions & nous élever au deſſus d'eux : ou plûtoſt nous voulons tirer en les contrediſant une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait en choquant noſtre ſens. De ſorte qu'il y a tout enſemble dans ce procedé, & de l'orgueil qui nous cauſe ce dépit, & du défaut de charité qui nous porte à nous en venger par une contradiction indiſcrette, & de l'hypocriſie qui nous fait couvrir tous ces ſentimens corrompus du pretexte de l'amour de la verité & du deſir charitable de des-abuſer les autres ; au lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous ſatisfaire nous-mêmes. Et ainſi on nous peut tres-juſtement appliquer ce que dit le Sage, que les avertiſſemens que donne un homme qui veut faire injure, ſont faux & trompeurs. *Eſt correptio mendax in ore contumelioſi.* Ce n'eſt pas qu'il diſe toûjours des choſes fauſſes : mais c'eſt qu'en voulant paroiſtre avoir le deſſein de nous ſervir en nous corrigeant de quelque dé-

faut, il n'a que le deſſein de déplaire & d'inſulter.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever ſans diſcernement contre tout ce qui nous paroiſt faux, comme un défaut tres-conſiderable, & qui eſt ſouvent beaucoup plus grand que l'erreur pretenduë dont nous voudrions délivrer les autres. Ainſi comme nous nous devons à nous-mêmes la premiere charité ; noſtre premier ſoin doit eſtre de travailler ſur nous-mêmes, & de tâcher de mettre noſtre eſprit en eſtat de ſupporter ſans émotion les opinions des autres qui nous paroiſſent fauſſes, afin de ne les combattre jamais que dans le deſir de leur eſtre utiles.

Or ſi nous n'avions que cet unique deſir, nous reconnoiſtrions ſans peine, qu'encore que toute erreur ſoit un mal, il y en a neanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire ; parce que le remede ſeroit ſouvent pire que le mal : & que s'attachant à ces petits maux, on ſe mettroit hors d'eſtat de remedier à ceux qui ſont vrayement importans.

C'eſt pourquoy, encore que JESUS-CHRIST, fuſt plein de toute verité, comme dit Saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'oſter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu, & les moyens de leur ſalut. Il ſçavoit tous leurs égaremens dans les choſes de la nature. Il connoiſſoit mieux que perſonne, en quoy conſiſtoit la veritable eloquence. La verité de tous les évenemens paſſez luy eſtoit parfaitement connuë. Cependant il n'a point donné charge à ſes Apoſtres, ny de combatre les erreurs des hommes dans la Phyſique, ny de leur apprendre à bien parler, ny de les des-abuſer d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs hiſtoires eſtoient remplies.

Nous ne ſommes pas obligez d'étre plus charitables que les Apoſtres. Et ainſi lorſque nous appercevons, qu'en contrediſant certaines opinions qui ne regardent que des choſes humaines, nous choquons pluſieurs perſonnes, nous les aigriſſons, nous les portons à faire des jugemens temeraires & injuſtes; non ſeulement nous pouvons nous diſpenſer de combattre

ces opinions, mais même nous y ſommes ſouvent obligez par la loy de la charité.

Mais en pratiquant cette retenuë, il faut qu'elle ſoit entiere, & il ne ſe faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on ſe croit obligé de ménager. Il ne faut faire confidence à perſonne des ſentimens que l'on a d'eux, parce que cela ne ſert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a ſouvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on penſe des perſonnes qui ont du credit & de l'autorité dans un corps, & qui regnent ſur les eſprits, que de le dire à eux-mêmes; parce que ceux à qui l'on s'ouvre ayant ſouvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en ſont plus bleſſez que ceux mêmes de qui on parle ne le ſeroient: & enfin parce qu'il n'y a preſque point de perſonnes vraiment ſecretes, que tout ce qu'on dit des autres, leur eſt rapporté, & encore d'une maniere qui les picque plus qu'ils ne le ſeroient de la choſe même. Et ainſi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconveniens,

qu'en gardant preſque une retenuë generale à l'égard de tout le monde.

Cette precaution eſt tres neceſſaire, mais elle eſt difficile; car ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſe paſſer de confident, quand on des-aprouve quelque choſe dans le cœur, & qu'on ſe croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour propre cherche naturellement cette décharge, & on eſt bien aiſe au moins d'avoir un témoin de ſa retenuë. Cette vapeur maligne, qui porte à contredire ce qui nous choque, eſtant enfermée dans un eſprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en ſortir : & ſouvent le dépit qu'elle cauſe, s'augmente par la violence que l'on ſe fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens ſont vifs, plus nous devons en conclure que nous ſommes obligez de les reprimer, & que ce n'eſt pas à nous à nous méler de la conduite des autres, lorſque nous avons tant de beſoin de travailler ſur nous mêmes.

Ainſi en reſiſtant à cette envie de parler des défauts d'autruy, lors que la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous

reconnoiſtrons dans la ſuitte que nous n'avions pas tout à fait raiſon, ou que nous trouverons le temps de nous en ouvrir avec fruit : & par là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *Bonus ſenſus uſque ad tempus abſcondet verba illius, & labia multorum enarrabunt ſenſum illius* : Ou quand ny l'un ny l'autre n'arriveroit, nous joüirons toûjours du bien de la paix, & nous pourrons juſtement eſperer la recompenſe de cette retenuë, dont nous nous ſerions privez en nous abandonnant à nos paſſions.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire.

S'Il faut avoir égard, comme j'ay dit, à la qualité, à l'eſprit, & à l'eſtat de perſonnes, quand il s'agit de les contredire ; il en faut encore plus avoir à ſoy-même, & à l'état où l'on eſt dans leur eſprit. Car puis qu'il ne faut combattre les opinions des

autres, que dans le deſſein de leur procurer quelque avantage, il faut voir ſi l'on eſt en eſtat d'y reüſſir : Et comme ce ne peut eſtre qu'en les perſuadant, & qu'il n'y a que deux moyens de perſuader, qui ſont l'autorité & la raiſon, il faut bien connoiſtre ce que l'on peut par l'un & par l'autre.

Le plus foible eſt ſans doute celuy de la raiſon ; & ceux qui n'ont que celuy-là à employer, n'en peuvent pas eſperer un grand ſuccez, la pluſpart des gens ne ſe conduiſant que par autorité. C'eſt donc ſur quoy il faut particulierement s'examiner : & ſi nous ſentons que nous n'ayons pas le credit & l'eſtime neceſſaire pour faire bien recevoir nos avertiſſemens, nous devons croire ordinairement que Dieu nous diſpenſe de dire ce que nous penſons ſur les choſes qui nous paroiſſent blâmables, & que ce qu'il demande de nous en cette occaſion c'eſt la retenuë & le ſilence. En ſuivant une autre conduite, on ne fait que ſe décrier, & ſe commettre ſans profiter à perſonne, & troubler la paix des autres, & la ſienne propre.

L'avis que Platon donne de ne pretendre reformer & établir dans les Republiques que ce qu'on ſe ſent en eſtat de faire approuver à ceux qui la compoſent : *Tantum contendere in republica, quantum probare civibus tuis poſſis*; Ne regarde donc pas ſeulement les eſtats, mais toutes les ſocietez particulieres ; & ce n'eſt pas ſeulement la penſée d'un Payen, mais une verité, & une regle Chreſtienne qui a eſté enſeignée par ſaint Auguſtin, comme abſolument neceſſaire au gouvernement de l'Egliſe. *Le vray Pacifique*, dit ce Saint, *eſt celuy qui corrige ce qu'il peut des des-ordres qu'il connoiſt, & qui des-aprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger, ne laiſſe pas de les ſupporter avec une fermeté inébranlable.* Que ſi ce Pere preſcrit cette conduite à ceux mêmes qui ſont chargez du gouvernement de l'Egliſe ; & s'il veut que la paix ſoit leur principal objet, & qu'ils tolerent une infinité de choſes, de peur de la troubler ; combien eſt-elle plus neceſſaire à ceux qui ne ſont chargez de rien ; & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chreſtiens, de

contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres ?

Car comme c'eſt une ſedition dans un eſtat politique d'en vouloir reformer les des-ordres, lors que l'on n'y eſt pas dans un rang qui en donne le droit : c'eſt auſſi une eſpece de ſedition dans les ſocietez, lors que les particuliers qui n'y ont pas d'autorité, s'élevent contre les ſentimens qui y ſont eſtablis, & que par leur oppoſition, ils troublent la paix de tout ce corps : ce qui ne ſe doit neanmoins entendre que des des-ordres qu'on peut tolerer, & qui ne ſont pas ſi conſiderables que le trouble que l'on cauſeroit, en s'y oppoſant. Car il y en a de tels, qu'il eſt abſolument neceſſaire aux particuliers mêmes de s'y oppoſer. Mais ce n'eſt pas de ceux-là dont nous parlons preſentement.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut éviter certains défauts en contrediſant les autres.

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons propoſées juſques à faire generalement ſcrupule dans la converſation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce ſeroit détruire la ſocieté au lieu de la conſerver ; parce que cette contrainte ſeroit trop geénante, & que chacun aimeroit mieux ſe tenir en ſon particulier. Il faut donc reduire cette reſerve aux choſes plus eſſentielles, & auſquelles on voit que les gens prennent plus d'intereſt ; & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle ſorte, qu'il ſeroit impoſſible qu'ils s'en offençaſſent. Et c'eſt à quoy il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant même ſubſiſter, ſi l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'eſt pas du ſentiment des autres.

Ainſi c'eſt une choſe tres-utile, que d'étudier avec ſoin comment on peut propoſer ſes ſentimens d'une maniere ſi douce, ſi retenuë, & ſi agreable, que perſonne ne s'en puiſſe choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions auſſi bien qu'eux,, ſi la charité eſtoit auſſi agiſſante en nous, que la cupidité l'eſt en eux, & qu'elle nous fiſt autant apprehender de bleſſer nos freres, que nous devons regarder comme nos ſuperieurs dans le royaume de JESUS-CHRIST, qu'ils apprehendent de bleſſer ceux qu'ils ont intereſt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique eſt ſi importante, & ſi neceſſaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un ſoin particulier de s'y exercer. Car ſouvent ce ne ſont pas tant nos ſentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, preſomptueuſe, paſſionnée, mépriſante, inſultante avec laquelle nous les propoſons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement,

& avec humilité, & regarder les fautes que l'on y fait comme tres-conſiderables.

Il eſt difficile de renfermer dans des regles & des preceptes particuliers, toutes les diverſes manieres de contredire les opinions des autres ſans les bleſſer. Ce ſont les circonſtances qui les font naiſtre, & la crainte charitable de choquer nos freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts generaux qu'il faut avoir en veuë d'éviter, & qui ſont les ſources ordinaires de ces mauvaiſes manieres. Le premier eſt l'aſcendant, c'eſt à dire une maniere imperieuſe de dire ſes ſentimens, que peu de gens peuvent ſouffrir; tant parce qu'elle repreſente l'image d'une ame fiere, & hautaine, dont on a naturellement de l'averſion; que parce qu'il ſemble que l'on veüille dominer ſur les eſprits & s'en rendre le maiſtre. On connoiſt aſſez cet air: & il faut que chacun obſerve en particulier ce qui le donne.

C'eſt par exemple une eſpece d'aſcendant que de faire paroiſtre du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'eſt

comme accuſer ceux à qui l'on parle, ou d'une ſtupidité, qui fait qu'ils ne ſçauroient entrer dans nos raiſons, ou d'une opiniâtreté qui les empeſche de s'y rendre. Nous devons eſtre perſuadez au contraire, que ceux qui ne ſont pas convaincus par nos raiſons, ne doivent pas eſtre ébranlez par nos reproches; puiſque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent ſeulement que nous preferons noſtre jugement au leur, & que nous ne nous ſoucions pas de les bleſſer.

C'eſt encore un fort grand défaut que de parler d'un air deciſif, comme ſi ce qu'on dit, ne pouvoit eſtre raiſonnablement conteſté. Car ou l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, en leur faiſant ſentir qu'ils conteſtent une choſe indubitable : ou en faiſant paroiſtre qu'on leur veut oſter la liberté de l'examiner, & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroiſt une domination injuſte.

C'eſt pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur preſcrivoit d'aſſaiſonner tous leurs diſcours par le ſel du doute

oppoſé à cet air dogmatique & deciſif. *Omnis ſermo veſter dubitationis ſale ſit conditus* ; parce qu'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoiſſance ſi claire de la verité, qu'elle ne laiſſaſt aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, témoignent non ſeulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent ; mais auſſi qu'ils ne veulent pas qu'on en puiſſe douter. Or c'eſt trop exiger des autres, & s'attribuer trop à ſoy-même. Chacun veut eſtre juge de ſes opinions, & ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces perſonnes gagnent donc par là, eſt que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raiſons de douter de ce qu'ils diſent, parce que cette maniere de parler excite un deſir ſecret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils propoſent avec tant d'aſſeurance, n'eſt pas certain, ou ne l'eſt pas au point qu'ils ſe l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ſes opinions, eſt un défaut different de ceux que je viens de marquer, qui

ſont comparables avec la froideur. Celuy-cy fait croire que non ſeulement on eſt attaché à ſes ſentimens par perſuaſion, mais auſſi par paſſion, ce qui ſert à pluſieurs de prejugé de la fauſſeté de ces ſentimens ? & leur fait une impreſſion toute contraire à celle que l'on pretend. Car le ſeul ſoupçon qu'on a plûtoſt embraſſé une opinion par paſſion que par lumiere, la leur rend ſuſpecte. Ils y reſiſtent comme à une injuſte violence qu'on leur veut faire, en pretendant leur faire entrer par force les choſes dans l'eſprit, & ſouvent même prenant ces marques de paſſion pour des eſpeces d'injures, ils ſe portent à ſe deffendre avec la même chaleur qu'ils ſont attaquez.

C'eſt un défaut ſi viſible que de s'emporter dans la diſpute à des termes injurieux & mépriſans, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en avertir. Mais il eſt bon de remarquer qu'il y a de certaines rudeſſes, & de certaines incivilitez, qui tiennent du mépris, quoy qu'elles puiſſent venir d'un autre principe. C'eſt bien aſſez qu'on perſuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils ſe trompent, ſans leur faire en-

core ſentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raiſon. Et le changement d'opinion où on les veut reduire, eſt aſſez dur à la nature, ſans y ajouſter encore de nouvelles duretez. Ces termes ne peuvent eſtre bons que dans des refutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus deſſein de perſuader ceux qui les liſent, du peu de lumiere de celuy qu'on refute, que de l'en perſuader luy-même.

Enfin la ſechereſſe, qui ne conſiſte pas tant dans la dureté des termes, que dans le défaut de certains adouciſſemens, choque auſſi pour l'ordinaire ; parce qu'elle enferme quelque ſorte d'indifference & de mépris. Car elle laiſſe la playe que la contradiction fait, ſans aucun remede, qui en puiſſe diminuër la douleur. Or ce n'eſt pas avoir aſſez d'égard pour les hommes, que leur faire quelque peine ſans la reſſentir, & ſans eſſayer de l'adoucir : & c'eſt ce que la ſechereſſe ne fait point ; parce qu'elle conſiſte proprement à ne le point faire, & à dire durement les choſes dures. On ménage ceux que l'on aime, &

que l'on eſtime, & ainſi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ny amitié, ny eſtime pour eux.

CHAPITRE X.

Qui ſont ceux qui ſont les plus obligez d'éviter les défauts cy-deſſus marquez. Qu'il faut regler ſon interieur auſſi bien que ſon exterieur pour ne pas choquer ceux avec qui on vit.

IL n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marquez. Mais il y en a qui y ſont encore plus obligez que les autres : parce qu'il y en a en qui ils ſont plus choquants & plus viſibles. L'aſcendant, par exemple, n'eſt pas un ſi grand défaut dans un ſuperieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inferieur, un jeune-homme, un homme de peu de conſideration. On en peut dire autant des autres défauts, parce qu'ils bleſſent moins en effet, quand ils ſe trouvent dans des perſonnes con-

ſiderables, & qui ont authorité. Car dans celles-là on les confond preſque avec une juſte confiance que leur dignité leur donne : & ils en paroiſſent dautant moins. Mais ils ſont extraordinairement choquans dans les perſonnes du commun, de qui l'on attend un air modeſte & retenu.

Les ſçavans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement de toutes choſes ; mais ils ſe trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la ſcience veritable, mais à la ſcience reconnuë. Si la noſtre n'eſt pas dans ce rang, c'eſt comme ſi elle n'eſtoit point à l'égard des autres : & ainſi elle ne nous donne aucun droit de parler deciſivement : puis que tout ce que nous diſons, doit toûjours eſtre proportionné à l'eſprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'eſtime & de la creance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec authorité & deciſivement, il faut avoir la ſcience, & la creance tout enſemble : & l'on choque preſque toûjours les gens, ſi

l'on

l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'enſuit de là que les gens de mauvaiſe mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelques habiles qu'ils ſoient, ſont plus obligez que les autres de parler modeſtement, & d'éviter l'air d'aſcendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un merite fort extraordinaire, il eſt bien rare qu'ils s'attirent du réſpect. On les regarde preſque toûjours avec quelque ſorte de mépris : parce que ces défauts frappent les ſens & entraînent l'imagination, & que peu de gens ſont touchez des qualitez ſpirituelles, & ſont même capables de les diſcerner.

On doit conclure de ces remarques que les principaux moyens pour ne point bleſſer les hommes, ſe reduiſent au ſilence & à la modeſtie ; c'eſt à dire à la ſuppreſſion des ſentimens qui pourroient choquer, lorſque l'utilité n'eſt pas aſſez grande pour s'y expoſer : & à garder tant de meſures, quand on eſt obligé de les faire paroiſtre, qu'on en oſte autant qu'il eſt

poſſible ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne reüſſira jamais dans la pratique de ces regles, ſi l'on ne travaille que ſur l'exterieur, & que l'on ne tâche de reformer l'interieur même. Car c'eſt le cœur qui regle nos paroles; ſelon le Sage, *Cor ſapiens erudiet os ejus.* Il faut donc tâcher d'acquerir cette ſageſſe & cette humilité du cœur, en gemiſſant devant Dieu, des mouvemens d'orgueil que l'on reſſent; en luy demandant ſans ceſſe la grace de les reprimer; & en tâchant d'entrer dans les diſpoſitions dont cette retenuë eſt une ſuitte naturelle, & qui la produiſent ſans peine, lorſque nous y ſommes bien eſtablis.

Il faut pour cela tâcher d'eſtre vivement touché du danger où l'on s'expoſe en bleſſant les autres par ſon indiſcretion. Car les playes des ames ont cela de commun avec celles du corps, que quoy qu'elles ne ſoient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir ſi on les irrite, & les envenime. La gangrene ſe peut mettre à la moindre égratignure, ſi des humeurs malignes ſe jettent ſur

la partie bleſſée. Ainſi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un, par une contradiction imprudente, peut eſtre cauſe de ſa mort ſpirituelle, & de la noſtre : parce que ce ſera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter dans la ſuitte, juſque à éteindre la charité en luy & en nous. Ce refroidiſſement le diſpoſera à prendre en mauvaiſe part d'autres paroles qu'il auroit ſouffertes ſans peine, s'il n'avoit point eu le cœur aigri ; il en ſera moins retenu à noſtre égard, & il nous portera peut-eſtre à luy parler encore plus durement en l'autres occaſions ; les occaſions mêmes deviendront plus frequentes, & a froideur ſe changeant en haine, banira entierement la charité.

Non ſeulement ces accidens ſont poſſibles, mais ils ſont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiez & les haines qui tuent l'ame, n'ayent eſté precedées, & ne ſoient même attachées à ces petits refroidiſſemens que les indiſcretions produiſent. C'eſt pourquoy je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant d'inſtance à Dieu qu'il imprime un ca-

chet ſur ſes lévres : *Super labia mea ſignaculum certum*, de peur que ſa langue ne le perdiſt : *Ne lingua mea me perdat* : & je comprens aiſément qu'il demandoit à Dïeu par là qu'il n'en ſortît aucune parole ſans ſon ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un ſceau ſans l'ordre de celuy qui l'y a mis. C'eſt à dire qu'il deſiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude ſur toutes ſes paroles, qu'il n'y en euſt aucune qui ne fuſt reglée ſelon les loix de Dieu, qui ſont les mêmes que celles de la charité : parce que ſi l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent viſiblement & groſſierement, il eſt impoſſible qu'il n'en échappe beaucoup d'autres, qui produiſent de tres-mauvais effets.

C'eſt donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non ſeulement ils marchent toûjours vers une éternité de bonheur ou de malheur : mais chaque démarche, chaque action, chaque parole les determine ſouvent à l'un ou à l'autre de ces deux eſtats : leur ſalut ou leur perte y peuvent eſtre attachées, quoy qu'elles ne paroiſſent d'aucune con-

ſequence. Nous ſommes tous ſur le bord d'un precipice, & ſouvent il ne faut que le moindre faux pas pour nous y faire tomber. Une parole indiſcrette fait d'abord ſortir l'eſprit de ſon aſſiette, & noſtre propre poids eſt capable de l'entraîner en ſuitte juſques dans l'abyſme.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut reſpecter les hommes & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les menager. Que c'eſt un bien que de n'avoir ny authorité ny creance.

MAIS il ne ſuffit pas de ménager les hommes, il les faut encore reſpecter ; n'y ayant rien qui nous puiſſe plus éloigner de les bleſſer, que ce reſpect interieur que nous aurons pour eux. Les ſerviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maiſtres, ny les courtiſans à ne point choquer les Rois, parce que la diſpoſition interieure d'aſſujettiſſement où ils ſont, appaiſe l'aigreur de

leurs ſentimens, & regle inſenſiblement leurs paroles. Nous ſerions au même eſtat à l'égard de tous les Chreſtiens, ſi nous les regardions tous comme nos ſuperieurs, & comme nos maiſtres, ainſi que ſaint Paul nous l'ordonne ſi nous conſiderions JESUS-CHRIST en eux; ſi nous nous ſouvenions, qu'il les a mis en ſa place; & ſi au lieu d'appliquer noſtre eſprit à leurs défauts, nous nous appliquions aux ſujets que nous avons de les eſtimer & de les preferer à nous.

Sur tout il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au ſilence, à la retenuë, à la modeſtie dans les paroles, comme une neceſſité dure & fâcheuſe: mais de la conſiderer au contraire comme heureuſe, favorable & avantageuſe, parce qu'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui eſt le plus grand bonheur des Chreſtiens. C'eſt ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme par exemple le manque d'autorité, & tous les défauts naturels qui l'attirent. Car il eſt vray d'une part que ceux qui n'ont pas d'autori-

té ny de creance, ſont obligez de parler avec plus de modeſtie & plus d'égard que les autres, quelque ſcience & quelque lumiere qu'ils ayent : mais il eſt vray auſſi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'eſt pas un petit danger que d'eſtre maiſtre des eſprits, & de leur donner le branſle, & les impreſſions que l'on veut : parce qu'il arrive de là qu'on leur communique toutes les fauſſetez dont on eſt prévenu, & tous les jugemens temeraires que l'on forme. Au lieu que ceux qui ne ſont pas en cet eſtat, ſont exempts de ce peril, & que s'ils ſe trompent, ils ne ſe trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voyent point de plus dans ceux qui les environnent ces jugemens avantageux à leur égard, qui ſont la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en ſont moins portez à s'attacher eux-mêmes aux hommes, & ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions.

Ce n'eſt pas qu'il faille rechercher directemenr cette privation d'autorité

& de creance, & que nous n'ayons ſujet de nous humilier, quand c'eſt par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque ſorte qu'elle arrive, ſi nous ne ſommes pas obligez d'en aimer la cauſe, il faut pourtant reconnoiſtre que les effets en ſont favorables : puis que cet eſtat nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exempte de prendre part à beaucoup de choſes dangereuſes ; & que nous obligeant à une extrême moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de perils. Il eſt vray qu'il nous prive auſſi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargez plus particulierement de noſtre ſalut que de celuy de nos freres, il ſemble qu'il y ait plus de ſujet de deſirer cet eſtat que de s'en affliger, & que ceux qui y ſont reduits, de quelque maniere que cela ſoit arrivé, ont raiſon de dire à Dieu avec confiance & avec joye : *Bonum mihi quia humiliaſti me, ut diſcam juſtificationes tuas.*

CHAPITRE XII.

Que quoy que le depit que les hommes ont quand on s'oppoſe à leurs paſſions ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y expoſer. Trois ſortes de paſſions, juſtes, indifferentes, injuſtes. Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions injuſtes.

CE que nous avons dit des moyens de ne point bleſſer les hommes en contrediſant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle ſorte il les faut ménager dans leurs paſſions, puiſque ces opinions mêmes en ſont partie, & qu'ils ne ſe piquent quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment, & qu'ils y ſont attachez par paſſion.

Ce dépit qu'ils reſſentent quand on s'oppoſe à leurs deſirs, vient de la même ſource, que celuy qu'ils ont quand on contredit leur ſentiment; c'eſt à dire d'une tyrannie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer

ſur tous les hommes & les aſſujettir à leurs volontez. Mais parce qu'elle paroiſt trop déraiſonnable quand elle ſe montre à découvert, l'amour propre a ſoin de la déguizer en couvrant les paſſions d'un voile de juſtice, & en leur perſuadant que l'oppoſition qu'ils y trouvent, ne les offenſe, que parce qu'elle eſt injuſte & contraire à la raiſon.

Mais encore que ce ſentiment ſoit injuſte & qu'on ne duſt pas l'avoir, il n'eſt pas juſte neanmoins de ſe mettre au hazard de l'exciter par ſon indiſcretion : & il peut ſouvent arriver, que comme celuy qui s'offenſe de ce que l'on ne ſuit pas ſes inclinations, a tort ; celuy qui ne les ſuit pas, en a encore davantage : parce qu'il manque à quelque devoir à quoy la raiſon l'obligeoit, & qu'il eſt cauſe des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le reſſentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parce qu'autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui ſont contraires à la tranquillité de l'eſprit, & à la charité,

& par conſequent à l'eſtat d'une vie vraiement chreſtienne.

Or il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas icy le moyen de plaire aux hommes, mais ſeulement celuy de ne leur pas déplaire, & de ne nous pas attirer leur averſion : parce que cela ſuffit à la paix dont nous parlons. Il eſt vray qu'en gagnant leur affection, on y reüſſit mieux : mais ſouvent cette affection coûte trop à acquerir. Il faut ſe contenter de ne pas ſe faire haïr, & d'éviter les reproches & les plaintes. Et c'eſt ce que l'on ne peut faire, qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les ſuivant autant que la juſtice, ou l'exige ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeller juſtes, d'autres indifferentes, & d'autres injuſtes. Il ne faut jamais contenter poſitivement celles qui ſont injuſtes : mais il n'eſt pas toûjours neceſſaire de s'y oppoſer. Lors qu'on le fait il faut toûjours comparer le bien & le mal, & voir ſi l'on a ſujet d'eſperer un plus grand bien de cette oppoſition, que le mal qu'elle pourra cauſer. Car on peut ap-

pliquer à toutes ſortes de gens la regle que ſaint Auguſtin donne pour reprendre les Grands du monde : *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la reprehenſion, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'eſt le bien qu'on leur veut procurer, c'eſt alors un conſeil de charité de ne les pas reprendre & non pas un pretexte de la cupidité.* Au reſte il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit beſoin de peu de vertu pour ſouffrir ainſi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger ; & que la liberté qui fait reprendre fortement les des-ordres, ſoit plus rare & plus difficile que la diſpoſition d'une perſonne qui en gémit devant Dieu ; qui ſe fait violence pour n'en rien témoigner ; & qui bien loin d'en mépriſer les autres, s'en ſert pour s'humilier ſoy-même par la vûë de la miſere commune des hommes. Car cette diſpoſition enferme en même temps la pratique de la mortification, en reprimant l'impetuoſité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'eſt pas en eſtat de corriger ; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de noſtre

propre corruption ; & celle de la charité, en nous faiſant ſupporter patiemment les défauts du prochain.

Enfin on reſiſte par là à l'un des grands défauts des hommes, qui eſt que leurs paſſions ſe meſlent par tout, & que c'eſt par là qu'ils choiſiſſent pour l'ordinaire juſques aux vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit ſe contenter de ſouffrir, & ſe contentent de ſouffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-mêmes : & ils veulent ne s'appliquer qu'à eux-mêmes, lorſque Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'eſprit, ils abandonnent tout : au lieu de voir que cette impuiſſance où Dieu les met, à l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres, qui ſeroient d'autant plus agreables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'eſt encore une faute que l'on peut commettre ſur ce ſujet, de prendre la

charge de s'oppoſer aux paſſions même les plus injuſtes, lors que d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous : parce qu'il eſt viſible que cet empreſſement vient d'une eſpece de malignité qui ſe plaiſt à incommoder. Car il s'en meſle dans les reprehenſions juſtes, auſſi bien que dans les injuſtes ; & elle eſt même bien aiſe d'avoir des pretextes juſtes de s'oppoſer aux autres : parce que ceux qu'elle contriſte, le ſont d'autant plus qu'ils l'ont mieux merité.

Cette même regle oblige de prendre les voyes les moins choquantes & les plus douces, quand on eſt obligé de faire quelque action des-agreable au prochain ; & il ne faut pas ſe croire exempt de faute, lors qu'on ſe contente d'avoir raiſon dans le fond, & que l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choſes ; que l'on ne prend aucun ſoin d'en diminuer l'amertume, & de perſuader à ceux dont on traverſe les paſſions, que c'eſt par neceſſité que l'on s'y porte, & non par inclination.

CHAPITRE XIII.

Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions indifferentes & juſtes des autres.

J'Appelle paſſions indifferentes celles dont les objets n'eſtant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient eſtre recherchez ſans paſſion & par raiſon, quoy que peut-eſtre on les recherche avec une attache vicieuſe. Or dans ces ſortes de choſes nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne ſommes pas leurs juges ; & il faut une évidence entiere, pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne ſçavons pas même ſi ces attaches ne leur ſont point neceſſaires ; puis qu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des eſtats dangereux, ſi on les ſeparoit tout d'un coup de toutes les choſes auſquelles ils ont de l'attache. De plus ces ſortes d'attaches ſe doivent détruire avec prudence, &

circonſpection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin il eſt ſouvent à craindre que nous ne leur faſſions plus de mal, par l'aigreur que nous leur cauſons, en nous oppoſant indiſcretement à ces paſſions que l'on appelle innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiſcretion à parler fortement contre l'excés de la propreté devant les perſonnes qui y ont de l'attache, contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment : contre les vers & la poëſie devant ceux qui s'en meſlent ; ces ſortes d'avertiſſemens ſont des eſpeces de remedes. Ils ont leur amertume, leur des-agréement & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes precautions que les Medecins diſpenſent les leurs ; & c'eſt agir en empirique ignorant que de les propoſer à tout le monde ſans diſcernement.

Il ſuffit pour ſe rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on les ſoupçonne d'y avoir de l'attache,

de ne pas voir clairement qu'on leur ſoit utile en s'y oppoſant. Il faut de la lumiere & de l'adreſſe pour entreprendre de les guerir : mais le défaut de l'une ou de l'autre ſuffit pour ſe rendre à leurs deſirs dans les choſes qui ne ſont pas mauvaiſes d'elles-mêmes. Car alors on a droit de regler ſes actions par la loy generale de la charité, qui nous doit rendre diſpoſez à obliger & à ſervir tout le monde. Et l'utilité d'acquerir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, ſe rencontrant toûjours dans cette condeſcendance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appelle paſſions juſtes, celles dans leſquelles nous ſommes obligez par quelques loix de ſuivre les autres ; quoy qu'il ne ſoit peut-eſtre pas juſte qu'ils exigent de nous cette déference. Car comme nous ſommes plus obligez de ſatisfaire à nos obligations que de corriger leurs défauts, la raiſon veut que nous nous acquittions avec ſimplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur oſtions ainſi tout ſujet de plainte, ſans nous met-

tre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'envie ou trop d'empreſſement.

Or pour comprendre l'étenduë de ces devoirs, il faut ſçavoir qu'il y a des choſes que nous devons aux hommes ſelon certaines loix de juſtice, que l'on appelle proprement loix ; & d'autres que nous leur devons ſelon de ſimples loix de bien-ſeance, dont l'obligation naiſt du conſentement des hommes qui ſont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'eſt de cette derniere maniere que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilitez eſtablies entre les honneſtes gens, quoy qu'elles ne ſoient point reglées par des loix expreſſes : que nous leur devons certains ſervices ſelon le degré de liaiſon que nous avons avec eux : que nous leur devons une correſpondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en témoignent : car les hommes ont eſtabli toutes ces loix. Il y a de certaines choſes qu'on doit faire pour ceux avec qui on eſt en un certain degré de familiarité, que l'on pourroit refuſer à d'autres,

ſans qu'ils euſſent droit de le trouver mauvais.

Il faut tâcher de ſe rendre exact à tous ces devoirs ; autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures, & l'averſion des hommes. Car il n'eſt pas croyable, combien ceux qui ont peu de vertu, ſont choquez, quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoiſſance & de civilité eſtablis dans le monde. Et combien ces choſes refroidiſſent le peu qu'ils ont de charité. Ce ſont des objets qui les troublent, & qui les irritent toûjours ; & qui détruiſent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voyent en nous, parce que ces défauts qui les bleſſent en particulier, leur ſont infiniment plus ſenſibles que les vertus qui ne les regardent point.

CHAPITRE XIV.

Que la loy eternelle nous oblige à la gratitude.

LA charité nous obligeant à compatir à la foibleſſe de nos freres, & à leur oſter tout ſujet de tentation, nous oblige auſſi à nous acquitter avec ſoin des devoirs que nous avons marquez. Mais ce n'eſt pas la charité ſeulement ; c'eſt la juſtice même, & la loy eternelle qui le preſcrit ; comme il eſt facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'à l'égard des devoirs de civilité à laquelle on peut reduire les autres, dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application, qui ſont des eſpeces de civilité.

La ſource de toute la gratitude que nous devons aux hommes, eſt que comme Dieu ſe ſert de leur miniſtere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps ; ; il veut auſſi que noſtre gratitude remonte à luy par les hommes, & qu'elle embraſſe les inſ-

trumens dont il ſe ſert : Et comme il ſe cache dans ſes bien-faits, & qu'il veut que les hommes en ſoient les cauſes viſibles ; il veut auſſi qu'ils tiennent ſa place pour recevoir exterieurement de nous les effets de la reconnoiſſance que nous luy devons. Ainſi c'eſt violer l'ordre de Dieu, que de ſe vouloir contenter d'eſtre reconnoiſſant envers luy, & de ne l'eſtre point envers ceux dont il s'eſt ſervy pour nous faire ſentir des effets de ſa bonté.

Si donc les hommes ſont attentifs par un mouvement intereſſé à ceux qui leur doivent de la reconnoiſſance ; Dieu l'eſt auſſi, ſelon l'Ecriture, mais par une juſtice toute pure & toute des-intereſſée. Car c'eſt ce que dit le Sage dans ces paroles : *Deus proſpector eſt ejus qui reddit gratiam.* Et il faut ſe ſervir de cette double attention pour exciter la noſtre, & pour tenir nos yeux arreſtez ſur les hommes qui nous demandent ces devoirs, & ſur Dieu qui nous ordonne de les rendre.

Il ne faut pas pretendre s'en exemper par le pretexte du des-intereſſe-

ment, & de la pieté de ceux à qui nous avons obligation, & ſur ce qu'ils n'attendent rien de nous, Car quelques des-intereſſez qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas de voir ce qui leur eſt dû: & il eſt rare qu'ils le ſoient juſques au point de n'avoir aucun reſſentiment, lorſque l'on a peu d'application à s'en acquiter. Outre que s'ils n'en viennent pas juſques aux reproches, il eſt trais-aiſé qu'ils prennent un certain tour qui fait à peu prés le même effet qu'un reſſentiment humain. Ils diſent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler pour ne pas voir que ces perſonnes en uſent mal : mais qu'ils les en diſpenſent de bon cœur. Ainſi en les en diſpenſant, on ne làiſſe pas de blâmer leur procedé, & par là on vient inſenſiblement à les moins aimer, & enfin à leur donner moins de marques d'affection.

Il en eſt de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachez ne laiſſent pas de remarquer quand on y manque : & les autres s'en offenſent effectivement. Quand on n'eſt pas perſuadé par les ſens, qu'on eſt aimé & conſideré, il eſt difficile que le

cour le ſoit, ou qu'il le ſoit vivement. Or c'eſt la civilité qui fait cet effet ſur les ſens & par les ſens ſur l'eſprit: Et ſi l'on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidiſſement qui paſſe ſouvent des ſens juſqu'au cœur.

CHAPITRE XV.

Raiſons fondamentales du devoir de la civilité.

LEs hommes croient qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet ſelon qu'elle ſe pratique dans le monde; mais ils n'en ſçavent pas la raiſon. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celuy que leur donne la coûtume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne ſuffit pas pour aſſervir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la ſource, auſſi bien que dans ce qui regarde la gratitude: Et s'il eſt vray, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de ſi civil, qu'un bon Chreſtien; il faut qu'il

y ait des raiſons divines qui y obligent. Et ce que nous allons dire peut aider à les découvrir.

Il faut conſiderer pour cela que les hommes ſont liez entr'eux par une infinité de beſoins, qui les obligent par neceſſité de vivre en ſocieté; chacun en particulier ne ſe pouvant paſſer des autres : & cette ſocieté eſt conforme à l'ordre de Dieu, puiſqu'il permet ces beſoins pour cette fin. Tout ce qui eſt donc neceſſaire pour la maintenir eſt dans cet ordre, & Dieu le commande en quelque ſorte par cette loy naturelle qui oblige chaque partie à la conſervation de ſon tout. Or il eſt abſolument neceſſaire afin que la ſocieté des hommes ſubſiſte, qu'ils s'aiment & ſe reſpectent les uns les autres. Car le mépris & la haine ſont des cauſes certaines de des-union. Il y a une infinité de petites choſes tres-neceſſaires à la vie, qui ſe donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne ſe peuvent achetter que par l'amour. De plus cette ſocieté eſtant compoſée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui ſont pleins de leur propre eſtime ; s'ils

n'ont

n'ont quelque ſoin de ſe contenter & de ſe ménager reciproquement, ce ne ſera qu'une troupe de gens mal ſatisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'eſtime que nous avons pour les autres, ne paroiſſent point aux yeux, ils ſe ſont aviſez d'eſtablir entr'eux certains devoirs qui ſeroient des témoignages de reſpect & d'affection. Et il arrive de là neceſſairement, que de manquer à ces devoirs, c'eſt témoigner une diſpoſition contraire à l'amour & au reſpect. Ainſi nous devons ces actions exterieures à ceux à qui nous devons les diſpoſitions qu'elles manquent : & nous leur faiſons injure en y manquant, parce que cette omiſſion marque des ſentimens où nous ne devons pas eſtre à leur égard.

On peut donc & l'on doit même ſe rendre exact aux devoirs de civilité que les hommes ont eſtablis : & les motifs de cette exactitude ſont non ſeulement tres-juſtes : mais ils ſont même fondez ſur la loy de Dieu. On ſe doit faire pour éviter de donner l'idée qu'on a du mépris ou de l'indifference pour ceux à qui on ne les ren-

droit pas ; pour entretenir la ſocieté humaine, à laquelle il eſt juſte que chacun contribuë puiſque chacun en retire des avantages tres-conſiderables ; & enfin pour éviter les reproches interieurs, ou exterieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui ſont les ſources des diviſions qui troublent la tranquillité de la vie, & cette paix Chreſtienne qui eſt l'objet de ce diſcours.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut pas eſtablir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion des plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.

IL ne ſuffit pas pour conſerver la paix avec les hommes d'éviter de les bleſſer ; il faut encore ſçavoir ſouffrir d'eux l'orſqu'ils font des fautes à noſtre égard. Car il eſt impoſſible de conſerver la paix interieure, ſi l'on eſt ſi ſenſible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos ſentimens : & il eſt difficile même que le mécontentement interieur que nous aurons

nous plaindrons du procedé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, ſans les corriger. Nous nous ferons paſſer pour delicats, fiers, orgueilleux; & le pis eſt que cette opinion qu'on aura de nous, ne ſera pas tout à fait injuſte, puis qu'en effet ces plaintes ne viennent que de delicateſſe & d'orgueil. Ceux mêmes qui témoigneront entrer dans nos raiſons, & qui croiront qu'on nous aura fait quelque injuſtice, ne laiſſeront pas d'eſtre mal édifiez de noſtre ſenſibilité. Et comme les hommes ſont naturellement portez à ſe juſtifier, ſi ceux dont nous nous plaindrons, ont un peu d'adreſſe, ils tourneront les choſes de maniere que l'on nous donnera le tort. Car le même défaut de juſteſſe, d'eſprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empeſche auſſi ſouvent de les reconnoiſtre, & leur fait prendre pour vray & pour juſte tout ce qui peut ſervir à les en juſtifier.

Que ſi ceux dont nous nous plaignons ſont élevez au deſſus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous

de ce qui viendroit du dehors ne ſeroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de préférer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faiſions de même dans les affaires de noſtre ſalut, nous reconnoiſtrions tout d'un coup, que le parti de ſe plaindre eſt ordinairement un parti faux, & que la raiſon condamne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à nous-mêmes. Et il eſt fort incertain qu'en nous plaignant nous profitions au prochain. Pourquoy donc nous privons nous du bien de la patience, ſous pretexte de leur procurer le bien de la correction ? Il faudroit au moins qu'il y euſt une grande apparence d'y reüſſir : & à moins que de cela, c'eſt agir contre la vraye raiſon que de renoncer ſur une eſperance ſi incertaine, au bien certain qu'apporte la ſouffrance humble & paiſible.

On peut dire en general à l'égard du ſilence, qu'il faut des raiſons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour ſe taire : c'eſt à dire qu'il ſuffit pour

eſtre obligé au ſilence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime ſe peut encore appliquer avec plus de raiſon à ce ſilence qui étouffe les plaintes. Il faut des raiſons tres-fortes & tres-évidentes pour ſe plaindre: mais pour ne ſe plaindre pas, il ſuffit de ne pas eſtre dans une neceſſité évidente de ſe plaindre.

Quelles dettes remettons-nous à nos freres, ſi nous exigeons d'eux par nos plaintes, tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & ſi nous nous vangeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faiſant condamner par tous ceux que nous pouvons? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenſes, ſi nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait.

Il n'y a rien au contraire de plus utile que de ſupprimer ainſi ſes plaintes & ſon reſſentiment. C'eſt le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traitte pas ſelon la rigueur de ſa juſtice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous.

C'eſt la voye la plus ſeure d'aſſoupir les differens dans leur naiſſance & d'empeſcher qu'ils ne s'aigriſſent. C'eſt une charité qu'on pratique envers ſoy-même, en ſe procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la reputation de delicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine que l'on reſſent, lorſque l'adreſſe des hommes à ſe juſtifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choſes où nous croyons avoir raiſon. C'eſt une charité que l'on fait aux autres en les ſouffrant dans leurs foibleſſes, & en leur épargnant, & la petite confuſion qu'ils ont meritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-eſtre en ſe juſtifiant & en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont déja donné ſujet de ſe plaindre. Enfin c'eſt ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l'exemple de noſtre patience eſtant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le cœur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l'exterieur qui eſt peu de choſe; & elles augmentent plûtoſt l'averſion

interieure qui produit les choſes dont nous nous plaignons.

Que perdrons-nous en faiſant reſolution de ne nous point plaindre? Rien du tout ; je dis même pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, ſi-toſt que l'on s'appercevra de noſtre retenuë, on ſera moins porté à en medire. On ne nous en traittera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout ſe reduira à quelques incivilitez, & quelques diſcours injuſtes auſquels nous ne remedîrions pas en nous plaignant. Cette maligne ſatisfaction que nous recevons en communiquant nôtre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du threzor que nous pouvons acquerir par l'humilité & par la patience?

Le temps le plus propre pour nous confirmer dans cette reſolution, c'eſt lors qu'il nous arrive de nous échapper en quelques plaintes; car nous ne reconnoiſſons jamais mieux la vanité & le neant de ce plaiſir que nous y avions cherché. C'eſt alors qu'il faut que nous nous diſions à nous-mêmes:

c'eſt donc pour cette vaine ſatisfaction que nous nous ſommes privez du bien ineſtimable de la patience & de la recompenſe que nous en pouvions eſperer de Dieu. A quoy nous ont ſervi nos plaintes, & que nous en revient-il? Nous avons tâché de faire condamner par les hommes, ceux dont nous nous ſommes plaints, & peut-eſtre ils n'ont condamné que nous: mais ce qui eſt certain, eſt que Dieu nous a condamnez de malignité, d'impatience & de peu d'eſtime des biens du Ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage ſur ceux qui nous avoient offenſé: mais en nous plaignant, nous nous ſommes mis au deſſous d'eux, parce que nous avons ſujet de croire que la faute que nous avons commiſe contre Dieu, eſt plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainſi nous nous ſommes fait beaucoup plus de tort, que nous n'en pouvions recevoir par les petites injuſtices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que de choſes peu conſiderables, au lieu que l'injuſtice que nous nous faiſons à nous-mêmes par ces

plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui eſt attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de ſujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres,

Ces conſiderations peuvent beaucoup ſervir pour reprimer l'inclination que nous avons à nous décharger le cœur par des plaintes, & pour nous regler exterieurement dans nos paroles. Mais il n'eſt pas poſſible que nous demeurions long temps dans cette retenuë, ſi nous laiſſons agir au dedans noſtre reſſentiment dans toute ſa force & toute ſa violence. Les plaintes exterieures viennent des interieures; & il eſt bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toûjours & ſe font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la moderation exterieure eſtant de nous procurer la paix interieure, il ſerviroit peu de paroiſtre moderé & patient au dehors, ſi tout eſtoit au dedans dans le des-ordre, & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer auſſi bien ces plaintes que l'ame for-

me en elle-même, & dont elle eſt l'unique témoin, que celles qui éclattent devant les hommes : & le ſeul moyen de le faire, eſt de ſe dépoüiller de l'amour des choſes qui les excitent. Car enfin on ne ſe plaint point pour des choſes qui ſont abſolument indifferentes.

Les ſujets de plaintes ſont infinis, puis qu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoy les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut neanmoins reduire à quelques chefs generaux, comme le mépris, les jugemens injuſtes, les médiſances, l'averſion, l'incivilité, l'indifference ou l'inapplication, la reſerve, ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïſſons naturellement toutes ces choſes, parce que nous aimons celles qui y ſont contraires, ſçavoir l'eſtime, & l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoiſſance, les humeurs douces & commodes. Ainſi pour ſe délivrer de l'impreſſion que font ſur noſtre eſprit ces

objets de noſtre haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puiſſe faire. Mais comme la grace ſe ſert des moyens humains, il n'eſt pas inutile de ſe remplir l'eſprit des conſiderations qui nous découvrent la vanité de ces objets de noſtre attachement. Et c'eſt la veuë que nous avons dans les reflexions ſuivantes, que nous ferons ſur les cauſes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'eſtime & de l'approbation des hommes.

CHAPITRE II.

Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.

RIEN ne fait plus voir combien l'homme eſt profondement plongé dans la vanité, dans l'injuſtice, & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lors que nous nous appercevons qu'on juge avantageuſement de nous & qu'on nous eſtime;

parce que d'une part la lumiere qui nous reſte, toute aveugle qu'elle eſt, ne l'eſt point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette paſſion eſt vaine, injuſte & ridicule; & que de l'autre tous convaincus que nous en ſommes, nous ne la ſçaurions étouffer, & nous la ſentons toûjours vivante au fond de noſtre cœur. Il eſt bon neanmoins d'écouter ſouvent ce que la raiſon nous dit ſur ce ſujet. Si cela n'eſt pas capable d'éteindre entierement cette malheureuſe pente, c'eſt aſſez au moins pour nous en donner de la honte & de la confuſion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens aſſez groſſierement vains pour aimer des loüanges viſiblement fauſſes, & il ne faut qu'avoir un peu d'honneſteté pour n'eſtre pas bien aiſe que l'on ſe trompe tout à fait ſur noſtre ſujet. C'eſt une ſottiſe, par exemple, dont peu de perſonnes ſont capables, que d'aimer à paſſer pour ſçavant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathematiques, lors que l'on n'y ſçait rien du tout. On auroit peine à ne pas reſſentir

quelque confuſion interieure d'une vanité ſi baſſe. Mais pour peu de fondement qu'ait cette eſtime, nous la recevons avec une complaiſance qui nous convainc à peu prés de la même baſſeſſe & de la même mauvaiſe foy. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui ſe trouvant frappé & défiguré depuis les pieds juſques à la teſte, d'un mal horrible & incurable, ſans avoir rien de ſain qu'une petite partie du viſage, & ſans ſçavoir même ſi cette partie ne ſeroit point corrompuë au dedans, l'expoſeroit à la veuë en cachant tout le reſte; & ſe verroit loüer avec plaiſir de la beauté de cette partie. On diroit ſans doute que l'excés de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'eſt qu'un portrait de la noſtre, & qui ne la repreſente pas encore dans toute ſa difformité. Nous ſommes pleins de défauts, de pechez, de corruption. Ce que nous avons de bon, eſt fort peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gaſté & corrompu par mille veuës & mille retours d'amour propre. Et neanmoins s'il arrive que des gens qui ne voient

pas la pluſpart de nos défauts, regardent avec quelque eſtime ce peu de bien qui paroiſt en nous, qui eſt peut-eſtre tout corrompu, ce jugement tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flatter.

Je dis que cette image ne repreſente pas noſtre vanité dans toute ſa difformité. Car celuy qui ſe trouvant frappé d'un mal ſi étrange, ſe plairoit dans l'eſtime que l'on feroit de la beauté de cette partie ſaine, ſeroit ſans doute vain & ridicule : mais au moins il ne ſeroit pas aveugle, & ne laiſſeroit pas de connoiſtre ſon eſtat. Mais noſtre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes ; & c'eſt à quoy nous reüſſiſſons le mieux. Nous ne voulons eſtre vûs que par ce petit endroit que nous conſiderons comme exempt de défaut ; & nous ne nous regardons nous-mêmes que par là.

Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flatte ? Un jugement fondé ſur la veuë d'une petite partie de nous-mêmes, & ſur l'ignorance de

tout le reſte. Et qu'eſt-ce que cette complaiſance? Une veuë de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illuſion, dans laquelle nous ne nous conſiderons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miſeres & toutes nos playes.

Mais qu'y-a-t'il de ſi agreable & de ſi digne de noſtre attache dans ces jugemens? Interrogeons-nous nous-mêmes, ou plûtoſt interrogeons noſtre propre experience: elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette eſtime. Celuy qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en ſera pas moins diſpoſé à nous rabaiſſer en un autre. Souvent cette eſtime même en ſera la cauſe, parce qu'elle excite plûtoſt la jalouſie que l'affection. Aprés avoir tiré de la bouche des hommes quelques loüanges vaines & ſteriles, ils nous préféreront les derniers des hommes qui ſeront plus dans leurs intereſts. Ils empoizonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuſer à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils eſtimeront en nous

ce qu'il y a de moins eſtimable, & ils y condamneront ce qui meritera d'y eſtre eſtimé. En verité ne faut-il pas avoir une extrême baſſeſſe de cœur, ou une petiteſſe d'eſprit bien étrange, pour ſe plaire à un objet ſi vain & ſi mépriſable ?

Suppoſons même l'eſtime la plus judicieuſe & la plus ſincere que nous puiſſions nous imaginer & que noſtre vanité puiſſe ſouhaitter ; relevons-la par la qualité des perſonnes, par leur eſprit, & par tout ce qui peut le plus ſervir à flater l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t'il d'aimable & de ſolide en tout cela à ne regarder cette eſtime qu'en elle-même ? C'eſt un regard de ces perſonnes vers nous, qui ſuppoſe que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laiſſe tels que nous ſommes, & ainſi il nous eſt entierement inutile. Ce regard ne ſubſiſte qu'autant qu'ils s'appliquent à nous. Et cette application eſt rare. Tel de ceux dont l'eſtime nous flatte, ne penſera pas à nous deux fois l'an : & quand il y penſera, il y penſera peu, en nous oubliant le reſte du temps.

Ce regard d'eſtime eſt de plus un bien ſi fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, ſans qu'il y ait même de noſtre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarrerie effacera toute cette eſtime, ou la rendra plus nuiſible qu'avantageux : car quand l'eſtime eſt jointe à l'averſion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on eſtime & que l'on haït, parce qu'on haït même cette eſtime, & que l'on eſt bien aiſe de s'en délivrer comme d'une choſe dont on ſe trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'eſtime dans l'eſprit des autres, il eſt à noſtre égard comme s'il n'eſtoit point. Si nous le voyons, c'eſt un objet dangereux pour nous, dont la veuë nous veut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel eſt donc ce bien qui ne ſert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout enſemble toutes ces qualitez, d'eſtre vain, inutile, fragile, dangereux ?

CHAPITRE III.

Qu'on n'a pas droit de s'offenſer du mépris, ny des jugemens des-avantageux qu'on fait de nous.

SI nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous ſerions peu ſenſibles à tous les diſcours desavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puiſque l'effet n'en ſeroit, tout au plus, que de nous priver d'une choſe qui nous ſeroit indifferente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne ſoit pas permis de deſirer l'eſtime, on a ſujet neanmoins de s'offenſer du mépris & de la médiſance, il eſt bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent ſi fort nos paſſions.

Pour reconnoiſtre donc combien noſtre delicateſſe eſt injuſte ſur ce point, & que tous les ſentimens qu'elle excite en nous, ſont contraires à la vraye raiſon, & ne naiſſent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de noſtre cœur, il ne faut que

conſiderer que ces jugemens & ces diſcours qui nous bleſſent, peuvent eſtre de trois ſortes. Car ils ſont ou abſolument vrais, ou abſolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toutes ces trois diverſes eſpeces, le reſſentiment que nous en avons eſt également injuſte.

Si ces jugemens ſont vrais, n'eſt-ce pas une choſe horrible de ne ſe mettre pas en peine que nos défauts ſoient connus de Dieu, & de ne pouvoir ſouffrir qu'ils le ſoient des hommes? Et peut-on témoigner plus viſiblement que l'on prefere ces hommes à Dieu? N'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice de reconnoiſtre que nos pechez meritent une éternité de ſupplices, & de ne pas accepter avec joye une peine auſſi legere que l'eſt la petite confuſion qu'ils nous attirent devant les hommes?

Cette connoiſſance que les hommes ont de nos fautes & de nos miſeres ne les augmente pas, elle ſeroit capable au contraire de les diminuer, ſi nous la ſouffrions humblement.

C'eſt donc une folie toute viſible de n'avoir aucun ſentiment des maux

réels que nous nous faiſons nous-mêmes, & de ſentir ſi vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien ? Et cette ſenſibilité n'eſt qu'une preuve évidente de la grandeur de noſtre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoiſſent de nos défauts, n'en eſt qu'une bien petite partie.

Que ſi ces jugemens & ces diſcours ſont faux & mal fondez, le reſſentiment que nous en avons, n'en eſt guere moins déraiſonnable & moins injuſte. Car pourquoy le jugement de Dieu qui nous juſtifie, ne ſuffit-il pas pour nous faire mépriſer celuy des hommes ? Pourquoy ne fait-il pas ſur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous eſtimons, qui ſuffit ordinairement pour nous conſoler de ce que les autres peuvent penſer ou dire contre nous ? Pourquoy la raiſon qui nous fait voir que ces diſcours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ny à noſtre ame, ny à noſtre corps ; qu'ils nous peuvent même eſtre tres-utiles, a-t-elle ſi peu de pouvoir ſur noſtre cœur qu'elle ne

nous puiſſe faire ſurmonter une paſſion ſi vaine & ſi déraiſonnable.

Nous ne nous mettons pas en colere, lors-que l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous ſommes aſſeurez de ne pas l'avoir. Pourquoy donc s'aigrit-on contre ceux qui croyent que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commiſes, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puiſque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la penſée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'eſt capable de nous la donner effectivement ?

C'eſt, dira-t-on, qu'on ne mépriſe pas une perſonne qui a la fiévre, & que c'eſt un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde : qu'ainſi le jugement de ceux qui nous l'attribuent, ne nous bleſſe pas : mais que ceux qui nous imputent des défauts ſpirituels, y joignent ordinairement le mépris & cauſent la même idée & le même mouvement dans les autres.

C'eſt en effet la veritable cauſe de ce ſentiment ; mais cette cauſe n'en

fait

fait que mieux connoiſtre l'injuſtice. Car ſi nous nous faiſions juſtice à nous-meſmes, nous reconnoiſtrions ſans peine que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas auſſi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement ; & qu'ainſi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelques faux qu'ils ſoient. Les jugemens des hommes nous ſeroient infiniment moins favorables, s'ils eſtoient entierement conformes à la verité, & ſi ceux qui les font connoiſſoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injuſtice, ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitaſſent avec une exacte juſtice.

Mais nous ſommes ſi déraiſonnables & ſi injuſtes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons ſouffrir qu'ils nous oſtent rien de ce que nous croyons avoir : Et nous voulons conſerver dans leur eſprit la reputation de beaucoup de bonnes qualitez que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils

croyent voir en nous des défauts qui n'y ſont pas, & nous ne comptons pour rien, de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de défauts qui y ſont réellement, comme ſi le bien & le mal ne conſiſtoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun ſujet de nous plaindre, ny des jugemens veritables, ny même des faux, nous n'en avons point par conſequent de nous offenſer de ceux qui ſont vrais en partie & en partie faux. Cependant par le plus injuſte partage qu'on ſe puiſſe imaginer, nous nous bleſſons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de veritable. Et au lieu qu'il faudroit étouffer le reſſentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuſte par celuy que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vray, nous étouffons au contraire, par le vain ſentiment que nous avons de quelque fauſſeté, & quelque injuſtice qui y eſt mêlée, celuy que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de ſolide.

CHAPITRE IV.

Que la ſenſibilité que nous éprouvons à l'égard des diſcours & des jugemens des-avantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubly de nos maux. Quelques remedes de cet oubly & de cette ſenſibilité.

JE ne pretens pas que ces conſiderations ſuffiſent pour nous corriger de noſtre injuſtice, mais elles peuvent au moins nous en convaincre: & c'eſt quelque choſe que d'en eſtre convaincu. Car il y a toûjours dans toutes ces plaintes interieures, & dans ce dépit que nous reſſentons des jugemens & des diſcours qu'on fait de nous, un oubly de nos défauts & de nos miſeres veritables; puiſqu'il eſt impoſſible que ceux qui le connoiſtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le ſentiment qu'ils devroient, pûſſent s'occuper des diſcours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procés, de pauvreté, de maladies, ne ſonge

guere à ce que l'on peut dire de luy. La realité de ſes maux veritables ne luy permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires.

Auſſi le vray remede de cette delicateſſe, qui nous rend ſi ſenſibles à ce que l'on dit de nous, eſt de nous appliquer fortement à nos maux ſpirituels, à nos foibleſſes, à nos dangers, à noſtre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoiſtre à l'heure de noſtre mort. Si ces penſées eſtoient auſſi vives & auſſi continuelles dans noſtre eſprit, qu'elles y devroient eſtre, il ſeroit malaiſé que les reflexions ſur les jugemens des hommes, y puſſent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupaſſent tout entier, & le rempliſſent de dépit & d'amertume, comme elles font ſi ſouvent.

Il eſt inutile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celuy de Dieu, & d'en conſiderer les diverſes qualitez. Les jugemens des hommes ſont ſouvent faux, injuſtes, incertains, temeraires, & toûjours inconſtans, inutiles, impuiſſans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous des

aprouvent, ils ne changent rien à ce que nous ſommes, & ne nous rendent en effet ny plus heureux ny plus mal-heureux. Mais c'eſt du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout noſtre bien, ou tout noſtre mal. Ce jugement eſt toûjours juſte, toûjours veritable, toûjours certain & inébranlable; les effets en ſont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer ſon eſprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent ſi peu, & d'oublier celuy de Dieu d'où dépend tout noſtre bon-heur?

On pretend ſouvent colorer envers ſoy-même le dépit interieur que ces jugemens des-avantageux nous cauſent, d'un pretexte de juſtice, en s'imaginant que nous n'en ſommes bleſſez que parce qu'ils ſont injuſtes, & que ceux qui les font ont tort. Mais ſi cela eſtoit, nous ſerions auſſi touchez des jugemens injuſtes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous; & comme cela n'eſt pas, c'eſt ſe flatter que de ne pas voir que c'eſt l'amour propre qui produit ce dépit que nous ſentons dans les choſes qui

nous regardent. Ce n'eſt pas l'injuſtice en ſoy qui nous bleſſe, c'eſt d'en eſtre l'objet. Qu'on luy en donne un autre, noſtre reſſentiment ceſſera, & nous nous contenterons de des-aprouver tranquillement & ſans émotion cette même injuſtice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant ſi nous raiſonnions plus juſte, nous trouverions que ces jugemens des-avantageux ne nous regardent point proprement, & que c'eſt le hazard & non le choix qui les détermine à nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainſi de nous, ayent eſté frappez par quelques apparences qui les y ayent portez. Et quoy que ces apparences fuſſent trop legeres, puiſque nous ſuppoſons que ces jugemens ſont faux; il eſt pourtant vray que ces perſonnes avoient l'eſprit diſpoſé à former ces jugemens ſur ces apparences, de ſorte qu'ils ne ſont nez que de la rencontre de ces apparences, avec leur mauvaiſe diſpoſition. Elles auroient produit le même effet, s'ils les avoient veuës en quelque autre. Ainſi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en par-

ticulier ; nous devons ſeulement ſuppoſer que ces gens eſtoient diſpoſez à juger mal de toute perſonne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fuſt nous. Mais cette mauvaiſe diſpoſition & cette legereté d'eſprit qui produit les jugemens temeraires, n'eſtoit pas moins indifferente d'elle-meſme, qu'une pierre jettée en l'air, qui bleſſe celuy ſur qui elle tombe, non pas par choix, & parce qu'il eſt un tel homme : mais parce qu'il s'eſt rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des diſcours des-avantageux qu'on a fait de nous. Car il faut avoir peu de connoiſſance du monde pour n'eſtre pas perſuadé qu'il eſt impoſſible qu'on n'en faſſe. On médit des Princes dans leurs antichambres. Leurs domeſtiques les contrefont. On parle des défauts de ſes amis, & on ſe fait une eſpece d'honneur de les reconnoiſtre de bonne foy. Il y a même des occaſions où l'on le peut faire innocemment. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que le monde eſt en poſſeſ-

sion de parler librement des défauts des autres en leur abſence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement ; mais il y en a peu qui ne le faſſent. Il eſt donc ridicule de ſe promettre d'eſtre le ſeul au monde qu'on épargnera ; & ſi ces jugemens & ces diſcours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais ſortir. Car il n'y a point de temps où nous ne devons nous tenir aſſurez en general, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop, il nous plaiſt de nous l'épargner ſans raiſon, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui ſe dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoûte preſque rien, & devant qu'on nous l'euſt fait, nous devions nous tenir preſque auſſi aſſeurez que l'on parloit de nous & de nos défauts, que ſi l'on nous en euſt déja avertis. Ce petit degré d'aſſeurance que produit le rapport qu'on nous fait, eſt en verité bien peu de choſe, pour changer, comme il fait, l'état de noſtre ame.

Ainſi de quelque maniere que l'on conſidere cette ſenſibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle eſt toûjours ridicule & contraire à la raiſon.

CHAPITRE V.

Qu'il eſt injuſte de vouloir eſtre aimé des hommes.

QUAND on deſire d'eſtre aimé des hommes, & que l'on eſt fâché d'en eſtre haï, à cauſe que cela ſert ou nuit à nos deſſeins, ce n'eſt pas proprement vanité ny dépit, c'eſt intereſt bon ou mauvais, juſte ou injuſte: Et ce n'eſt pas ce que nous conſiderons icy, où nous n'examinons que l'impreſſion que font par eux-mêmes dans nos cœurs les ſentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la ſeule veuë de ces objets n'eſtant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler, ſans que nous en conſiderions les ſuites. Car comme l'eſtime que nous avons pour nous-mêmes, eſt jointe à un amour tendre & ſenſible, nous ne deſirons pas

ſeulement que les hommes nous approuvent, nous voulons auſſi qu'ils nous aiment; & leur eſtime ne nous ſatisfait nullement, ſi elle ne ſe termine à l'affection. C'eſt pourquoy rien ne nous choque tant que l'averſion, ny n'excite en nous de plus vifs reſſentimens : Mais quoy qu'ils nous ſoyent devenus naturels depuis le peché, ils ne laiſſent pas d'eſtre injuſtes, & nous ne ſommes pas moins obligez de les combattre; ce qu'on peut faire par des reflexions peu differentes de celles que nous avons propoſées contre l'amour de l'eſtime.

La recherche de l'amour des hommes eſt injuſte, puiſqu'elle eſt fondée ſur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il eſt faux que nous le ſoyons. Elle naiſt d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, ſe contenteroit bien que l'on euſt de la charité pour luy, & qu'on le ſouffrit. Nous n'en demanderions pas davantage, ſi nous connoiſſions bien noſtre eſtat, & nous le connoiſtrions ſi nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque ſçait qu'il merite que toutes les creatures s'élevent contre luy, peut-il pretendre que ces meſmes creatures le doivent aimer ? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes, comme nous eſtant dû, & leur averſion, comme une injuſtice qu'ils nous font ; nous devrions regarder au contraire leur averſion comme nous eſtant deuë, & leur affection comme une grace que nous ne meritons pas.

Mais s'il eſt injuſte en general de ſe croire digne d'eſtre aimé, il l'eſt encore beaucuup plus de vouloir eſtre aimé par force. Rien n'eſt plus libre que l'amour, & on ne doit pas pretendre de l'obtenir par des reproches ny par des plaintes. C'eſt peut-eſtre par noſtre faute que l'on ne nous aime pas ; c'eſt peut-eſtre auſſi par la mauvaiſe diſpoſition des autres ; mais ce qui eſt certain, c'eſt que la force & la colere ne ſont pas des moyens pour ſe faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'eſt pas proprement ſur nous que tombe cette averſion. Car la ſource de toutes les averſions eſt la contra-

formé ſur quelques apparences qui peuvent eſtre legeres à la verité, mais qui ne laiſſent pas d'emporter l'eſprit de ceux qui les voyent. Nous devons donc les plaindre de leur legereté & de leur foibleſſe, au lieu de nous plaindre de leur injuſtice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'eſt pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'eſtant fondé que ſur ce qu'ils nous attribuent des qualitez que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voyent pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïſſent. Ce que nous avons de bon, ne leur paroiſt point alors, & ils ne voyent que nos défauts. Or nous ne ſommes ny cette perſonne ſans défauts, ny cette perſonne qui n'a rien de bon : Ce n'eſt donc pas tant nous qu'un phantôme qu'ils ſe ſont formez qu'ils aiment, ou qu'ils haïſſent: & ainſi nous avons tort, & de nous ſatisfaire de leur amour, & de nous offenſer de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans noſtre eſtre veritable, que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne

conſiderer comme nous avons dit ces ſentimens qu'en eux-meſmes ? Ce ne ſont que des vapeurs paſſageres qui ſe diſſipent d'elles-meſmes en moins de rien ; les hommes eſtans incapables de s'arreſter long-temps à un meſme objet. Quand elles ſubſiſteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-meſmes de nous rendre plus heureux ny plus mal-heureux. Ce ſont des choſes entierement ſeparées de nous, qui n'ont ſur nous aucun effet, à moins que noſtre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fauſſe & trompeuſe, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on uniſſe enſemble l'amour de toutes les creatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on ſe le puiſſe imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre degré de bon-heur, ny à noſtre ame, ny à noſtre corps. Et ſi noſtre ame s'y amuſe, bien loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on uniſſe de meſme contre nous l'averſion de tous les hommes enſemble ; elle ne ſçauroit diminuer le moindre de nos veritables biens qui ſont ceux

de l'ame. Cette ſeule conſideration de l'impuiſſance de l'amour ou de la haine des creatures, à nous ſervir ou à nous nuire, devroit-elle pas ſuffire pour nous y rendre indifferens ?

Quelle liberté ſeroit celle d'un homme, qui ne ſe ſoucieroit point d'eſtre aimé, qui ne craindroit point d'eſtre haï, & qui feroit neanmoins par d'autres motifs tout ce qui eſt neceſſaire pour eſtre aimé, & pour n'eſtre point haï. Qui ſerviroit les autres ſans en attendre de recompenſe, non pas meſme celle de leur affection, & qui feroit toûjours ſon devoir envers eux indépendamment de leur diſpoſition envers luy. Qui ne ſe propoſeroit dans les offices qu'il leur rendroit qu'un objet ſtable & permanent, qui eſt d'obeïr à Dieu ſans aucune veuë des creatures, qui ne peuvent que diminuer la recompenſe qu'il doit attendre de Dieu.

Qui pourroit haïr un homme de cette ſorte, & meſme s'empeſcher de l'aimer ? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes il l'éviteroit, & que ſans rechercher leur amour, il ne laiſſeroit pas de ſe

l'acquerir ; au lieu que ceux, que la passion qu'ils ont d'estre aimez, rend si sensible à l'aversion, ne font d'ordinaire que l'attirer par cette delicatesse incommode.

CHAPITRE VI.

Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous, nous est plus utile que leur amour.

IL y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensons de ce que les autres ont de l'indifference pour nous. Car s'il estoit à nostre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celuy-là proprement que nostre veritable interest nous devroit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire nostre cœur & qui l'empoizonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité ; mais l'indifference est un milieu tres-portionné à nostre estat & à

noſtre foibleſſe, & qui nous laiſſe la liberté d'aller à Dieu ſans nous détourner vers les creatures.

Tout amour des autres pour nous eſt une eſpece de lien & d'engagement, non ſeulement parce que la concupiſcence nous y attache & que nous craignons de le perdre, mais auſſi parce qu'il produit certains devoirs dont il eſt difficile de ſe bien acquitter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'uſer de cette ouverture pour leur bien ſpirituel, & cet uſage n'eſt pas facile. Il eſt vray que c'eſt un grand bien quand on le ſçait ménager : mais c'eſt un bien qu'il ne faut pas ſouhaiter ; parce qu'il eſt accompagné de trop de dangers. On s'arreſte d'ordinaire à cette affection, on s'y plaiſt, on craint de la perdre : & bien loin que ce nous ſoit une occaſion de porter les autres à Dieu, c'en eſt ſouvent une de nous en détourner nous mêmes, & de nous amollir en nous faiſant entrer dans leurs paſſions.

Mais dit-on, pourquoy cette perſonne a-t'elle tant d'indifference pour moy, puiſque je n'en ay point pour elle ? Pourquoy n'a-t'elle aucune ap-

plication à ce qui me touche, puiſque je m'applique avec tant de ſoin à ce qui la peut regarder ? Ce ſont les diſcours que l'amour propre forme dans le cœur des gens ſenſibles & qui ont peu de vertu, mais dont il eſt aiſé de découvrir l'injuſtice.

Si noſtre unique fin dans la complaiſance que nous avons euë pour les hommes, a eſté de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traittaſſent de la même ſorte, nous meritons bien d'eſtre privez d'une ſi vaine recompenſe.

Mais ſi nous avons eu un autre but; ſi nous ne nous ſommes appliquez aux hommes que pour obeïr à Dieu, cette application ne porte-t'elle pas ſa recompenſe avec elle-même, & pourrons-nous en exiger une autre, ſans injuſtice ?

Il eſt vray qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous : mais c'eſt Dieu & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux, & non pas à nous. Elle nous peut donner ſujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainſi le reſſen-

timent qui nous en reſte, eſt toûjours injuſte, puiſqu'il n'a point d'autre objet que nous mêmes.

CHAPITRE VII.

Combien le dépit qu'on reſſent contre ceux qui manquent de reconnoiſſance envers nous, eſt injuſte.

RIEN ne marque plus combien la foy eſt éteinte ou peu agiſſante dans les Chreſtiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoiſſance qu'on devroit, parce qu'il n'y a rien de plus oppoſé aux lumieres de la Foy.

S'ils regardoient comme ils doivent les ſervices qu'ils rendent aux autres; ils les conſidereroient comme des graces qu'ils ont receuës de Dieu, & dont ils ſont redevables à ſa bonté, & comme des œuvres qu'ils luy ont dû offrir & conſacrer ſans aucun égard aux creatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces ſervices, comme leur ayans en quelque façon procuré ce bien; &

par conſequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus receu d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des mal-heurs, de recevoir en ce monde la recompenſe de ces œuvres ; & d'eſtre privez de celle qu'ils auroient receuë en l'autre, s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoiſtroient que ces œuvres, telles qu'elles ſoient, ont eſté meſlées de pluſieurs imperfections ; & qu'ainſi ils ont ſujet de s'en humilier, & de deſirer de s'en purifier par la Penitence.

Le moyen d'allier avec ces ſentimens où la foy nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons, quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent. N'eſt-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainſi les œuvres dont nous nous glorifions ſont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir.

Si dans les ſervices que nous avons

rendus aux hommes, nous n'avons eu que les hommes en veuë, c'eſt un bien pour nous qu'ils en ſoient méconnoiſſans, parce que leur ingratitude nous peut ſervir à obtenir miſericorde de Dieu, ſi nous la ſouffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'eſt encore un bien, que les hommes ne nous en recompenſent pas, parce que la veuë que nous aurions de leur reconnoiſſance, eſt plus capable que toute choſe, de diminuer ou d'aneantir la recompenſe que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous conſiderions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que ſi c'eſt un bien pour eux, c'eſt un mal pour nous, & que leur ingratitude nous eſt infiniment plus avantageuſe. Leur gratitude n'eſt capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le chaſtiment des mauvaiſes. Leur ingratitude nous conſerve le fruit des bonnes, & nous peut ſervir à payer ce que nous devons à la juſtice de Dieu pour les mauvaiſes.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de gran-

des recompenſes à ceux qui le ſerviroient, & qui s'offenſeroit qu'on en attendît d'ailleurs que de luy, de preferer les careſſes de quelques-uns de ſes ſujets, aux biens ſolides qu'on auroit ſujet d'eſperer de luy. C'eſt neanmoins la maniere dont nous agiſſons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux ſervices charitables qu'on rend au prochain; mais il veut que l'on ſe contente de cette recompenſe, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'eſprit de la pluſpart des hommes eſt continuellement occupé à examiner ſi l'on leur rend ce qu'on leur doit. Si ceux qu'ils ont ſervi, ſentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont eſtablis pour marquer la reconnoiſſance.

Si l'on avoit donc les vrais ſentimens que la foy doit inſpirer, on ſeroit perſuadé que comme Dieu nous fait une grande grace, lorſqu'il nous donne moyen de ſervir les autres; il nous en fait une autre qui n'eſt pas moindre, lorſqu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la

reconnoiſſance qu'ils devroient. Car c'eſt mettre ordre en nous donnant un threſor ineſtimable, que ce threſor nous demeure, & qu'on ne nous le raviſſe pas.

Mais noſtre joye doit eſtre pleine & accomplie, lorſque nous avons lieu de croire que les perſonnes qui ſemblent manquer de reconnoiſſance envers nous, ſont d'elles-mêmes tres-reconnoiſſantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoy qu'il nous ſoit toûjours réellement avantageux, que les autres manquent de gratitude pour nous, neanmoins nous ne le devons pas ſouhaiter, parce que c'eſt ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de ſouhaitable, lorſque ce n'eſt un mal ny pour eux ny pour nous, & que ſans qu'ils ſoient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnoiſſance humaine, de perdre la recompenſe que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non ſeulement beaucoup d'injuſtice dans cette attente de la reconnoiſſance des autres, mais auſſi

beaucoup de baſſeſſe ; & ce nous devroit eſtre un grand ſujet de confuſion, quand nous conſiderons pour quelles choſes nous nous privons d'une recompenſe éternelle. Ces devoirs de reconnoiſſance que nous exigeons, ſe reduiſent le plus ſouvent à un ſimple compliment ; ou à quelques civilitez inutiles : & ce ſont là les choſes que nous preferons à Dieu & aux biens qu'il nous promet.

Souvent meſme nous ſommes cauſes du défaut qne nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniere dont nous les ſervons. Et nous avons preſque toûjours lieu de croire, quand nous voyons que l'on eſt moins reconnoiſſant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque choſe en nous qui n'attire pas la reconnoiſſance. Mais ſoit que cela arrive par noſtre faute, ou par celle des autres, c'eſt toûjours une foibleſſe que de ſe picquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir eſtre que dangereux.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Qu'il eſt injuſte d'exiger la confiance des autres, & que c'eſt un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.

LA confiance qu'on a pour nous, eſtant une marque d'amitié & d'eſtime, ce n'eſt pas merveille ſi elle flatte noſtre amour propre, & ſi la reſerve de ceux que nous croyons devoir avoir ces ſentimens pour nous, le bleſſe & l'incommode. Mais la raiſon & la foy doivent nous donner des ſentimens tout contraires, & nous perſuader fortement que la reſerve que les autres auront pour nous, nous eſt beaucoup plus avantageuſe que leur confiance.

Quand il n'y auroit point d'autre raiſon, ſinon qu'il nous eſt utile d'eſtre privez de ces petites ſatisfactions qui conténtent & nourriſſent noſtre vanité, elle nous devroit ſuffire pour nous porter à embraſſer avec joye ces occaſions d'une mortification ſpirituelle

qui nous pourroit eſtre d'autant plus avantageuſe, qu'elle combat plus directement la principale de nos paſſions. Mais il y en a encore pluſieurs autres auſſi ſolides & auſſi importantes que celles-là. Et en voicy quelques-unes.

Celuy qui s'ouvre à nous, nous conſulte en quelque ſorte, & nous ne luy ſçaurions parler aprés cela, ſans prendre part à ſa conduite, puiſqu'il eſt comme impoſſible d'éviter que ce que nous dirons, n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert, & il ne ſe peut même que nous ne faſſions par là quelque impreſſion ſur ſon eſprit, parce qu'il eſt diſpoſé par cette ouverture même à nous écouter & à nous croire. Or ce n'eſt pas un petit danger que d'eſtre obligé de parler dans ces circonſtances, parce qu'il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour ſoy, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriſer les gens dans leurs paſſions, parce qu'on eſt naturellement porté à ne les pas contriſter, & l'on ſeconde ainſi le deſir ſecret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur

conduite, qui eſt ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puiſſent recevoir l'effuſion du cœur & de l'eſprit des autres, ſans participer à leur corruption. On entre inſenſiblement dans leurs paſſions, on ſe prévient contre ceux contre qui ils ſont prevenus : & comme la confiance qu'ils ont pour nous, nous porte à croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embraſſons leurs opinions & leurs jugemens ſans prendre garde qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Et nous nous rempliſſons ainſi de toutes leurs fauſſes impreſſions.

On ſe charge ſouvent par là de diverſes choſes qu'il faut tenir ſecrettes : ce qui n'eſt pas un fardeau peu conſiderable, puiſqu'il oblige à une application tres-incommode, pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre, & qu'il met ſouvent au hazard de bleſſer la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choſes viennent à eſtre ſçeuës par diverſes voyes, le ſoupçon en tombe naturellement ſur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la con-

fiance & l'ouverture des autres pour nous quelque ſorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de s'y confier, parce qu'on les choque ſi on ne les traitte comme on en eſt traitté: au lieu que ceux qui agiſſent avec plus de reſerve, ne trouvent point mauvais qu'on en uſe de même à leur égard. Or cette obligation eſt ſouvent tres-incommode, puis qu'on n'y ſçauroit manquer ſans fâcher les gens, ny s'en acquiter ſans ſe mettre en danger de leur nuire, ou de ſe nuire à ſoy-même, par l'abus quils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin ſi nous conſiderons de plus combien le plaiſir que nous avons quand on ſe fie en nous, eſt peu réel & plein de vanité; Combien il eſt injuſte d'exiger des autres une choſe qui doit eſtre auſſi libre que la découverte de ſes ſecrets, & ſi nous nous faiſons juſtice à nous-mêmes, en reconnoiſſant que puiſque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui l'éloigne; il ſera difficile que nous ne condamnions ces dépits interieurs que la reſerve nous cauſe, &

que nous n'ayons honte de noſtre foibleſſe.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut ſouffrir ſans chagrin l'incivilité des autres. Baſſeſſe de ceux qui l'exigent.

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parce que nous ſommes hommes, c'eſt à dire tous vains & tous injuſtes.

Il y a tres peu de civilitez qui nous doivent plaire, même ſelon la raiſon humaine, parce qu'il y en a tres-peu qui ſoient ſinceres & des-intereſſées. Ce n'eſt ſouvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de vanité qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, c'eſt ſe plaire à eſtre trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, ſont peut-eſtre les premiers qui ſe mocqueint de nous ſi-toſt qu'ils nous ont quittez.

La plus ſincere & la plus veritable nous eſt toûjours inutile ; & même

dangereuſe. Ce n'eſt tout au plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous eſtime. Et ainſi elle nous preſente deux objets qui flattent noſtre amour propre, & qui ſont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend, nous engagent à des ſervitudes fâcheuſes. Car le monde ne donne rien pour rien. C'eſt un commerce & une eſpece de trafic qui a pour juge l'amour propre; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & autoriſe les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilitez nous corrompent même ſouvent le jugement, parce qu'elles nous portent ſouvent à preferer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualitez eſſentielles qui meritent noſtre eſtime.

Mais comme les civilitez qu'on nous rend, nous ſervent peu, l'incivilité nous fait peu de mal: & ainſi c'eſt une foibleſſe extrême que d'en eſtre choqué. Ce n'eſt ſouvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'eſprit eſt occupé à d'autres choſes plus ſolides. Et ceux qui ſont les moins

exacts en civilitez, ſont ſouvent ceux qui ont plus de deſirs effectifs de nous rendre des ſervices réels & importans.

Quand même elle viendroit d'indifference & même de peu d'affection, quel bien nous oſte-t'elle? Quel mal eſt-ce qu'elle nous apporte? Et comment pouvons-nous eſperer que Dieu nous remette ces dettes immenſes dont nous luy ſommes redevables par les loix inviolables de la juſtice éternelle, ſi nous ne remettons pas aux hommes de petites déferences qu'ils ne nous doivent que par des eſtabliſſemens humains?

Ce n'eſt pas que Dieu n'autoriſe ces eſtabliſſemens, & qu'ainſi on ne ſe doive de la civilité les uns aux autres, même ſelon la loy de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere partie de ce Traité. Mais c'eſt une ſorte de dette qu'il ne nous eſt jamais permis d'exiger. Car ce n'eſt pas à noſtre merite qu'on la doit, c'eſt à noſtre foibleſſe. Et comme nous ne devons pas eſtre foibles, & que c'eſt par noſtre faute que nous le ſommes, noſtre premier devoir conſiſte à

nous corriger de cette foibleſſe : & nous n'avons jamais droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas aſſez d'égard, & moins encore de ſouhaiter ce qui ne ſert qu'à l'entretenir.

CHAPITRE X.

Qu'il faut ſouffrir les humeurs incommodes.

CE n'eſt pas aſſez pour conſerver la paix, & avec ſoy-même, & avec les autres, de ne choquer perſonne, & de n'exiger de perſonne, ny amitié, ny eſtime, ny confiance, ny gratitude, ny civilité; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes ſortes d'humeurs & de caprices. Car comme il eſt impoſſible de rendre tous ceux avec qui on vit, juſtes, moderez, & ſans défauts, il faudroit deſeſperer de pouvoir conſerver la tranquillité de ſon ame, ſi on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuſes, des gens qui ſe

mettront en colere ſans ſujet, qui prendront les choſes de travers, qui raiſonneront mal, qui auront un aſcendant plein de fierté, ou une complaiſance baſſe & des-agreable. Les uns ſeront trop paſſionnez, les autres trop froids. Les uns contrediront ſans raiſon, d'autres ne pourront ſouffrir qu'on les contrediſe en rien. Les uns ſeront envieux & malins, d'autres inſolens, pleins deux-mêmes, & ſans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur eſt deu, & qui ne faiſant jamais reflexion ſur la maniere dont ils agiſſent envers les autres, ne laiſſeront pas d'en exiger des deferences exceſſives.

Quelle eſperance de vivre en repos ſi tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renverſent, & font ſortir noſtre ame de ſon aſſiete.

Il faut donc les ſouffrir avec patience & ſans ſe troubler, ſi nous voulons poſſeder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empeſcher que l'impatience ne nous faſſe échapper à tous momens, & ne nous precipite dans tous les inconveniens que nous avons repreſentez. Mais cette patience n'eſt

pas une vertu bien commune. De ſorte qu'il eſt bien étrange qu'eſtant ſi difficile d'une part, & ſi utile de l'autre, on ait ſi peu de ſoin de s'y exercer, au même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choſes inutiles & de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquerir, eſt de diminuer cette forte impreſſion que les défauts des autres font ſur nous. Et pour cela il eſt utile de conſiderer,

1. Que les défauts eſtant auſſi communs qu'ils ſont, c'eſt une ſottiſe d'en eſtre ſurpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes ſont meſlez de bonnes & de mauvaiſes qualitez: Il les faut prendre ſur ce pied-là: & quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur ſocieté, doit ſe reſoudre à ſouffrir en patience les incommoditez qui y ſont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'eſtre déraiſonnable parce qu'un autre l'eſt, de ſe nuire à ſoy-même parce qu'un autre ſe nuit, & de ſe rendre participant de toutes les ſottiſes d'autruy, comme ſi nous n'avions pas aſſez de nos propres défauts, &

de nos propres miſeres, ſans nous charger encore des défauts & des miſeres de tous les autres. Or c'eſt-ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autruy.

3. Que quelques grands que ſoient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuiſent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impreſſion. Ce ſont des objets de pitié, & non de colere, & nous avons auſſi peu de ſujet de nous irriter contre les maladies de l'eſprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que noſtre volonté qui puiſſe donner entrée dans nos ames aux maladies de l'eſprit.

4. Nous ne devons pas ſeulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais auſſi comme des maladies qui nous ſont communes. Car nous y ſommes ſujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne ſoyons capables; & s'il y en

a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-eſtre de plus grands. Ainſi n'ayant aucun ſujet de nous preferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que ſi nous ſouffrons d'eux, nous les faiſons ſouffrir à noſtre tour.

5. Les défauts des autres, ſi nous les pouvions regarder d'une veuë tranquille & charitable, nous ſeroient des inſtructions d'autant plus utiles que nous en verrions bien mieux la difformité que des noſtres dont l'amour propre nous cache toûjours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les paſſions font d'ordinaire un effet tout contraire à celuy que l'on pretend. On ſe met en colere pour ſe faire croire, & l'on en eſt d'autant moins crû qu'on fait paroiſtre plus de colere. On ſe pique de ce qu'on n'eſt pas auſſi eſtimé que l'on croit le meriter, & l'on l'eſt d'autant moins, qu'on cherche plus à l'eſtre. On s'offenſe de n'eſtre pas aimé, en le voulant eſtre par force. Et l'on attire encore plus l'averſion des gens.

Nous y pourrions voir auſſi avec

étonnement, à quel poinct ces mêmes paſſions aveuglent ceux qui en ſont poſſedez. Car ces effets qui ſont ſi ſenſibles aux autres, leur ſont d'ordinaire inconnus. Et il arrive ſouvent que ſe rendant odieux, incommodes, & ridicules à tout le monde, ils ſont les ſeuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire reſſouvenir ou des fautes où nous ſommes autrefois tombez par des paſſions ſemblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres paſſions qui ne ſont peut-eſtre pas moins dangereuſes, & dans leſquelles nous ne ſommes pas moins aveugles : & par là toute noſtre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus diſpoſez à ſupporter ceux des autres.

Enfin il faut conſiderer qu'il eſt auſſi ridicule de ſe mettre en colere pour les fautes & les bizarreries des autres, que de s'offenſer de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud ; parce que noſtre colere eſt auſſi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les ſaiſons. Il y a même cela de

plus déraiſonnable en ce poinct qu'en ſe mettant en colere contre les faiſons, on ne les rend ny plus ny moins incommodes ; au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs paſſions plus vives & plus agiſſantes.

CHAPITRE XI.

CONCLUSION.

CE que nous avons vû juſqu'icy, ſuffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent ſervir à conſerver la paix entre les hommes, & ils ſont tous compris dans ce verſet du Pſeaume: *Pax multa diligentibus legem tuam, & non eſt illis ſcandalum.* Ceux *qui aiment voſtre loy jouïſſent d'une paix abondante, & ils ne ſont point ſcandaliſez.* Car ſi nous n'aimions que la loy de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres ; nous ne les irriterions jamais par des conteſtations indiſcretes, & jamais leurs fautes ne nous ſeroient une occaſion de colere, d'aigreur, de trouble

& de ſcandale, puiſque ces fautes ne nous empeſchent pas de demeurer attachez à cette loy, qu'elle nous oblige de les ſouffrir avec patience, & que c'eſt en particulier ce precepte de la tolerance Chreſtienne que l'Apoſtre appelle la loy de JESUS-CHRIST. *Portez*, dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous obſerverez la loy de Leſus-Chriſt.* Nous devons donc reconnoiſtre que toutes nos impatiences, & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas aſſez cette loy de la charité; que nous avons d'autres inclinations que celle d'obeïr à Dieu; & que nous cherchons noſtre gloire, noſtre plaiſir, noſtre ſatisfaction dans les creatures. Ainſi le principal moyen pour eſtablir l'ame dans une paix ſolide & inébranlable, c'eſt de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choſes, qui ne deſire que de luy plaire, & qui met tout ſon bon-heur à obeïr à ſes loix.

CINQVIE'ME TRAITE'.

DES JUGEMENS temeraires.

Nolite ante tempus judicare, quoaduſque veniat Dominus.

CHAPITRE PREMIER.

En quoy conſiſte l'injuſtice des jugemens temeraires. Ce qui en augmente ou diminuë le peché.

LEs jugemens temeraires eſtant toûjours accompagnez d'ignorance, & de defauts de lumiere, enferment une injuſtice & une uſurpation preſomptueuſe de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, ſelon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile, *que le Pere a donné*

tout jugement à ſon Fils, parce qu'il eſt la verité même. De ſorte que les hommes ne peuvent ſe meſler de juger, qu'autant que ce Fils leur en donne le droit en les éclairant par la verité : & entreprendre de juger ſans la connoiſtre, c'eſt renverſer l'ordre de Dieu ; c'eſt uſurper injuſtement la fonction de JESUS-CHRIST, & l'exercer d'une maniere eſſentiellement contraire à la loy éternelle ; puiſque JESUS-CHRIST même n'eſt le juge des hommes, que parce qu'il eſt la verité, entant que Dieu, & qu'il a eſté rempli, entant qu'homme, de grace & de verité.

Ainſi le jugement temeraire eſt du nombre des actions qui ſont eſſentiellement mauvaiſes, & qu'aucunes circonſtances ne ſçauroient rendre excuſables, parce qu'il eſt directement oppoſé à la juſtice éternelle. Ce peché peut neanmoins recevoir differens degrez, & eſtre tantoſt plus grand & tantoſt moindre, ſelon la qualité de ſon objet, ſelon les cauſes dont il naiſt, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminuë, parce que plus les choſes

ſont importantes, plus on eſt obligé d'eſtre retenu & reſervé dans les jugemens que l'on en fait ; & ainſi on eſt plus capable d'en juger temerairement.

Les cauſes dont il naiſt le rendent plus ou moins grand, parce que l'ignorance qui en eſt inſeparable, eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon les cauſes qui la produiſent, qui peuvent eſtre fort differentes.

On y tombe quelquefois par une ſimple precipitation qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache preſomptueuſe à nos ſentimens qui empeſche de les examiner avec le ſoin qui ſeroit neceſſaire pour diſcerner la verité de l'erreur. Mais la plus ordinaire ſource de cette ignorance, toûjours jointe aux jugemens temeraires, c'eſt la malignité & l'averſion particuliere qu'on ſe trouve avoir pour ceux dont on juge de la ſorte.

Car c'eſt cette diſpoſition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un œil ſimple n'y découvriroit jamais.

C'eſt elle qui applique noſtre eſprit

à toutes les choſes qui le peuvent portes à en faire un jugement des-avantageux & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'eſt elle qui nous fait ſentir vivement les moindres conjectures, & qui groſſit à nos yeux les apparences les plus legeres. C'eſt elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & penetrer le fond de leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parce que nous ſerions bien-aiſes qu'ils le fuſſent, & que tout ce qui tend à nous en perſuader, nous plaiſt & nous entre aiſément dans l'eſprit. Or qui doute qu'une ſource ſi corrompuë n'empoizonne tout ce qui en ſort, & ne rende & noſtre ignorance & les jugemens qui en naiſſent beaucoup plus mauvais & plus des-agreables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe ?

Mais ce qui m'eſt encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'eſt qu'il y en a dont les ſuites ſont terribles. Car les diviſions & les haines qui troublent la ſocieté humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles

indiſcretes qui nous échappent : & ces paroles indiſcretes viennent des jugemens temeraires qu'on a formez interieurement dans ſon eſprit. On commence par juger temerairement du prochain, ce qui eſt déja un tres-grand mal : enſuite par une effuſion naturelle à l'homme, on en parle temerairement, & ces paroles ſe communiquant des uns aux autres, corrompent ſouvent par un mal-heureux progrés une infinité d'eſprits. De ſorte qu'un ſeul jugement temeraire ſera peut-eſtre la premiere cauſe de la damnation de pluſieurs perſonnes.

Il faut remarquer de plus, que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux ſimples jugemens. Nous paſſons des penſées de l'eſprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'averſion & du mépris pour ceux que nous avons legerement condamnez, & nous inſpirons ces mêmes ſentimens aux autres. Ainſi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui eſt la vie de nos ames.

Ce n'eſt pas encore tout : Nous ne nuiſons pas ſeulement par là à ceux qui entrent dans nos ſentimens, &

qui les approuvent : mais nous faiſons ſouvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y ſont intereſſez. Car lors qu'ils viennent à connoiſtre ces jugemens, nôtre injuſtice les irrite & leur donne une averſion violente contre ceux qui les approuvent.

CHAPITRE II.

Jugemens temeraires, ſources des preventions. Mauvais effets de ces preventions. Tout le monde s'imagine en eſtre exempt.

LEs jugemens temeraires ſont les ſources de ce qu'on appelle preventions ; ou plûtoſt les preventions ne ſont que des jugemens temeraires que l'on fait de l'eſprit, de la diſpoſition, ou des intentions des autres, dont on ſe laiſſe fortement préoccuper : Car au lieu qu'il n'y a point de peintre qui vouluſt entreprendre de faire le portrait d'un viſage ſur la deſcription qu'on luy en feroit en paſſant, nous nous formons ſouvent en

nous mêmes le portrait des gens sur des discours inconsiderez qu'on aura faits devant nous, ou sur quelque action passagere. Et aprés avoir conceu ces impressions, nous y ajoûtons ensuite toutes les autres actions: & cette idée nous sert de clef pour expliquer tout le reste de leur conduite, & de regle pour nous conduire à leur égard. Ainsi comme nous en avons mal jugé, nous nous conduisons aussi mal en leur endroit, & nous les traitons d'une maniere qui leur fait connoistre nostre prevention, & qui leur donne à leur tour de l'éloignement de nous.

Ces preventions causent par tout de grands desordres: mais il n'y a point de lieux où elles soient si sensibles que dans les Monasteres. Car comme les personnes qui s'y sont retirées, sont separées de la pluspart des objets du monde, elles s'appliquent aussi plus que les autres à ce petit nombre d'objets qui leur sont presens; & elles sentent d'une maniere bien plus vive les jugemens des-avantageux que ceux de leur societé font d'elles, parce qu'elles sont moins distraites & moins

partagées, & que ce qu'elles ont d'amour propre ſe réünit tout entier contre cet objet qui les choque. C'eſt ce qui fait ſouvent que les diſcours qui occuperoient peu de gens du monde, rempliſſent entierement l'eſprit des perſonnes retirées, & les affligent ſenſiblement. Une Religieuſe qui croit que ſa Superieure eſt prevenuë contre elle, en eſt quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le ſont, lorſqu'ils croyent que le Roy eſt prevenu contr'eux.

C'eſt une des plus grandes peines, & des plus grandes tentations de toutes les ſocietez, & contre laquelle ceux qui s'y engagent, devroient le plus ſe fortifier par des reflexions & des prieres continuelles. Car s'ils ſont ſi ſenſibles quand ils s'imaginent qu'on eſt prevenu contr'eux; & ſi cela leur renverſe l'eſprit & les jette dans l'abbatement, il y a ſouvent beaucoup de peril pour eux dans ces azyles mêmes, & dans ces villes de refuge où ils ſe retirent pour éviter les perils du monde, parce qu'il eſt difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il eſt ſi ordinaire aux perſonnes mêmes

vertueuſes de ſe prevenir, que nous ne devons par nous promettre qu'ils ne le ſeront jamais contre nous. De ſorte qu'il vaut beaucoup mieux faire ſon compte ſur cela, & ſe preparer à ſouffrir leurs preventions.

Mais quoy qu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui ſont trop ébranlez par l'imagination qu'on eſt prevenu contr'eux; il y en a encore plus dans ceux qui ſe previennent effectivement, puiſqu'ils ſont chargez de leur propre faute, & de celle des autres; & qu'ils donnent par la occaſion à de grands deſordres, ſur tout dans les maiſons Religieuſes. Car ſouvent les froideurs y degenerent en averſions, les averſions en cabales, & les cabales en diviſions, qui aboutiſſent à un renverſement entier de toutes choſes.

Peut-on aſſez apprehender un peché qui fait de ſi étranges ravages: & y a-t'il perſonne qui n'ait ſujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne luy impute une ſuite mal-heureuſe de crimes qui ne ſeront que l'effet des jugemens temeraires qu'il aura faits? Cependant la verité eſt qu'il y a peu

a peu de fautes qu'on apprehende moins que celles-là. Chacun agit comme s'il eſtoit infaillible & incapable de ſe prevenir & de ſe tromper. Et au même temps qu'on reconnoiſt combien ce défaut eſt commun, & qu'on en accuſe fort ſouvent les autres, on s'imagine preſque toûjours en eſtre exempt. La raiſon en eſt, qu'il eſt preſque toûjours auſſi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur eſt viſible quand on y tombe à leur égard; parce que l'amour propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainſi comme les diſcours generaux que l'on fait, incommodent peu la cupidité, parce qu'elle ne s'y croit pas intereſſée, ils ſervent auſſi fort peu, parce que nous les appliquons toûjours plûtoſt aux autres qu'à nous.

CHAPITRE III.

Comment on ſe cache à ſoy-même ces jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous eſt pas neceſſaire.

LA maniere dont on ſe cache à ſoy-même la temerité de ſes jugemens, eſt tres-fine & tres-difficile à éviter. Car c'eſt par le mauvais uſage qu'on fait d'une maxime veritable en ſoy, quand on la regarde en general, mais dont on abuſe en particulier d'une maniere imperceptible. Cette maxime eſt, qu'il eſt bien deffendu de juger, mais qu'il n'eſt pas deffendu de voir, c'eſt à dire de ſe rendre à l'évidence. Ainſi en prenant nos jugemens pour des veuës & des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la temerité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations ſont des veritez évidentes; & par là nous étouffons tous les reproches que noſtre conſcience nous pourroit faire.

Mais ſi l'amour propre ne nous rendoit point aveugles, il ſeroit bien facile de nous faire entrer dans une juſte défiance de cette évidence pretenduë : car il ne ſeroit beſoin pour cela que de nous obliger à faire reflexion ſur ceux que nous croyons coupables de temerité dans les jugemens qu'ils font de nous : & de nous y faire remarquer toutes les mêmes diſpoſitions ſur leſquelles nous pretendons nous juſtifier. Ils prennent auſſi bien que nous leurs jugemens les plus temeraires, pour des veuës d'une verité évidente. Qui nous aſſeurera donc que nous n'en faſſions pas de même, & que nous ſoyons les ſeuls exempts de cette illuſion commune ?

La juſte crainte que nous devons avoir de nous tromper auſſi bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les avis que nous donnerions à ceux qui ſe laiſſent aller à des jugemens temeraires, ſous pretexte qu'il eſt permis de voir, quoy qu'il ne ſoit pas permis de juger. Nous leur dirions ſans doute, que puiſqu'il y a une infinité de gens qui ſe trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent

pas, & qu'ils ne font que voir ce qui eſt : La prudence Chreſtienne veut qu'on évite même ces vûës, lors qu'elles ne ſont pas neceſſaires, parce qu'elle défend de s'expoſer temerairement au danger. Celuy qui croit voir, peut ſe tromper, en prenant pour vûë ce qui n'eſt en effet qu'un jugement temeraire. Mais celuy qui ne voit point, & qui ne s'applique point à voir, ne ſe trompe point, parce qu'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne ſommes pas obligez de voir.

On dira ſans doute, qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas; que c'eſt un effet neceſſaire des objets qui frappent noſtre eſprit, & qui y font quelquefois une impreſſion ſi vive qu'il eſt impoſſible qu'il y reſiſte. Mais cela n'eſt pas generalement veritable, ou plûtoſt il eſt rare qu'il le ſoit, parce qu'il n'y a que peu d'objets dont l'eſprit ſoit ſi vivement frappé, qu'il ſoit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au contraire le plus ſouvent qu'il s'applique à conſiderer les choſes; & c'eſt cette application volontaire aux défauts des

autres, que la prudence Chreſtienne doit retrancher dans les perſonnes qui ne ſont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Or quiconque ſera fidelle à ne laiſſer pas aller ſon eſprit à ces reflections inutiles ſur les actions d'autruy, ſera rarement en eſtat de ne ſe pouvoir défendre d'en juger. Car il y a des raiſons generales qui nous portent à douter des choſes que nous n'avons pas examinées avec ſoin. Et comme c'eſt une réponſe fort raiſonnable que de dire à ceux qui nous en demanderoient noſtre avis, que nous n'y avons pas aſſez penſé; il n'eſt pas moins raiſonnable de nous le dire à nous-mêmes, & de ſuſpendre noſtre jugement par cette conſideration generale, qu'il ne faut juger qu'aprés avoir pezé toutes choſes, & que nous ne l'avons pas fait.

On peut donc déja convaincre d'un grand défaut, ceux qui ſe défendent par cette pretenduë maxime, qu'il eſt permis de voir, quoy qu'il ne ſoit pas permis de juger, en leur montrant qu'ils ſont témeraires de s'eſtre appliquez à conſiderer ce qu'ils prétendent

voir dans les autres, & que la charité qu'ils ſe devoient à eux-mêmes les obligeoit d'en détourner la veuë, afin de pouvoir ſuſpendre leur jugement.

Mais il y a encore un autre devoir plus certain & plus palpable qui retranche une grande partie des maux que cauſent les jugemens temeraires. C'eſt que quelque évidence que nous croyons avoir des défauts du prochain, la prudence Chreſtienne nous défend de le faire connoiſtre aux autres, lorſque nous n'y ſommes point engagez par noſtre charge, qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen quand nous en aurions jugé temerairement, nous n'aurions à rendre compte que de nôtre temerité, ſans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres.

Cette pratique ne va pas ſeulement à regler les paroles & à retrancher les ſuites des jugemens temeraires; elle ſert encore infiniment à regler l'eſprit, & à corriger la temerité de ſes jugemens dans la ſource même. Car on ne permet guére à ſon eſprit de juger les défauts des autres que

pour en parler, & ſi l'on n'en parloit point, on ceſſeroit inſenſiblement de s'appliquer à en juger. Outre qu'en en parlant, on s'y intereſſe ; on s'engage à ſoûtenir ce qu'on en a dit, & l'on ſe rend par là moins ſuſceptible de tout ce qui pourroit ſervir à détromper.

CHAPITRE IV.

Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger ſa malignité, ſa precipitation & l'attache à ſon ſens.

MAIS comme il y a des rencontres où il n'eſt pas poſſible de ne ſe pas appliquer aux défauts qui ſont comme expoſez aux yeux ; qu'il eſt difficile en d'autres de s'exemter d'en parler, & qu'il y a même des perſonnes qui ſont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge ; il faut encore trouver d'autres remedes contre le danger des jugemens temeraires.

Les plus utiles, ſans doute, ſeroient de remedier aux ſources qui les pro-

duiſent, dont les principales ſont, comme nous avons dit, la malignité, la precipitation, & l'attache à noſtre ſens.

On remedie à la malignité en ſe rempliſſant le cœur de charité, & en l'y attirant du Ciel par les voyes que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie en faiſant ſouvent reflexion ſur les vertus & les bonnes qualitez des autres; en détournant ſa veuë de leurs défauts; en s'appliquant beaucoup à ſoy-même & à ſes propres miſeres.

On remedie à la precipitation, en s'accoûtumant à aller moins viſte dans ſes jugemens, & à prendre plus de temps pour conſiderer les choſes; en penſant que ce qui eſt vray aujourd'huy, le ſera tout autant demain, & qu'ainſi il ne nuira de rien de prendre plus de temps pour l'examiner: en moderant & arreſtant l'impetuoſité de ſon eſprit & la legereté de ſa langue dans les choſes mêmes évidentes, pour l'accoûtumer à ne ſe pas precipiter dans les choſes douteuſes & obſcures.

On remedie à l'attache à ſon ſens par les reflexions continuelles qu'on

doit faire ſur la foibleſſe de ſon propre eſprit, & par l'experience de ſes égaremens & de ceux des autres. Et une des choſes les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, ſeroit de tenir regiſtre des ſurpriſes où l'on ſe ſeroit engagé en ſuivant trop legerement ſes impreſſions. Je dis qu'il en faudroit tenir regiſtre, & le repaſſer ſouvent par ſa memoire, comme un objet humiliant. Mais noſtre amour propre fait tout le contraire. Il efface de noſtre eſprit tous les jugemens temeraires où noſtre préſomption nous engage, & il nous conſerve une vive idée de ceux qui, quoy que peut-eſtre temeraires en eux-mêmes, ſe ſont trouvez veritables par hazard. Nous ſommes ravis de dire, cette perſonne ne m'a point trompé, je l'ay toûjours connuë telle qu'elle eſtoit. Jamais je n'en ay peu avoir bonne opinion. Et nous ne nous diſons jamais à nous mêmes: Je me ſuis bien trompé en telle & telle occaſion. J'ay ſoupçonné telle & telle perſonne de certains défauts ſur des apparences que j'ay reconnuës depuis tres-fauſſes. J'ay ſui-

vi legerement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ay reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement, sans en rechercher d'autres preuves.

CHAPITRE V.

Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.

C'Est par ces moyens & par d'autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif & sincere, que l'on peut remedier aux causes des jugemens temeraires : mais il faut aussi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque chose de clair dans ce qui nous engage dans l'erreur : mais que nostre temerité consiste en ce que nostre jugement va plus loin que nostre veuë, & que nous ne prenons pas garde que nous y en-

fermons des choſes que nous ne voyons pas, c'eſt à dire, qui ne ſont pas évidentes.

On condamne, par exemple, certaines actions, parce qu'il eſt clair qu'elles ſont ordinairement mauvaiſes, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent eſtre accompagnées de quelques circonſtances extraordinaires qui les juſtifient.

Or pour juger équitablement, il ne ſuffit pas de connoiſtre la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute ſon étenduë. Ainſi quand il s'agit de condamner quelque action ou quelque autre choſe, il faut ſe demander à ſoy-même ſi cette action ou cette choſe ne peut-eſtre bonne en aucune rencontre, & examiner enſuite, non pas ſi les circonſtances qui la pourroient rendre bonne s'y trouvent effectivement, mais ſi l'on eſt bien aſſeuré qu'elles ne s'y trouvent pas.

Car il faut toûjours avoir dans l'eſprit qu'il ſuffit pour ne pas juger, de n'eſtre pas aſſeuré de la faute : mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

Si l'on avoit ſoin de ſe faire ſouvent ces ſortes de queſtions, on retrancheroit une grande partie des jugemens temeraires, qui ne ſe cachent à nous, que parce que nous ne voulons pas y faire reflexion.

De plus, comme l'on fonde ſouvent ſes jugemens ſur les propoſitions generales, qui ne ſont vrayes qu'avec de certaines limitations, ſouvent auſſi on devine temerairement les intentions cachées, en ſuppoſant qu'une action exterieure dont on eſt choqué, a eſté faite par un certain deſſein, & l'on ne prend pas garde qu'une même action exterieure peut naiſtre d'un grand nombre d'intentions differentes, & que nous ſommes mêmes incapables de comprendre la diverſité infinie des reſſorts & des vûës qui l'ont pû produire.

C'eſt pourquoy il n'y a point de jugemens plus viſiblement temeraires, que ceux par leſquels nous pretendons penetrer ainſi les motifs & les intentions des autres, principalement lors que nous leur en attribuons qu'ils des-avoüent : & l'on peut dire même qu'il y a quelque choſe de plus injurieux à Dieu dans ces ſortes

de jugemens que dans les autres, parce qu'il s'eſt particulierement reſervé la connoiſſance du ſecret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée, ny aux demons ny aux Anges mêmes, ſelon les Peres.

Il arrive encore ſouvent, que ne ſe trompant pas abſolument en condamnant certaines choſes, parce qu'elles ſont en effet mauvaiſes, on porte neanmoins ſon jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le ſont, & c'eſt une temerité viſible. Car il n'y a que Dieu qui ſçache la meſure de nos fautes, y ayant mille choſes inconnuës aux hommes qui les diminuënt ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché, n'en eſt pas un ſi grand qu'on le croit, parce que le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les tenebres d'une tentation violente le rendront beaucoup moindre devant Dieu, & ſouvent au contraire des fautes que l'on regarde comme tres-legeres, ſont tres-conſiderables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naiſſent.

C'eſt encore une eſpece de jugement

temeraire, lors que l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & subsistantes, quoy que l'on ne soit pas asseuré si elles subsistent à l'égard de Dieu; & si elles ne sont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'est encore passer les bornes de la lumiere humaine, & juger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces personnes, en cas que l'on soit obligé d'en parler, c'est qu'elles ont commis telle ou telle faute: mais qu'on ne voit pas si elles ne la reparent point par la penitence, par la charité, & par les autres voyes que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est tres-coupable, ou qu'elle est moins agréable à Dieu qu'une autre, sont temeraires & injustes.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne se contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement absolu des personnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & mépri-
sables, & les autres comme dignes d'esti-

me. On dit des unes qu'elles ne ſont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de forts-grands ſujets. Or ſouvent il n'y a rien de plus temeraire que ces ſortes de jugemens. Car il y a des perſonnes qui font peu paroiſtre ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroiſt plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus viſibles & plus importuns aux autres, qui ne laiſſent pas d'avoir un fond de lumiere & d'équité, & une attache à leurs devoirs eſſentiels qui les ſoûtient dans les occaſions importantes : & d'autres au contraire qui faiſant peu de fautes exterieures, ont un certain défaut de raiſon & de lumiere, ou certains intereſts ſecrets qu'elles ne connoiſſent pas elles-mêmes, qui produiſent de grands renverſemens dans les grandes occaſions. Il n'y a que Dieu qui puiſſe diſcerner ces differentes diſpoſitions : mais plus les hommes ſont obligez de reconnoiſtre leur ignorance & leurs tenebres en ce poinct, plus ils devroient eſtre retenus dans la comparaiſon qu'ils font des perſonnes & dans les jugemens qu'ils

en portent ſur leurs actions particulieres.

CHAPITRE VI.

Combien il eſt difficile d'éviter les jugemens temeraires quand on les fonde ſur des raports.

S'Il eſt difficile d'éviter la temerité des jugemens, lors qu'on eſt ſoy-même témoin des choſes dont on juge, & que l'on ſe fonde ſur ſa propre lumiere; il l'eſt encore beaucoup plus quand on ſe fonde ſur le raport & ſur la lumiere des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on ſe laiſſe encore aller avec plus de liberté à juger, comme ſi le peché ne regardoit que celuy qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Les raports qu'on nous fait du prochain, ne tiennent lieu que de ſignes ſur leſquels nous devons juger. Il y en a de certains & d'incertains: Et comme l'on peut s'arreſter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'eſt auſſi ju-

ger temerairement que de juger ſur ceux qui ne le ſont pas.

Or non ſeulement il y a des rapports incertains, mais ils le ſont preſque tous. Et dés qu'on approfondit les choſes on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La paſſion & le peu de juſteſſe d'eſprit altere preſque toûjours la verité dans les diſcours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroiſſent les plus ſinceres, & que l'on ne ſçauroit ſoupçonner de menſonge & d'impoſture ne laiſſent pas de nous tromper, parce qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions, & leurs jugemens; comme des faits, & qui ne diſtinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choſes qu'ils rapportent, & les raiſonnemens qu'ils font ſur ces mêmes choſes, ne font de tout cela, qu'un même corps d'hiſtoire. Ainſi on ne peut preſque faire aucun fondement certain ſur ce que les hommes rapportent : Et comme on eſt temeraire quand on juge ſur des ſignes incertains, & que la pluſpart des rapports ſont de ce genre, il s'en-

ſuit que la pluſpart des jugemens fondez ſur ces rapports, ſont temeraires.

CHAPITRE VIJ XIV.

Reſolution d'une difficulté qui ſemble obliger les hommes à ne juger jamais ſur des rapports.

IL ſemble qu'on doive conclure de là qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par ſoy-même quand on ne peut pas s'abſtenir de juger. Cependant il eſt clair que le commerce de la vie & la ſocieté eſtablie entre tous les hommes, ne le permettent pas. Il faut neceſſairement fonder une infinité de choſes ſur le rapport des hommes, & même les plus importantes, juſqu'à decider ſouvent par là de leur vie & de leur mort. On condamne un homme à la mort ſur la depoſition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Egliſe & de l'Etat, & l'on en exclut les autres ſur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne ſont que des

rapports, entre leſquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indiſpenſable de ne juger que ſur des ſignes certains, avec la neceſſité où l'on eſt de s'arreſter ſouvent aux rapports que les hommes font les uns des autres ?

Cette difficulté ſe reſoût en diſtinguant la lumiere ſuffiſante pour agir, de celle qui eſt neceſſaire pour porter un jugement abſolu de la verité des choſes. Il ſuffit pour fonder ſa conduite ſur un rapport, de n'avoir pas de moyen pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'eſtre obligé neanmoins d'agir. Je ſuis obligé de pourvoir à une charge : On me preſente un homme dont des gens de bien me rendent de bons témoignages. Je ſçay que ces témoignages ſont incertains, & je les prends même pour tels ; mais parce que je n'ay point de voye pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit ſuffire pour me determiner à agir, ſuppoſé qu'il ſoit neceſſaire que je le faſſe. Et ce jugement ſur lequel ces ſortes d'actions ſont fondées n'eſt point incertain, parce

qu'il n'enferme autre choſe ſinon que l'on a pris les plus grandes aſſeurances qu'on a pû du merite de ceux qu'on choiſit.

Ainſi un Juge qui condamne un accuſé, ne fait point de jugement temeraire, quand même il condamneroit un innocent, parce qu'il ne juge pas abſolument qu'il ſoit coupable, mais ſeulement qu'il eſt convaincu de l'eſtre ſelon les formes de la juſtice.

Ainſi une Abbeſſe qui exclut une fille d'un Monaſtere ſur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a eſté commiſe, ne fait point de jugement temeraire, parce qu'elle ne juge pas abſolument que cette fille merite l'excluſion; mais ſeulement que celle à qui elle s'en doit raporter en ayant ainſi jugé, la volonté de Dieu n'eſt pas qu'elle demeure dans ce Monaſtere.

On peut juger de même, qu'il n'eſt pas de la prudence de ſe ſervir de telles & telles perſonnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, ſans juger pour cela que le rapport ſoit veritable. Il ſuffit que nous ne ſçachions pas qu'il ſoit faux,

pour nous donner droit d'uſer de cette precaution.

Car il faut mettre une tres-grande difference entre les jugemens abſolus, par leſquels on condamne une perſonne, & les precautions raiſonnables dont on peut uſer à ſon égard ſans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation abſoluë, mais les ſignes & les preuves apparentes ſont des motifs ſuffiſans pour prendre de juſtes precautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme eſt un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, ſont des gens croyables. Je n'ay pas droit pour cela de le condamner, ny de le traiter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'eſt pas défendu de craindre de m'engager avec luy, & d'y regarder de plus prés que je ne ferois en traitant avec un autre.

A la verité il eſt injuſte de former un jugement abſolu qu'un homme eſt coupable, ſur un ſigne qui n'eſt pas certain ; mais il eſt impoſſible auſſi de le juger certainement innocent, lors qu'il y a contre luy des conjectures aſſez fortes & que rien ne détruit,

Or les rapports des personnes que l'on croit sinceres, tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc necessairement l'esprit dans le doute : & quand on y est, il n'est pas défendu d'agir conformement à cet estat, quoy qu'il ne soit pas permis de juger absolument en cet estat,

Voila le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on est forcé d'agir, quoy qu'on n'ait point de lumiere certaine dans l'esprit ; mais hors de cette necessité, il faut ordinairement peu deferer aux rapports qu'on nous fait, parce qu'il y en a peu d'exactement veritables, comme l'experience nous le confirmeroit incessamment, si nous avions soin de le remarquer. On doit même souhaitter de ne se trouver jamais obligé d'agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toûjours son esprit dans la disposition de recevoir avec joye une impression contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque chose qui les détruise.

Mais quoy que la défiance qu'on peut concevoir ſur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne ſoit pas abſolument défenduë, comme je l'ay déja dit; & qu'elle ſoit inévitable & involontaire, il n'eſt pas toûjours permis de la communiquer aux autres, parce qu'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance juſqu'à la condamnation, & qu'il y en a encore moins qui ſe puiſſent empeſcher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne repare pas aiſément ces impreſſions des-avantageuſes, comme on y eſt obligé, quand on vient à eſtre éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainſi décriez, & que l'eſprit de ceux qui ont eſté frappez de ces ſoupçons, y conſerve toûjours de la pente, & eſt porté à prendre en mauvaiſe part des actions indifferentes d'elles-mêmes, & à les rapporter à la prévention qu'on luy a donnée. Ainſi il faut de grandes raiſons pour eſtre en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne ſont pas tout-à-fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des ſoup-

çons. Il faut que celuy à qui on les découvre, ait un intereſt notable d'en eſtre averti. Il faut que l'on ſoit aſſeuré de ſa diſcretion ; & que de plus on ait ſoin de parler de telle maniere & avec tant de moderation, qu'on ne le porte pas à former un jugement fixe & arreſté.

Voila une partie de ce qu'on peut dire ſur ces ſortes de jugemens temeraires, dont les perſonnes de pieté font ſcrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y ſont tombez. Mais il y en a d'autres auſquels on ne fait preſque point de reflexion, qui ne laiſſent pas d'eſtre auſſi dangereux, & qui ne corrompent guére moins l'eſprit de ceux à qui on les communique.

CHAPITRE VIII.

Qu'il n'eſt pas permis de juger temerairement des morts, ny de nous mêmes. Qu'il n'eſt pas permis non plus de juger temerairement en bien. Mauvaiſes ſuittes de ces jugemens temeraires en bien.

PRemierement on s'imagine que les jugemens temeraires ne ſe doivent éviter qu'à l'égard des vivans & qu'aprés que les gens ſont morts, ils ſont comme en proye aux jugemens des hommes, parce que ces jugemens ne ſont plus capables de leur nuire. Mais cette penſée eſt tres-fauſſe, auſſi bien que les raiſons dont on ſe ſert pour la colorer. Le jugement temeraire eſt mauvais eſſentiellement, parce qu'il eſt contraire à la verité de Dieu : & cette raiſon a lieu auſſi bien à l'égard des morts que des vivans. Il n'eſt pas vray de plus que nous ſoyons entierement ſeparez d'eux. Si le commerce que nous y avons icy entre nous, eſt ceſſé à leur égard ; la

liaiſon que nous avons avec eux, ne laiſſe pas de ſubſiſter. Ils ſont toûjours nos freres & membres du même corps quand ils ſont à Dieu, comme nous le devons preſumer : & tant s'en faut que nous ayons plus de droit de les condamner, parce qu'ils ſont morts ; que nous en avons au contraire beaucoup moins, puiſque le temps de l'autre vie eſt proprement celuy où Dieu exerce ſon jugement, & où celuy des hommes n'a point de lieu.

2. Non ſeulement il nous eſt defendu de juger des autres, ſoit qu'ils ſoient morts ou vivans, parce qu'ils ont leur juge, qui eſt Dieu : mais il nous eſt même defendu de juger de nous-mêmes dans les choſes où nous ne nous connoiſſons pas. Il s'en paſſe une infinité de cette ſorte dans noſtre cœur qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parce que nous ne ferions que nous embarraſſer inutilement ſi nous les voulions diſcerner, & qu'il ne nous eſt jamais permis de paſſer dans nos jugemens les bornes de noſtre lumiere. Il y a ſeulement cette difference entre la diſpoſition où nous devons eſtre à noſtre égard ſur

ce point, & celle où nous devons eſtre pour les autres, que nous devons deſirer de nous connoiſtre dans tous nos défauts ; & que nous devons au contraire eſtre bien aiſe de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condamner. Il faut que ce ſoit les tenebres involontaires où nous ſommes plongez, qui nous empeſchent de nous juger nous-mêmes ; & il faut au contraire que ce ſoit l'évidence qui nous force de juger des autres. Mais ſoit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous ſommes obligez par une même loy, de ne point juger de ce que nous ne connoiſſons pas avec aſſeurance, & de rendre ce reſpect à la verité de Dieu, de luy reſerver le jugement des choſes obſcures.

3. On croit ordinairement que les jugemens temeraires ne ſont blaſmables que lors que l'on juge en mal, & que l'on condamne le prochain : & on ne fait aucun ſcrupule de juger temerairement en bien, parce qu'il n'y a point en cela de malignité. Mais ſi c'eſt une moindre faute, c'en eſt une neanmoins, parce que c'eſt toûjours

une action contraire à la verité & à la raiſon.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui eſt de ne juger point : entre blâmer & loüer, qui eſt de ne faire ny l'un ny l'autre. Il faut de la connoiſſance pour juger en mal, il en faut auſſi pour juger en bien & pour loüer ; & ainſi ce qui convient à ceux qui n'en ont point, c'eſt de ſuſpendre ſon jugement.

Car outre le reſpect que nous devons à la loy éternelle, qui nous oblige de regler nos paroles ſelon noſtre lumiere, & de n'aller jamais au delà, nous ſommes encore obligez à cette reſerve par l'intereſt du prochain. Puis que ſouvent on ne luy nuit pas moins par les loüanges temeraires, que par des condamnations mal fondées. Parce que ces loüanges inconſiderées portent à imiter ceux dont on fait tant d'état ; & qu'on croit ne pouvoir manquer en ſuivant leur exemple ou leurs maximes : & c'eſt proprement autoriſer leur défauts, & les rendre contagieux.

Il ne faut donc pas croire que ce ſoit une petite faute que de loüer un Eccleſiaſtique qui ne reſide pas, qui

amaſſe du bien, ou qui vit dans les divertiſſemens du monde, principalement ſi on le loüe en general, & que ces loüanges ne ſoient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualitez particulieres qui les meritent.

C'en eſt auſſi une fort grande que de loüer la pieté d'une femme qui ne garde pas dans ſes habits les regles d'une exacte modeſtie, qui paſſe ſon temps au jeu & dans les autres divertiſſemens, & qui veille peu ſur ſa famille. Car c'eſt tromper tout à la fois & celles qu'on loüe de la ſorte, parce qu'on leur fait croire par là qu'il n'y a rien à redire à leur conduite, & que ces loüanges contribuent à leur acquerir une vaine reputation dont elles ſe repaiſſent; & celles devant qui on les loüe, parce qu'on les porte à croire que l'état de ces femmes eſt bon, & qu'elles ne ſont pas obligées de ſe corriger des défauts qui leur ſont communs avec elles, puis qu'ils n'empeſchent pas qu'elles n'ayent l'eſtime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes loüent, ou que ſi on le croit,

on en eſt peu touché. Ainſi pour éviter le dommage que l'on peut cauſer aux autres en loüant ce que Dieu blâme; il faut tâcher à ſe rendre exact à ne loüer que ce qu'il approuve.

CHAPITRE IX.

Jugemens temeraires en matieres de maximes & de regles de conduite plus inconnus & plus dangereux que les autres.

MAIS les jugemens temeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, ſont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite & de la morale. Car il n'y a preſque perſonne qui faſſe ſcrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette ſorte, c'eſt à dire, des maximes ſur les actions des hommes & ſur les choſes bonnes & mauvaiſes dont ils ne ſont pas aſſeurez, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui ſont ſouvent tres-dangereuſes & tres-fauſſes.

Pour bien comprendre combien cette faute eſt grande & quelles en ſont les ſuites, il faut ſçavoir que la

loy de Dieu ſelon laquelle nous devons regler nos actions, n'eſt autre choſe que la juſtice, & la verité éternelle qui preſcrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon qu'elle les approuve ou qu'elle les condamne, & que cette juſtice & cette verité ne ſont autre choſe que Dieu même : en ſorte que de combatre la verité & la juſtice, c'eſt combatre Dieu même, & s'oppoſer à ſa volonté. Or cette loy & cette juſtice eternelle à laquelle nous nous devons conformer, ne conſiſte pas ſeulement dans les preceptes generaux du Decalogue, & ne condamne pas ſeulement certains pechez groſſiers qui ſont connus de tous les Chreſtiens, comme de voler, de tuer, de rendre faux témoignage : mais elle comprend encore toutes les conſequences qui ſe tirent de ces preceptes generaux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainſi elle défend generalement toutes ſortes de pechez quels qu'ils ſoient ; n'y en ayant point qui n'y ſoient contraires, & tous n'eſtant même pechez que

parce qu'ils y ſont contraires.

Il y a peu de Chreſtiens qui ne connoiſſent, comme j'ay dit, les preceptes du Decalogue, à l'égard de certains devoirs groſſiers : mais il n'y en a aucun qui les connoiſſe parfaitement à l'égard de toutes les conſequences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'eſt dans la penetration plus ou moins profonde de ces conſequences que conſiſte principalement cette diverſité de degrez de lumiere qui ſe rencontre dans les Chreſtiens.

Or il faut ſçavoir que lors qu'ils ignorent quelques-unes de ces conſequences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils ne ſont pas pour cela excuſables, ny exemts de faute, parce que cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, & du peu de ſoin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere qui leur eſtoit neceſſaire pour reconnoiſtre leur devoir ; & enfin de ce qu'ils ne deſirent pas aſſez de ſortir de cette ignorance, qu'ils aiment leurs tenebres, & que ſouvent ils ſont bien aiſes de ne pas ſçavoir les loix qu'ils n'ont pas envie d'obſerver.

Si nous avions le cœur pur, la loy de

Dieu ſeroit pour nous toute lumineuſe, cette pureté porteroit le jour par tout, & nous verrions en toutes choſes ce que Dieu deſire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c'eſt l'impureté de noſtre cœur qui l'empeſche & qui nous cauſe ces tenebres.

Il eſt donc certain que cette ignorance n'excuſe point les pechez que l'on commet contre la loy de Dieu, même dans ces conſequences les plus cachées, quoy qu'ils ſoient plus ou moins grands ſelon que ces conſequences ſont plus proches ou plus éloignées ; plus claires, ou plus obſcures ; qu'il eſt plus aiſé ou plus difficile de nous en inſtruire, & enfin ſelon que cette ignorance eſt plus ou moins volontaire.

Mais ſi l'on eſt coupable pour les moindres actions oppoſées à la loy de Dieu, on l'eſt encore plus quand on l'attaque & qu'on la combat directement en ſoutenant des maximes qui y ſont contraires. Car cette loy eſtant Dieu même, & la verité même, c'eſt combattre Dieu & la verité que de la combattre. Et tant s'en faut que cela puiſſe eſtre quelquefois innocent, qu'il eſt impoſſible que Dieu l'approuve, par-

ce que ce seroit se des-avoüer soi-même

Cependant si l'on examine les discours des hommes, on les trouvera tous pleins de maximes contraires à la loy de Dieu. Les Chrestiens charnels la combattent dans ses consequences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux mêmes qui veulent passer pour spirituels, la combatent souvent dans les consequences éloignées & obscures. Enfin il n'y a presque personne qui ne mesure cette loy divine à sa propre intelligence, & qui ne condamne tout ce qui lui en déplaît ou qu'il n'entend pas.

Combien trouve-t'on, par exemple de gens qui font profession de la Religion Catholique, qui ne se contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condamnent absolument la vie religieuse, comme une vie de gens oisifs & inutiles? A quoy bon, disent-ils, des gens qui s'amusent à chanter sans rien faire pour les autres? Et par là ils condamnent un genre de vie que l'Esprit de Dieu a inspiré; que l'Eglise approuve, & qui est tres-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la verité de Dieu, & tom-

bent par conſequent dans un jugement tres-faux & tres-temeraire.

D'autres condamnent en general les grandes auſteritez, & traittent ceux qui les pratiquent, de gens inſenſez, & ils condamnent par là les principes de la religion qui obligent l'homme à une penitence continuelle, & qui le portent à reparer ſes fautes en les puniſſant ſeverement en ce monde.

Combien ſe mêle-t-il de même dans les diſcours, de maximes d'intereſts contraires aux regles que la loy de Dieu preſcrit pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les charges Eccleſiaſtiques.

Il eſt vray que ceux qui font profeſſion de pieté, ne tombent pas dans des défauts ſi groſſiers, mais ils ne prennent pas garde ſouvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laiſſent pas d'eſtre tres-importans.

Ils font agir Dieu à leur phantaiſie comme s'ils diſpoſoient de ſa miſericorde & de ſa juſtice. Dieu pardonnera ces ſortes de pechez, diſent-ils : Dieu n'imputera pas ces ſortes de fautes : il ſuffit pour reparer tels ou tels pechez de pratiquer telle & telle choſe. Ils

bornent la vertu à ce qu'ils en connoiſſent, comme ſi la loy de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames comme s'ils en ſçavoient toutes les regles. Ils approuvent les uns : ils condamnent les autres. Ils diſent que la conduite de certains Directeurs eſt trop ſevere : ils loüent la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix ſans ſçavoir s'ils ont ſujet d'eſtre en paix. Ils donnent des aſſurances que Dieu ne donne point. Ils decident une infinité de cas de la conduite ordinaire ſans conſulter perſonne, & ſans les examiner, en s'arreſtant aux premieres lueurs dont leur eſprit eſt frappé. Qui ne voit que tout cela eſt temeraire, & par conſequent mauvais ?

L'excuſe ordinaire de ceux qui en uſent ainſi, eſt qu'ils ne ſont pas établis pour enſeigner les autres ; qu'ils diſent ce qu'ils penſent, & que ſi on vouloit parler ſi exactement, on ne parleroit point du tout ; qu'au reſte perſonne ne defere à leurs ſentimens, & qu'ainſi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuſes ſont vaines & fri-

voles. Car tant s'en faut qu'il ſoit plus permis d'avancer des maximes fauſſes, parce qu'on n'eſt pas eſtabli pour enſeigner les autres ; qu'au contraire, comme ceux qui ſont en cet eſtat, ont moins d'obligation de parler ils ont moins d'excuſe, lors qu'ils parlent temerairement. Ceux qui ſont dans un employ qui les oblige de juger de pluſieurs choſes, peuvent s'excuſer ſur la neceſſité de leur engagement, s'il leur échappe quelquefois des deciſions temeraires. Mais ceux qui n'y ſont pas, doivent eſtre d'autant plus exacts à parler des choſes dans la verité, que leur propre employ eſt de veiller ſur eux-mêmes, & d'avoir une attention continuelle à leurs penſées & à leurs paroles.

Il n'eſt pas veritable non plus que cette exactitude aille ſi loin, qu'en l'obſervant on ne puiſſe plus parler. Elle ne conſiſte qu'à ne rien avancer comme vray dont on ne ſoit aſſeuré : & à garder le ſilence ſur ce que l'on ne ſçait pas, & que l'on n'a pas examiné, ou à ne propoſer au moins ſes ſentimens que par forme de doute, & plûtoſt pour s'en éclaircir que pour en inſtruire les autres. Or il n'y a rien de

fort geſnant dans cette pratique, & elle devient même plus facile à meſure qu'on y eſt fidelle. Car en examinant ſouvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui ſont certaines, on ſe défait de celles qui ne le ſont pas, & l'on apprend à propoſer les unes & les autres ſelon le degré de certitude qu'elles ont & que l'on en doit avoir.

Enfin il eſt tres-faux que ces maximes contraires à la verité avancées par des perſonnes qui n'ont point d'autorité, ne nuiſent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas.

Car toute fauſſeté eſt toûjours capable de nuire, & principalement celles qui regardent les mœurs, & qui ſont des principes & des regles d'action. Toute fauſſeté propoſée fait ſon impreſſion dans l'eſprit lors qu'elle n'eſt pas reconnuë. Elle y eſt receuë avec approbation : & ceux qui l'ont ainſi receuë, en ſont plus diſpoſez à la ſuivre dans leurs actions. Et comme les actions ſont liées entr'elles, & que les tenebres attirent les tenebres ; quelque leger que ſoit un peché, il

peut devenir le principe, & la ſource de pluſieurs autres.

CHAPITRE X.

Retenuë qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choſes indifferentes ou humaines. Utilité du ſilence. Que la connoiſſance de Dieu & de JESUS-CHRIST *nous y porte.*

UN homme de Dieu auſſi penetré qu'il le doit eſtre de l'amour de la verité, & de la crainte de la bleſſer, doit encore porter ſa retenuë plus avant dans ſes jugemens. Car il ne doit pas ſeulement s'abſtenir d'avancer des propoſitions temeraires en ce qui regarde les mœurs ; mais dans les matieres mêmes les plus indifferentes, dans les queſtions purement philoſophiques, dans les hiſtoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'eſprit des Auteurs ; Et enfin generalement dans toutes les choſes où la verité & la fauſſeté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens temeraires & precipitez, par-

ce que la temerité eſt toûjours contraire à la raiſon, & qu'en s'accoûtumant à ces ſortes de deciſions temeraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaiſe habitude qui ſe répand en ſuite dans les choſes mêmes où la temerité eſt plus dangereuſe; au lieu qu'en honorant la verité juſques dans les plus petites choſes, on ſe diſpoſe à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace.

Il eſt vray que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entierement toutes ſortes de temeritez; mais il oblige neanmoins à deſirer de les éviter; à y travailler, à demander ſincerement à Dieu la force & la lumiere neceſſaire pour cela; à luy demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoiſt, & à gemir de celles que l'on ne connoiſt pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'eſperer la mê-

me indulgence de la miſericorde de Dieu.

Il ne faut donc pas que les difficultez qui ſe rencontrent dans la pratique de ces veritez, nous donnent ſujet de les des-avoüer & de les combattre. Mais il en faut conclure que puis qu'il eſt ſi difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand ſoin ſur ce qu'on dit, quand on eſt obligé de le faire. Auſſi eſt-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le ſilence aux Chreſtiens, & que ſaint Jacques dit en termes exprés, qu'il faut eſtre prompt à entendre, & lent à parler. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum,* parce qu'en écoutant, on témoigne, & que l'on ignore la verité, & que l'on deſire de l'apprendre, ce qui eſt tres conforme à l'eſtat de l'homme dans cette vie; au lieu qu'en parlant on fait profeſſion de la ſçavoir, ce que peu de perſonnes peuvent pretendre ſans preſomption, & ce qui n'eſt jamais ſans danger.

Ainſi la pente & l'inſtinct d'un homme de bien eſt de tendre au ſilence au-

tant qu'il luy eſt poſſible, parce que la lumiere de cette vie conſiſte principalement à bien connoiſtre la profondeur de ſon ignorance. De ſorte qu'au lieu que ceux qui avancent dans les ſciences humaines en deviennent ordinairement plus deciſifs, ceux qui avancent dans la ſcience de Dieu deviennent au contraire plus retenus, plus reſervez, plus portez à ſe taire, moins attachez à leur ſens, & moins hardis à juger des autres; parce qu'ils découvrent de plus en plus combien nos connoiſſances ſont obſcures & incertaines; combien on ſe trompe ſouvent dans les choſes que l'on croit le mieux ſçavoir; combien la precipitation à juger fait commettre de faures; combien on cauſe ſouvent de des-ordres par des avis & des jugemens temeraires.

La deviſe d'un payen eſtoit qu'à meſure qu'il vieilliſſoit il apprenoit toûjours pluſieurs choſes, γηράσκω δὲ ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος; mais un Chreſtien pourroit en quelque ſorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à meſure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il des-aprend toûjours

plusieurs choses, c'est à dire, qu'il reconnoist toûjours de plus en plus qu'il y a une infinité de choses que le monde avance hardiment & qu'il soûtenoit autrefois avec les autres, comme des veritez certaines, qui non seulement ne le sont pas, mais qui sont au contraire tres-fausses ; ce qui luy donne une aversion extréme de cet air presomptueux & decisif, & de cette multitude de maximes temeraires que les personnes peu éclairées proposent d'ordinaire sans défiance & sans scrupule.

C'est peut-estre la raison pour laquelle l'Ecriture representant l'estat d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dés sa jeunesse, & qui a ainsi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne luy donne point d'autre exercice que de se tenir en repos & de se taire. *Beatus homo qui portaverit jugum Domini ab adolescentia sua. Sedebit solitarius & tacebit.* La solitude & le silence sont le terme & la recompense où l'accroissement de la pieté nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie, parce qu'il n'y a que cet estat qui soit con-

forme aux ſentimens que la grace nous inſpire, & aux lumieres qu'elle nous donne.

Plus on connoiſt Dieu, plus ſa loy paroiſt profonde, admirable, infinie; plus on la reſpecte, plus on craint de la bleſſer; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voyes de Dieu, & l'impuiſſance où l'homme eſt de les comprendre, plus on eſt perſuadé des tenebres & de la foibleſſe de l'eſprit humain, plus on haït ſa preſomption & ſa hardieſſe. Et toutes ces diſpoſitions portent à parler le moins que l'on peut. C'eſt ce qui eſt admirablement exprimé par ces paroles d'un Prophete. *Deus eſt enim in cælo, & tu ſuper terram; idcirco ſint pauci ſermones tui.* C'eſt à dire, que Dieu eſt dans le Ciel où il habite une lumiere inacceſſible aux hommes, & que nous ſommes ſur la terre plongez dans les tenebres & dans l'ignorance: & que cette double connoiſſance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu, *Idcirco ſint pauci ſermones tui.*

Plus auſſi on aime JESUS-CHRIST plus on le regarde dans ſes freres; & ainſi on craint plus de les bleſſer, de

les condamner ; & de les ſcandaliſer par des jugemens temeraires, ou par de fauſſes maximes.

Ce ſont les mouvemens naturels de la grace Chreſtienne. Ceux qui ne les ſentent pas, doivent les exciter en eux en conſiderant les veritez qui les produiſent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour cette preſomption inconſiderée qui porte à condamner temerairement les autres, ou à avancer des maximes au hazard ſur la Morale Chreſtienne que l'on n'a jamais examinées, & que le plus ſouvent même on ſe doit croire incapable d'examiner, parce que l'on n'a pas aſſez de connoiſſance des principes dont elle dépend. Qu'ils ſe deffaſſent aujourd'huy d'un de leurs jugemens temeraires, & demain d'un autre : & par ce progrés continuel ils arriveront enfin à une diſpoſition de retenuë & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet eſtat dans lequel ils parloient de toutes choſes au hazard, qui leur eſtoit inſenſible lors qu'ils y eſtoient.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le onziéme jour d'Aouſt 1675. ſigné, par le Roy en ſon Conſeil, DES VIEUX, & ſcellé de cire jaune ; il eſt permis à GUILLAUME DESPREZ Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, faire reimprimer, vendre & debiter pluſieurs Traitez de Morale, compoſez par M. de CHANTERESME, ſçavoir, *De la foibleſſe de l'homme*, &c. *de l'Education d'un Prince* &c. *De la connoiſſance de ſoy-meſme* &c. avec les autres Traitez dont ils ſont augmentez ſous le titre general *d'Eſſais de Morale*, durant le temps & eſpace de *vingt années*, entieres & conſecutives, à compter du jour qu'ils ſeront achevez d'imprimer en vertu du preſent Privilege : Avec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs ou autres, de quelque condition qu'ils ſoient, de le reimprimer, faire reimprimer, vendre ny débiter ſous quelque pretexte que ce ſoit, à peine de trois mille livres d'amende, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long dans leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré dans le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 17. Aouſt 1675. Signé, THIERRY, Sindic.

Achevé d'imprimer, pour la premiere fois en vertu du preſent Privilege, le 28. Septembre 1675.